

ISABELLE

PAR

N^o TARBÉ DES SABLONS.



PARIS

A. RENÉ ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 32.

—
1846

ISABELLE

PAR

M^{me} TARBÉ DES SABLONS.

PARIS

A. RENÉ ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 32.

1846

INTRODUCTION.

Il arrive souvent que ce qui mériterait d'attirer l'attention de l'observateur échappe à ses regards. Pourquoi ? Ah ! parce que nos pensées, même sérieuses, ont encore un côté frivole ; on se borne à étudier ce qui frappe, et on néglige d'aller à la découverte de ces trésors qui se cachent dans l'obscurité parce qu'un mérite réel est toujours modeste.

J'ai la prétention, elle est bien orgueilleuse, je l'avoue ; j'ai, dis-je, la prétention d'aller à la découverte de ce que le vulgaire ne soupçonne même pas. Tout, jusqu'au rosier qui est sur la mansarde d'une pauvre maisonnette, attire mon attention s'il est brillant de fraîcheur et de grâces, et si la fenêtre qu'il décore a des vitres bien propres et des rideaux bien blancs.

Un jour que j'étais appuyé sur le balcon doré de M^{me} de Franval, et après avoir regardé dans la jardinière de son salon les fleurs les plus rares et les plus décolorées, je levai les yeux et j'admirai un charmant rosier à ces mansardes que j'affectionne. Quelles fleurs languissantes chez la grande dame ! Quelles roses fraîches et parfumées chez le pauvre ! Comme cette fenêtre est propre et soignée ! « Je parie, me dis-je, que ce rideau cache la plus charmante histoire du monde et fraîche comme ce rosier.

— Vous voyez des romans partout », me dit le chevalier de Merval en me frappant sur l'épaule.

Je me retournai brusquement, car je croyais n'avoir point parlé haut, et j'étais fort étonné qu'on répondît ainsi à ma pensée. Le chevalier partit d'un grand éclat de rire en voyant mon air surpris. Il ne faut pas parler tout haut, me dit-il, si vous voulez nous cacher vos rêveries..

— Quoi ! j'ai parlé haut ?

— Tout haut ; aussi, mon cher, je vous engage à n'entrer dans aucune conspiration. Avec vos charmantes distractions vous seriez au château de Ham dès le premier jour du complot. Mais revenons à votre rosier : que vous dit-il ?

— Mille choses pleines d'intérêt. Voyez comme il est frais, soigné, peigné ! Puis ces deux pots de lis qui sont à ses côtés ne vous indiquent-ils pas qu'une main pure et vierge les cultive ?

— Les fleurs sont le domaine de tous, bons ou mauvais.

— Non, non, les lis ne seront jamais dans le parterre d'une femme sans pudeur. Une sorte d'instinct lui fait craindre de rapprocher d'elle ce symbole de l'innocence. Aussi je persiste à soutenir que derrière ce rideau, blanc comme la neige, respire une jeune et vertueuse personne. Et tenez, regardez : le rideau s'ouvre, une main blanche et délicate vient arroser le petit jardin....O Dieu ! la belle personne !... Mais c'est un ange, une apparition... Vous disais-je vrai ? Il faut absolument que je sache qui demeure là.

— Que vous importe ?

— Comment. ! que m'importe de connaître un être angélique et sûrement malheureux ?

— Votre angélique apparition peut être une aventurière. Paris est plein de ces *innocentes-là*.

— Non, non ! vous dis-je ; une aventurière n'a point de lis sur sa fenêtre, ni cette timidité, cette modestie qui n'ose regarder autour de soi dans la crainte d'y rencontrer un regard indiscret.

— Ainsi, vous vous déclarez le champion de la dame du lis.

— Devant tout l'univers.

— Et vous seriez ravi de savoir quelle est son histoire ?

— Enchanté.

— Eh bien, je connais quelqu'un qui peut vous satisfaire.

— D'honneur ?

— D'honneur.

— Et qui donc ?

— Moi. »

Je serrai avec transport la main du chevalier et le conjurai de commencer son récit.

« La place est mal choisie, me dit-il ; venez déjeuner demain avec moi et vous saurez tout.

— Demain ! mais c'est pour en mourir. De grâce, allons chez vous.

— Je reste ici, si vous le permettez. Mon whist m'attend, et le whist est pour moi la partie indispensable de mes soirées.

— Y manquer une fois pour un ami...

— Mon cher, vous êtes jeune : un rosier, un lis vous font tourner la tête ; moi, pauvre vieux garçon, je verrais tous les lis du monde sans en être ému, et je leur préfère mon whist.

— Barbare.

— Jeune fou.

— Pauvre sage.

— Adieu, allez rêver fleurs et rideaux blancs.

— Rêver ? moi, je dormirais !... Je jure de ne pas fermer l'œil.

— Et moi, de ne pas avoir une distraction au whist. Adieu ! »

A dix heures, le lendemain, j'étais chez M. de Merval. Il sortait à peine de son lit, et, tout en se frottant les yeux, il me demanda ce que je voulais.

« Je veux la merveilleuse histoire.

— Ah ! c'est vrai... Lis, rideau blanc... M^{lle} d'Armanson.

— Quoi ! elle s'appelle M^{lle} d'Armanson ?...J'étais bien sûr que cette mansarde dérobait un être infortuné, une princesse peut-être.

— Le merveilleux de mon histoire ne va pas jusqu'à la principauté. Sachez donc que... Mais déjeunons d'abord.

— Du tout, l'histoire avant tout. D'abord je n'ai pas le moindre appétit.

— Et moi j'ai une faim dévorante : j'entends avec plaisir mon vieux Dubois annoncer que nous sommes servis. »

Il fallut bien passer à table, manger même par pure complaisance et ronger mon frein pendant trois quarts d'heure que dura le déjeuner. Le chevalier s'en fait une affaire et procède avec autant de méthode à ses repas qu'il en mettait autrefois à commander son régiment. Puis il est malin, et la vue de mon impatience l'amusait. Enfin il se leva de table et me proposa de lui lire *le Moniteur*... Oh ! pour le coup j'éclatai, puis je craignis d'avoir fâché le futur narrateur, et pour l'apaiser je commençai à lire les débats de la Chambre. Le bon chevalier, touché de ma docilité, tira doucement le *Moniteur* de mes mains, tremblantes d'impatience.

« Assez, dit-il, je l'ai lu ce matin dans mon lit, et c'est pour cela que vous m'avez trouvé si fort endormi. Allons, prêtez-moi une oreille attentive. Je vais commencer l'histoire très-véritable et quelque peu lamentable de damoiselle Isabelle d'Armanson. Vous voudrez bien l'écrire ainsi que notre rencontre d'hier chez M^{me} de Franval. Cela pourra faire un feuilleton au besoin. Celui-là du moins ne sera pas immoral, et c'est chose rare par le temps qui court. Etes-vous prêt à m'écouter ?

— Eh, mon Dieu ! voilà deux heures que je brûle du désir de vous entendre. »

Le chevalier toussa, cracha, prit sa tabatière, examina son tabac, s'assit commodément dans son grand fauteuil et commença en ces termes.

Le marquis d'Armançon, de la province de Berry, était cadet d'une maison dont la noblesse se perd dans la nuit des temps. Il était au service et s'y distinguait de la manière la plus brillante ; il avait près de trente-cinq ans lorsqu'il connut M^{lle} de Santeuil, qui était noble et aussi peu favorisée que lui des biens de la fortune. Sa beauté était ravissante, son esprit infini, et cependant M^{lle} de Santeuil n'était pas mariée à vingt-cinq ans. Ses parents ne voulaient pas qu'elle se mésallât, et ils étaient loin de la pouvoir doter de manière à lui faire faire un mariage sortable.

M. d'Armanson conçut pour elle une passion si vive qu'il parvint à surmonter tous les obstacles. Il l'épousa et vint habiter Paris, dans l'hôtel du marquis d'Armanson, son père. Celui-ci avait trouvé dans un second mariage très-riche le moyen de soutenir honorablement son nom. Il paya cher les jouissances de la fortune. Sa femme, vieille, acariâtre, fit le tourment de sa vie, qu'elle abrégéa peut-être par ses mauvais procédés ; devenue veuve, elle voulut que son beau-fils continuât d'habiter chez elle quoiqu'elle eût en haine sa belle-fille, dont elle enviait la jeunesse, la beauté et les succès. Cependant elle feignait d'avoir pour elle une tendre amitié, afin de motiver les plaisirs dont elle ne pouvait se passer et les fêtes qui se succédaient chez elle. Pendant dix ans, la belle M^{me} d'Armanson la jeune fut écrasée de plaisirs, enivrée d'encens. Son esprit achevant d'assurer des succès que sa beauté avait commencés, elle devint la femme à la mode et fut de toutes les fêtes de la cour et de la ville. Quoique n'ayant point de dépense de maison à faire, son modique revenu suffisait à peine aux frais qu'entraîne la toilette lorsqu'on vit dans le tourbillon le plus brillant. Son mari l'idolâtrait et la laissait libre de s'y livrer. D'ailleurs, souvent absent par état, il pouvait peu veiller sur elle.

Pendant huit ans, M^{me} d'Armanson n'eut point d'enfants et ne s'en mit guère en peine. Briller était son ambition, les fêtes étaient son élément, et ce qui paraissait l'arracher au plaisir ou seulement l'en distraire quelques instants lui paraissait un malheur.

Enfin la Providence lui donna une fille, ou plutôt un ange : lorsque Isabelle vint au monde, ce fut sous les auspices les plus affreux. Le jour même de sa naissance, son père fut tué à je ne sais quelle bataille. Sa veuve ne pleura pas le marquis comme il devait l'être, comme elle l'aurait dû, et son égoïsme lui fit envisager la consolation que le Ciel lui avait ménagée en lui donnant un enfant comme une charge insupportable.

A peine regarda-t-elle la pauvre petite qui venait de naître, et la fit partir pour la campagne, où elle fut nourrie par une bonne paysanne, qui fut la véritable mère d'Isabelle. Celle-ci resta sept ans entiers dans son village, où sa mère ne vint la voir que deux, fois dans ce laps de temps. La nourrice avait heureusement des principes religieux et un bon esprit. Isabelle, la noble Isabelle, qui descendait des deux côtés d'une race illustre, apprit à lire dans une pauvre école de campagne et partagea les travaux et les récréations de petites paysannes qui la traitaient comme leur égale. Cette éducation fut heureuse pour la malheureuse abandonnée ; elle y puisa des habitudes modestes, que les exemples de fierté de sa mère ne purent jamais effacer.

Cependant M^{me} d'Armanson rougit de délaissier ainsi sa fille, et, craignant le scandale qui en pouvait résulter, elle la mit dans un couvent à Dijon, l'y conduisit, et dit à la prieure qu'elle désirait que l'on portât l'esprit et les désirs d'Isabelle vers l'état religieux, le seul qui convînt à une fille noble et pauvre.

La prieure répondit, avec beaucoup de fermeté, qu'elle inspirerait à M^{lle} d'Armanson les sentiments de piété qui pourraient faire sa consolation dans ce triste monde et sa félicité dans l'autre ; que, quant à la vocation religieuse, elle était l'œuvre de Dieu ; qu'y exciter une jeune enfant c'était tenter la Providence et vouer à un malheur éternel celle qui peut-être aurait été une mère de famille respectable et un exemple précieux dans un monde corrompu.

Cette réponse déplut à l'excès à M^{me} d'Armanson, cependant elle laissa sa fille à Dijon. Ce fut là qu'Isabelle se lia avec M^{lle} Clémence Delorme, et que commença la sainte amitié qui fit le bonheur de toutes deux.

Lorsque Isabelle eut quinze ans, elle reçut l'ordre de sa mère de se disposer à être religieuse.

« Dieu ne le veut pas, dit Isabelle avec douceur. Il ne m'en inspire pas la vocation, et, quoi qu'il puisse arriver, je n'agirai que sous son inspiration.

En toute autre occasion, il me serait doux de vous obéir. Ma conscience seule peut s'opposer à ce que je ne me conforme pas à l'instant aux ordres de ma mère. »

On ne peut s'imaginer ce qu'Isabelle eut à souffrir de M^{me} d'Armanson pendant trois ans. Scènes furieuses, lettres menaçantes ; tout fut employé et tout fut inutile auprès de la douce Isabelle, qui, sans se fâcher et sans se permettre l'ombre d'une plainte, restait inébranlable. Un coup terrible vint frapper M^{me} d'Armanson : sa belle-mère mourut sans lui laisser une obole. Que faire ? Il n'y avait qu'un seul parti à prendre : vivre modestement dans sa province ou s'enfermer dans le couvent de sa fille. M^{me} d'Armanson, s'aveuglant sur l'avenir, resta à Paris, monta sa maison sur un pied qui, bien que modeste, n'était pas en rapport avec ses faibles moyens, s'endetta, vendit le peu de bien qu'elle avait, et finit par ne plus savoir où donner de la tête. Ne pouvant pas payer la pension de sa fille, force lui fut de la rappeler près d'elle. Elle la reçut sèchement et fut à peine attendrie en voyant à ses pieds une créature céleste pleurant de joie à l'idée qu'elle allait vivre sous le même toit qu'une mère chérie, et oubliant tout ce qu'elle en avait souffert.

Elle exprimait ce sentiment avec toute la chaleur de son âme, lorsque M^{me} d'Armanson s'écria :

Faites trêve à tous ces beaux sentiments, Isabelle ; vous croyez venir ici pour y jouir des plaisirs du monde, vous saurez que je suis ruinée. Demain je quitte cet appartement pour habiter un galetas, et mes domestiques ont reçu leur congé : je reste seule.

— Oh ! maman, quelle divine, quelle tendre, quelle admirable Providence me rapproche de vous au moment où je puis vous être utile !

— Utile à quoi ? à chanter des psaumes et à faire du filet ; voilà tout ce qu'on apprend au couvent, il ne me reste pas de quoi payer les gages d'une servante.

— Eh bien, je serai votre servante, moi, j'apprendrai ce que j'ignore, et l'apprendrai vite par l'extrême désir de vous sauver la moindre peine et d'adoucir la rigueur de votre position.

— Voilà de beaux projets, je vous attends à l'exécution. Voyez ces meubles, ils ne m'appartiennent plus ; mes créanciers s'en emparent demain : voilà tout ce qui me reste. »

Ici M^{me} d'Armanson montra à sa fille quelques bijoux de prix et deux cents francs en or.

« Lorsque cette somme sera dépensée, je vendrai peu à peu mes bijoux, et fasse le Ciel que je meure avant le jour où il faudrait tendre la main et implorer la compassion, fût-ce même celle de mes parents les plus proches !

— Eh bien, maman, il est encore une ressource : je travaille bien et très-vite ; en vendant mes ouvrages...

— Arrête, fille indigne du nom que tu portes : souffre, tais nos malheurs, meurs s'il le faut, mais ne te déshonore pas par une plainte, ni par un travail servile. »

Isabelle se tut, retint ses larmes ; ah ! elles ne coulaient pas sur la misère à laquelle elle allait être en proie ; un autre trésor lui échappait ; c'était le cœur de sa mère, et cette perte effaçait toutes les autres aux yeux de la trop tendre Isabelle.

Le lendemain une voiture s'arrêta avant le jour à la porte de ces dames ; elles y montèrent toutes deux avec des paquets fort légers et vinrent dans cette rue même que vous savez, et où deux chambres pauvres et délabrées les attendaient. Isabelle, toujours tendre, toujours active, arrangea le peu de meubles qui y avaient été portés la veille et descendit acheter chez une fruitière qui demeurait à la porte l'humble déjeuner de sa mère. Une honnête couturière, qui demeurait sur le même palier qu'elle, se chargea de lui apprendre les rues, la demeure des marchands, et lui donna quelques leçons de cuisine qu'Isabelle reçut avec reconnaissance et mit en pratique avec beaucoup d'adresse.

Quant à sa mère, assise immobile, ne se mêlant de rien, elle semblait ne vivre que dans le passé et n'avoir ni le sentiment du présent, ni de craintes pour l'avenir. Cet état dura trois mois et fut suivi d'une attaque de paralysie.

*

C'est ici que commencent les épreuves horribles de la pauvre Isabelle.

La paralysie de M^{me} d'Armanson affecta son cerveau et lui ôta le mouvement du côté droit. Au bout de trois semaines elle recouvra la raison et non l'usage de sa main ; de plus elle resta sourde, Elle n'avait jamais souffert, ne savait pas souffrir, ne *voulait* pas souffrir. Aussi devint-elle d'une humeur atrabilaire et si tyrannique que la tendresse et les soins parfaits de sa fille ne purent l'adoucir ni la désarmer. Toujours mécontente, M^{me} d'Armanson se plaignait d'être mal servie, mal comprise, accablait Isabelle de reproches amers, qui arrachaient des larmes à la douce victime, et ses larmes redoublaient la colère de sa mère, qui ne voulait pas que sa

filles eût la consolation d'exprimer sa douleur par le langage muet des pleurs.

L'excuse qu'on peut alléguer en faveur de M^{me} d'Armanson est que sa raison avait été fort ébranlée par son attaque et qu'il ne dépendait plus d'elle de juger sainement des choses.

Quoi qu'il en soit, Isabelle souffrit un long martyre où éclata sa douceur et son courage. Voyant que la dépense allait bientôt engloutir ses dernières ressources, elle s'était mise à travailler en secret, certaine que sa mère ne permettra pas un travail qui, loin de l'avilir aux yeux des gens bien pensants, la plaçait au plus noble point de vue. Supporter le malheur sans se plaindre, lutter contre l'infortune en cherchant en soi les moyens d'en triompher, est-il rien qui puisse placer plus haut une simple créature ? Isabelle passe une partie des nuits à faire de charmants ouvrages qui se vendent fort cher et de cette manière elle subvient non-seulement aux besoins de la malade, mais encore à satisfaire quelques-unes de ses fantaisies.

Un miracle évident, admirable, tel qu'il convertirait un incrédule, c'est qu'Isabelle, accablée de fatigues dans le jour, abreuvée d'amertume, se privant de sommeil, sacrifiant sa propre vie pour prolonger celle de sa mère, Isabelle, dis-je, battue par tant d'orages, est belle comme un ange, fraîche comme une rose et calme au sein de la tempête. Lorsque quelques traitements plus rigoureux de M^{me} d'Armanson lui font répandre des torrents de pleurs, on croirait voir ces pluies d'été tombant sur des fleurs, et qui, loin de les ternir, leur donnent un éclat nouveau et une grâce merveilleuse.

Ici finit le rôle du chevalier comme historien ; nous nous chargeons de dérouler aux yeux du lecteur les événements qui succédèrent à un commencement bien romanesque, et qui finirent... Mais taisons nous : rien de plus maladroit que de laisser soupçonner le dénouement d'une aventure. Nous nous en garderons d'autant plus que nous n'osons compter que sur un succès de curiosité.

Le comte Henri de Vareilles, après avoir écouté avec transport le portrait que M. de Merval venait de faire d'Isabelle, s'écria : « Ah ! mon ami, je meurs si vous ne me faites connaître cet être angélique... Il faut que je

l'arrache aux mains de sa marâtre. Comment Dieu peut-il permettre que la vertu soit opprimée d'une manière si cruelle ? Est-ce là sa justice ?

— Ne blasphémez pas sa divine Providence. Il fut un temps où je me révoltais comme vous en voyant l'homme vertueux dans l'adversité. Je ne savais pas alors quel trésor de grâces et de consolations secrètes Dieu dépose dans le sein de ces infortunés. J'en ai vu de vraiment heureux d'être éprouvés, tant ils étaient persuadés de la nécessité des souffrances, et convaincus que la vertu ne se perfectionne que dans le creuset des afflictions. M^{me} Delorme est sous ce rapport un modèle ; elle a perdu trois enfants et un mari adorés ; la douleur la conduisait au tombeau, sans que le murmure approchât de ses lèvres ; seule, elle eût regardé la mort comme un bien ; mère d'une fille unique, elle eut le courage de demander la prolongation de son existence, et sa santé se rétablit. Vous la con » naissez ?

— Sans doute ; éperdûment amoureux de sa fille, je l'ai demandée en mariage, et l'on m'a refusé parce que Clémence est promise en mariage à un M. Florbel... Je vous ai caché ma mésaventure et j'ai fui de Paris pour aller promener mon amour et mon désespoir en Italie.

— Vous en êtes revenu gros et gras, ce me semble. Qu'avez-vous donc fait de votre amour ?

— Je l'ai enterré à Florence. Quel désespoir peu tenir à la vue des merveilles de Florence et de Rome ? On ne vit là que pour admirer, et la contemplation de tant de chefs-d'œuvre fait tout oublier. Grâce à vous, je trouve à Paris un autre chefs-d'œuvre, M d'Armanson. De grâce, faites la-moi connaître.

— Eh, mon Dieu ! rien de plus facile. M^{mes} Delorme sont ses plus intimes amies. Dites-leur de vous indiquer le jour où M^{lle} d'Armanson vient chez elles.

— C'est fort délicat. Je n'ai pas été chez M^{me} Delorme depuis mon retour. Aller lui dire que je la supplie de me recevoir comme *ami*, que je renonce à mes prétentions matrimoniales, que je n'aime plus Clémence, que, etc., c'est fort peu aimable.

— Ne pourriez-vous pas tourner votre discours autrement ?

— Vous avez raison, et j'extravague. Tenez, soyez assez bon pour y aller vous-même. Vous m'annoncerez et préparerez les esprits à l'indulgence. Surtout ne parlez pas de M^{lle} d'Armanson, de mon amour pour elle.

— Vous en êtes donc amoureux ?

— Mais à peu près... ce n'est peut-être encore que de l'admiration. Quoi qu'il en soit, vous connaissez la jalouse tendresse d'une mère. M^{me} Delorme pourrait s'offenser qu'une autre remplaçât sa fille dans mon cœur. Mon Dieu ! je lui pardonne de croire que Clémence est une perfection dont rien ne peut approcher ; mais vous, mais moi, nous savons que M^{lle} d'Armanson l'emporte de beaucoup sur elle, et qu'il est tout simple de l'adorer : aussi je crois que je finirai par là.

— Mon pauvre ami, je vous ai déjà vu cinq ou six amours *indomptables, éternels*. Celui-ci s'est allumé si violemment qu'il s'éteindra comme un feu de paille. Tenez, je ne sais trop si je dois vous faire renouer avec M^{me} Delorme.

— Pourquoi ?

— C'est que vous m'avez l'air d'être sur le chemin de faire une folie, et je ne suis plus d'âge à pousser à la roue.

— En vérité, mon ami, vous avez tort de me craindre. Qu'aimé-je dans M^{lle} d'Armanson ? la vertu, rien que la vertu ; avec chaleur sans doute, mais avec toute ma raison, puisque je ne l'ai point encore vue.

— Et la mansarde, et la jolie main, et la ravissante figure ?... Il est vrai qu'au premier on est bien loin du cinquième, et cette beauté, vue en perspective, pourrait bien n'être de près qu'un laideron... Qu'importe ? vous n'aimez que la vertu, c'est un point résolu : la main, la figure ne vous sont rien, votre admiration est pure... Allons, j'irai dès aujourd'hui chez M^{me} Delorme.

— Railleur impitoyable, je devrais vous en vouloir ; mais vous allez chez M^{me} Delorme, tout vous est pardonné. Partez-vous tout de suite !

— Il est trop tôt.

— Trop tôt ! Il est près de deux heures ; habillez-vous vite.

— J'attends mon notaire à deux heures et demie.

— Sortez à trois.

— A trois heures je vais au cercle pour faire un whist avec deux célébrités anglaises.

— A cinq heures vous serez libre.

— A cinq heures je monte en voiture pour aller dîner à Meudon.

— Ce soir donc.

— Oui, à neuf heures je serai chez M^{me} Delorme, et demain matin je vous envoie Dubois.

— C'est inutile, vous me trouverez chez vous ce soir à dix heures.

— Je ne rentrerai qu'à minuit. Ma sœur compte sur moi pour la soirée.

— Allons, je le vois, il faut attendre jusqu'à demain. Souffrez du moins que je sois ici à sept heures du matin.

— Vous me trouverez dormant et ne voulant pas être éveillé avant neuf. Calmez vous donc et attendez mon message. »

Le comte s'en alla tout pensif, et avant de rentrer chez lui il passa dans la rue Blanche et vit la mansarde, le rosier, les lis ; mais la belle jardinière ne parut pas. Il fut désappointé comme quelqu'un qui ne trouve pas un ami au rendez-vous donné. Enfin le voilà dans sa chambre, s'asseyant devant la pendule pour compter toutes les heures. Ce métier peu récréatif calma singulièrement son imagination ; il s'endormit prosaïquement et ne s'éveilla que lorsque la faim se fit sentir. Il dina, fit cent visites pour parler à quelques hommes âgés du marquis d'Armanson ; personne ne le connaissait, ou on avait oublié son nom, sa personne. Henri en fut consterné et ne pouvait concevoir comment le père de la divine Isabelle n'était pas connu de tout Paris.

Enfin, le lendemain, il reçut de M. de Merval ces deux mots :

« On vous attend à huit heures chez M^{me} Delorme ; j'y serai. On aura grand plaisir à revoir l'homme qui n'aime plus... »

M. de Vareilles fit un bond joyeux et commença dès le matin une toilette qui devait ne lui servir qu'à huit heures. Il fut reçu à ravir par M^{me} Delorme, vit avec la plus parfaite indifférence l'aimable Clémence et demanda la permission de revenir souvent : elle lui fut accordée. Il en usa largement et devint bientôt l'ami de la maison. Pendant huit grands jours, le nom de M^{lle} d'Armanson ne fut pas prononcé. Enfin Clémence parla de son amie et en fit le plus touchant éloge. La mère enchérit encore sur sa fille, et, en voyant l'admiration exaltée qui se peignait dans les yeux de M. de Vareilles, et en écoutant les questions qu'il faisait sur Isabelle et qui coulaient à flots pressés de ses lèvres, M^{me} Delorme lui dit en riant :

« Mon cher comte, il faut que je vous marie à notre Isabelle.

— Il doit y avoir bien des prétendants.

— Non, l'absence d'une dot fait fuir tout le monde.

— Dieu me garde d'une telle conduite.

— Alors épousez-la.

— Ah ! madame, puis-je penser au mariage lorsque... »

Le comte fit un gros soupir en s'interrompant pour faire croire qu'il était fidèle à son premier amour et se donner les honneurs d'une constance à toute épreuve.

« Si vous renoncez au mariage, je ne vous presserai pas de voir M^{lle} d'Armanson, reprit M^{me} Delorme. D'ailleurs il me vient tout à coup une véritable inspiration, Mon neveu Léonce désire se marier à une femme qui veuille, comme lui, vivre dans la solitude, mais solitude absolue, dans sa charmante villa. Jamais il ne trouvera cette sympathie pour ses goûts dans une jeune personne du monde. Mon Isabelle est la perle précieuse que Dieu lui a réservée.

— Oh ! maman, tant de perfection à mon cousin si peu parfait ! un ange à quelqu'un qui ne saura pas apprécier ses ravissantes vertus, sa beauté idéale, et qui, faisant si des talents les plus rares, mettrait sa femme à la tête de sa basse-cour !

— Tu es bien sévère pour ton cousin.

— Je n'en parlerais pas ainsi si sa nullité n'était connue de M. de Vareilles et de tout le monde. Léonce est bien bon, mais il est bien...bien... Ah ! monsieur, si vous saviez ce que c'est qu'Isabelle !... c'est l'ange descendu du ciel dans tout l'éclat d'une beauté séraphique, d'une vertu sans nuage ; je l'aime comme une sœur, je la respecte comme une sainte. »

Notre jeune enthousiaste parlait avec une telle conviction qu'elle émut Henri et augmenta son désir de voir Isabelle. Il dissimula son émotion (ou plutôt il crut la dissimuler) par la crainte de refroidir ses amies, femmes qui n'avaient rien de romanesque. Il se tut et ne parla que vaguement de M^{lle} d'Armanson, glissant seulement sur le plaisir qu'il aurait à contempler les traits d'une personne si parfaite.

Il allait sortir lorsqu'on annonça M. de Vernon, frère de M^{me} Delorme et ancien militaire. « Venez, lui dit M^{me} Delorme ; nous parlons de la fille d'un homme qui vous fut cher, du marquis d'Armanson.

— Oh ! bien cher ; la mort seule a pu rompre une intimité de quarante ans. J'étais près de lui lorsqu'il fut frappé par le boulet qui nous priva d'un excellent homme de guerre et d'un excellent homme. Sa vie a été glorieuse et bien-infortunée.

— Comment ?

— Il avait épousé une femme belle comme un ange, séduisante comme Eve, et méchante comme Satan. Elle ne comprit pas tout ce qu'il y avait de

beau à porter le nom d'Armanson, et chercha à briller, non par son mari, mais par son élégance, par son luxe... Elle s'est ruinée et je ne sais quel coin de la terre elle habite a présent. Que je plains sa fille ! Si j'étais jeune, j'irais, en vrai chevalier errant, la délivrer des mains de sa mère. Je l'ai vue à Dijon où demeurent mes enfants. Ils la faisaient sortir quelquefois du couvent et sa présence sanctifiait leur maison et comblait de joie leur famille. Sa mère l'a arraché à son saint asile, et Dieu sait pourquoi ; certes ce n'est pas par tendresse. »

Henri écoutait avec avidité ; oubliant son plan de prudence, il faisait mille questions, revenait cent fois sur les mêmes choses, et le bon vieillard, ravi de pouvoir parler de sa chère Isabelle, ne tarissait ni en éloge, ni en détails sur elle et sur M. d'Armanson, son compagnon d'armes et son ami. Le comte, électrisé par cette conversation, eût voulu épouser le soir même Isabelle, et son exaltation le décida à parler franchement le lendemain à M^{me} Delorme, sans écouter davantage le sentiment de délicatesse qui lui faisait appréhender de passer pour inconstant aux yeux de cette dame. Pauvre esprit faux qui ne voyait pas qu'il y a sagesse et convenance à guérir d'un amour inutile. Le comte était exalté, inconséquent, léger, mais il y avait au moins chez lui quelque chose de bon, de généreux, qui rachetait ses défauts. Aujourd'hui, dans un siècle tout positif où l'on aime fort peu l'objet le plus aimable, où le *combien a-t-elle ?* précède cette question importante : *qui est-elle par le cœur et par l'esprit ?* Henri pouvait passer pour un de ces anciens preux qui n'aimaient leurs dames que parce qu'elles étaient *belles et vertueuses*. Nous sommes devenus très positifs sans devenir plus sages ; chose pitoyable, puisqu'en chassant les vieilles illusions du cœur nous prenons toutes celles d'un esprit séduit par la cupidité et une immense ambition, ambition non de la véritable gloire, mais de son ombre. On est autrement fou que dans le vieux temps, on l'est tristement, et sans le noble prestige qui faisait faire tant d'héroïques extravagances à nos aïeux.

Le comte ne dormit pas de la nuit, et il repassa dans sa mémoire ce que tout le monde vantait en Isabelle. Il courut le lendemain raconter tout ce qui s'était passé au chevalier ; il lui répéta, vingt, trente fois, ce qu'avait dit le vieux militaire ; puis il se rendit chez M^{me} Delorme. Il ne la trouva pas et l'attendit, quoiqu'elle ne dût rentrer que dans deux heures. Que fera-t-il pour calmer son impatience ? Il dressera les articles de son contrat de mariage avec Isabelle, fera la liste des objets qui entreront dans la corbeille et le plan de son futur appartement conjugal. Livré tout entier à ce travail, il

s'échauffa si bien la tête qu'il se croyait déjà marié et appelait Isabelle *ma femme*. Sans être fat, Henri ne mettait pas en doute que sa demande fût acceptée et fondait cet espoir sur la pauvreté de M^{me} d'Armanson et son penchant pour le luxe et le plaisir. M. de Vareilles a trente mille livres de rentes ; il en attend cent de sa grand'mère. Il assurera un sort à la marquise. Cette manière d'agir, se disait-il, est d'une éloquence très-persuasive.

Enfin il entend la voiture de M^{me} Delorme ; il vole au-devant d'elle, descend l'escalier quatre à quatre, et arrive tout essoufflé pour donner la main à ces dames ; puis il les prie de défendre leur porte.

« Qu'avez-vous ? dit M^{me} Delorme avec inquiétude, en voyant l'extrême agitation d'Henri.

— Vous m'avez parlé, Madame, de M^{lle} d'Armanson dans les termes les mieux faits pour inspirer l'enthousiasme pour sa vertu. Votre ami est venu confirmer vos éloges, et vous me demandez ce que j'ai ? Eh ! Madame, puis-je avoir un autre désir que de connaître cet être surhumain, que de l'épouser ?

— Dernièrement vous renonciez au mariage.

— Avant de savoir qu'un ange habitait la terre. A présent que le Ciel m'a révélé son existence, je n'aspire plus qu'au bonheur de lui appartenir. Cependant ébloui, effrayé par l'éclat de tant de perfections, je tremble d'être refusé. Quels sont mes titres pour aspirer à la main d'un ange ? Je n'espère que dans votre appui, Madame ; daignez me l'accorder.

— Je ferai de mon mieux pour réussir.

— Et moi, Monsieur, dit Clémence, je vous aimerai comme un frère si vous rendez mon Isabelle heureuse.

— Nous allons un peu vite, dit M^{me} Delorme en riant. Le comte n'a pas vu ton amie, et je ne fais pas une démarche qu'il ne puisse juger par ses yeux de la vérité de nos paroles.

— J'y crois, Madame, et je vous conjure...

— Non, c'est inutile. Cherchons un moyen de vous faire trouver avec Isabelle, et si vous persistez dans vos projets après l'avoir vue, alors... »

Au même instant la porte s'ouvre et on annonce M^{lle} d'Armanson. Clémence court à elle, la presse dans ses bras, tandis que M^{me} Delorme pousse Henri dans son boudoir. De là il peut voir Isabelle sans en être vu. L'âme entière du comte passe dans ses yeux, il regarde, et la figure d'Isabelle le ravit ; il écoute, et sa voix le transporte : c'est la mélodie

même. Si M^{lle} d'Armanson ne dépendait que d'elle, il serait tombé à ses pieds. Mille fois il fut au moment de paraître, un reste de raison l'arrête, ou plutôt la fuite précipitée d'Isabelle l'empêche défaire une extravagance. Isabelle, toujours pressée de rejoindre sa mère, n'a fait qu'embrasser ses amies en courant et leur confier un paquet de ses broderies. Henri veut les voir et les achète un prix fou. M^{me} Delorme consent à les lui laisser, espérant que ces précieux ouvrages reviendront bientôt dans les mains qui ont fait ces petits chefs-d'œuvre.

« Ah ! mon Dieu, s'écria M^{me} Delorme, je suis folle ! J'arrangeais toute cette affaire sans penser que vous n'aviez pas le consentement de madame votre grand'mère.

— Ma grand'mère brûle du désir de me voir marié.

— Je le sais ; toutefois une fille sans fortune ne lui plaira pas.

— Il est vrai que ma grand'mère semble tenir à l'argent depuis quelques années, elle si généreuse ! je n'y comprends rien... Mais, Madame, elle m'aime, veut me voir heureux. Je lui dirai ce qui est vrai, que je meurs si je n'épouse M^{lle} d'Armanson.

— Vous croyez donc que l'on meurt de chagrin ? dit M^{me} Delorme en souriant avec mélancolie ? Détrompez-vous. Le malheur fane la vie, il ne la détruit pas. M^{me} de Vareilles le sait, elle qui a pleuré d'abord sur le tombeau d'une belle-fille adorable et plus tard sur celui de son propre fils. Tâchez donc de la persuader, de la gagner autrement qu'en la menaçant de mourir de douleur. Partez à l'instant pour Saint-Leu et venez me dire le résultat de votre conférence avec M^{me} de Vareilles. »

Le comte se fit fort de revenir victorieux.

« Madame, ce soir, à neuf heures, je vous apporterai le consentement par écrit de ma mère.

— Il est tard, Saint-Leu est un peu loin.

— Il serait à vingt lieues que ce soir j'aurais l'honneur de vous remettre ce que je suis sûr d'obtenir.

— A la bonne heure, » dit M^{me} Delorme, et elle ajouta en riant :

« Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. »

On allait se mettre à table à Saint-Leu lorsque Vareilles arriva à franc étrier.

« Ah ! te voilà, mon cher Henri... Eh bien, comment te va, mon enfant ?... Mais, mon Dieu, comme tu as chaud ! Tu es couvert de poussière Attends, attends. Germain, faites-lui changer de linge »

— Je vous assure...

— Attends. Germain, qu'il mette sa robe de chambre de molleton.

— Jamais je ne prends de précautions...

— Attends, attends. Germain, Germain, retardez le dîner ; lorsque le comte sera prêt, on servira alors. »

Vareilles vit bien qu'il fallait céder pour se concilier la bienveillance de sa bonne grand'mère. Un quart d'heure après avoir quitté le salon, il revint en robe de chambre et en pantoufles.

« Eh quoi ! s'écria la comtesse, rien sur la tête !.. Germain, Germain, mais vous êtes fou ; vite la casquette d'Henri. »

On apporta la casquette ; et le pauvre Vareilles, ainsi affublé, dîna, fut prévenant, charmant pour sa grand'mère qui ne se sentait pas d'aise d'avoir un petit-fils aussi aimable que les hommes l'étaient de son temps.

« Eh bien, Henri, dit la comtesse en sortant de table, lorsqu'elle fut assise sur la terrasse dans son bon grand fauteuil, eh bien, tu ne te maries donc pas ?

— J'en ai le désir, et l'on m'a parlé d'une jeune personne admirable.

— Comme toutes les filles à marier. Elles sont toujours admirables ; c'était de même de mon temps. Eh bien, prends-y garde.

— Aussi fais-je, ma bonne mère ; ici je suis sûr qu'on ne me trompe pas. La demoiselle, dit-on, est très-belle, très-pieuse, spirituelle, douce, parfaitement élevée, et elle a pour sa mère, qui est paralytique, des soins admirables.

— Si tout cela est vrai... Sais-tu son nom ?

— M^{lle} d'Armanson.

— D'Armanson, d'Armanson... mais j'ai connu des d'Armanson. Un vieux marquis de ce nom fut parrain de ma mère ; il s'appelait Pierre-Gaspard.... une bonne noblesse, vraiment ; lui, je ne l'ai jamais connu, mais je me rappelle son fils brave militaire... Eh ! mais, un moment : il avait épousé... ma foi, je ne sais plus qui... Attends, attends, un jeune femme belle... oui, belle... Qu'y avait-il donc à redire ?... folle de plaisirs, jetant l'argent par la fenêtre, charmant tout le monde par ses grâces, son esprit, aimée de cœur par personne... Qu'est-elle devenue ? je l'ignore... froide, égoïste sous des dehors charmants ; point d'enfants heureusement.

— Si, ma mère.

— Bah ! tu es sur ? Jamais je ne lui ai vu d'enfants.

— M^{lle} d'Armanson a été élevée à Dijon dans un couvent dont elle n'est sortie qu'à dix-huit ans.

— On a sagement fait de l'éloigner de sa mère. Pauvre créature, je la plains ; qu'est-ce qui voudra l'épouser ? Épouser la fille, c'est épouser la mère ; du moins de mon temps c'était comme cela. Mais revenons à ton mariage. La jeune personne que l'on te propose est-elle de cette famille ?

— Oui, ma bonne mère ; elle a toutes les vertus de ses ancêtres et aucun des travers de sa mère.

— Comment ! est-ce que ce serait la fille de cette folle, de cette femme qui jetait l'argent par les fenêtres, et qui ne doit plus avoir un sou vaillant ?.. Ah bien ! voilà un joli parti ! une fille sans dot, et fille d'une telle mère !

— Ma bonne mère, vous plaigniez tout à l'heure M^{lle} d'Armanson, et en effet elle est bien à plaindre. Ne serait-il pas noble et grand de venir au secours de la descendante d'une si noble lignée, de faire revivre une race illustre par tant de grandes actions et qui va s'éteindre ?

— Tu épouserais M^{lle} d'Armanson que son nom n'en mourrait pas moins.

— Et son sang île coulerait-il pas dans les veines de ses enfants, ses vertus ne s'inoculeraient-elles pas dans leur cœur ? Quelle dot plus belle que celle d'une vie sans tache, pure et radieuse comme un ciel d'azur ?

— Si une fois tu te jettes dans tes spéculations poétiques, romantiques, nous sommes perdus. Moi, je ne connais qu'une chose en fait de mariage : naissance et fortune égales ; de mon temps c'était comme cela, on y reviendra. Notre siècle n'est ni tendre, ni désintéressé. La naissance, on s'en moque ; mais la dot, la dot ! voilà la moralité, les convenances, le point capital de ce siècle métallique. De mon temps on ne pensait à l'argent que comme moyen de soutenir la splendeur de son nom. Aujourd'hui on ne rêve qu'argent pour l'argent ; on devient riche, opulent, on reste pauvre de sentiments élevés. Aussi nos Crésus s'empressent-ils de crier sur les toits que la considération tient à la fortune ; ils ont raison de le dire, car, si elle tenait à la vertu, où en seraient-ils les braves gens ? Ils ont des hôtels dorés, une cour de parasites qui les saluent bien bas et s'en moquent bien haut ; ce qui ne corrige personne, parce que la vanité est sourde et aveugle.

— Oh ! que vous avez raison, ma bonne mère ; je méprise l'argent autant que vous.

— Expliquons-nous. Je méprise ceux qui aiment l'argent, mais je ne méprise pas l'argent qui sert à soutenir son rang et à faire du bien. Je ne fais pas de roman, moi, et si tu me fâches par un mariage ridicule, je te déshérite.

— Alors j'aurai un seul grand chagrin : ce sera de vous avoir déplu, de n'être plus aimé de cette bonne mère que je chéris.

— Tarare ! tu seras sot et grand sot de n'avoir que tes trente mille livres de rentes. Trente mille livres de rentes ! la belle affaire ! Si tu as trois ou quatre enfants alors tu seras obligé de vivre en province avec une seule servante.

— Ce n'est pas avec trente mille livres de rentes que l'on végète ainsi ; vous en avez cent, et moins que cent vous paraît gêne et privations. Il n'en est rien, je vous assure. Ainsi, chère maman, si j'insiste pour avoir votre consentement, c'est parce qu'il me serait affreux de vous voir irritée contre moi, et bien affreux aussi de n'oser vous présenter ma femme... Elle serait pour vous une fille si tendre, si dévouée ! La voyez vous, assise là à vos pieds, vous regardant de son plus doux regard, cherchant à deviner votre pensée pour lui obéir, étudiant vos goûts pour s'y conformer ? Vous êtes seule, ma bonne mère, seule de cœur ; eh bien, vous recommenceriez une existence toute de tendresse.

— Tout cela peut se trouver dans une fille riche.

— Une fille riche, ma mère, a été gâtée, adulée ; déjà blasée sur tous les plaisirs lorsqu'elle se marie, elle est presque inamusable ; elle ne prévient sur rien et veut être prévenue toujours.

— De mon temps on était riche et raisonnable.

— Oui, parce que les jeunes personnes étaient élevées clans un couvent ou dans la retraite, sous les yeux d'une gouvernante. A présent on est une personne du monde vivant dans le monde, dès l'âge de quatorze ou quinze ans. On est hardi, on entre dans un salon d'un air résolu, on se mêle à la conversation d'une voix élevée... Plus de pudeur, plus de timidité, et partant plus de charmes.

— Il a raison à cet égard se dit à elle-même M^{me} de Vareilles... Cependant sans dot... » Puis reprenant tout haut : « Ecoute, dit-elle : de mon temps les jeunes gens ne se mariaient pas eux-mêmes, ils se laissaient marier. Fais ainsi, et je vais te chercher dans quelque maison de vieille roche un prodige.

— Mais ce prodige je ne pourrai l'aimer puis que j'en aime une autre.

— Bah ! bah !

— J'adore M^{lle} d'Armanson.

— Tu adorais M^{lle} Delorme, tu croyais cet amour incurable, et te voilà guéri, guéri jusqu'à être infidèle.

— Quelle différence ! Clémence est aimable, mais Isabelle est ravissante, la perfection des perfections.

— Exagération, folie, folie qui s'évaporerait au premier tracas dans ton ménage. Allons, Henri, sois raisonnable ; renonce à M^{lle} d'Armanson.

— J'en mourrai.

— Oh ! que non.

— Eh bien, je me ferai trappiste.

— Menace de roman.

— Je ne menace pas, j'exécute à l'instant. Je respecte vos ordres et ne me marierai qu'avec votre autorisation. Si je ne puis l'obtenir, je croirai que Dieu m'appelle dans la solitude et je répondrai à sa voix.

— Tu n'épouserai pas M^{lle} d'Armanson, tu ne seras pas trappiste, et tu prétendras à une alliance beaucoup plus convenable. Écoute, je vais te révéler un secret : ne trahis jamais ma confiance. Tu sauras que, prévoyant l'époque de ton mariage et désirant que la fortune te mît à même de choisir parmi les plus riches, j'ai fait quelques petites économies et me suis réduite à ne dépenser que quarante à cinquante mille francs de mon revenu. Voilà dix ans que je place cinquante mille francs par an ; le présent de nocces que je te destine sont ces cinq cent mille francs qui sont chez mon notaire.

— Oh ! la belle dot pour Isabelle !

— Ah ça, ce garçon-là est fou, tout à fait fou ! s'écria M^{me} de Vareilles ébahie. Ainsi, c'est moi qui doterais ma bru !... une bru dont je ne veux pas, notez ceci... Et puis *Isabelle*, toujours Isabelle ; et pour mes pauvres cinq cent mille francs, pas un mot, pas un remerciement !

— Oh ! c'est vrai, c'est vrai ! dit le comte en se jetant aux genoux de M^{me} de Vareilles et en couvrant ses mains de baisers ; oui, je suis fou, mais je ne suis point ingrat. J'ai senti jusqu'au fond du cœur la maternelle bonté qui vous fait vivre de privations pour augmenter mes jouissances ; il ne fut jamais rien de plus généreux, de plus adorable, et ma vie ne suffira pas pour vous en témoigner ma reconnaissance. Mettez le comble aux biens dont vous m'accablez, consentez à mon mariage.

— Je te défends...

— Non, non, point de défense ; non, non, point de refus. Voyez Isabelle, demandez à M^{me} Delorme, qui l'aime, qui veut que je l'épouse, ce que c'est qu'Isabelle.

— Quoi ! M^{me} Delorme ?

— Oui, M^{me} Delorme, l'excellente, la sainte M^{me} Delorme...

— Demain matin je serai chez elle à dix heures.

— O ma bonne, mon excellente mère ! que de grâces.

— Un moment, un moment. Je vais voir, m'informer, puis réfléchir... C'est tout.

— Ce ne sera pas tout ; si vous voyez M^{lle} d'Armanson, vous serez vaincue.

— Je ne suis point amoureuse, moi, et je ne me laisse pas séduire par de beaux yeux.

— Oui, mais vous êtes si bonne.

— Je ne suis point bonne, je ne suis point faible ; ainsi ne t'attends à rien.

— Et moi je m'attends à tout ce qui peut venir d'un cœur comme le vôtre, et je vous quitte le plus heureux des hommes.

— Tu pars ?

— Oui, ma bonne mère ; on m'attend ce soir à Paris. »

Et le comte sonna vivement.

« Lejeune, mon cheval ; vite, très-vite.

— Il est prêt ; Monsieur le comte l'avait demandé pour huit heures.

— A merveille. Adieu, la meilleure des mères. Vous m'avez promis de venir chez moi en sortant de chez M^{me} Delorme ; de grâce, ne l'oubliez pas. Songez que je serai sur des charbons ardents.

— J'irai, sois tranquille.

— Tranquille ! ah !... Mais, adieu, ma bonne mère, adieu. »

Et déjà Henri était sur le perron lorsque sa mère lui cria :

« Quoi ! en robe de chambre ! un courrier en pantoufles ! »

Et il lui prit un fou rire inextinguible. Henri riait aussi, quoique furieux d'une étourderie qui différerait son départ. Jamais toilette ne fut plus lestement faite que la sienne, et quelques minutes après il était en selle.

Comptant sur l'indulgence de M^{me} Delorme, il osa se présenter chez elle en descendant de cheval. Sa figure épanouie apprit à ces dames ce que l'on pouvait espérer. Elles voulurent des détails et ils ne leur furent pas épargnés. Le comte ne tarissait pas sur ce grand chapitre de l'espérance, et à minuit-il

fallut le chasser ; confus, étonné qu'il fût si tard, il s'enfuit, et ces dames furent plus étonnées encore de se voir sur pied à une heure qui les trouvait toujours endormies.

M^{mes} Delorme furent le lendemain à la messe de très-bonne heure pour demander à Dieu de préparer M^{me} de Vareilles à l'indulgence. Elles savaient bien que les paroles les plus éloquentes, les calculs les plus adroits sont chose vaine si Dieu ne dispose les cœurs et ne les incline vers ce que l'on désire d'en obtenir.

A dix heures la voiture de M^{me} de Vareilles entra dans la cour de M^{me} Delorme ; la vieille dame avait les habitudes ponctuelles qui selon elle font partie essentielle de la politesse. Elle y joignait cet aimable *laisser-allér* des gens du grand monde et demanda à déjeuner à ses amies.

Ces manières amicales charmèrent ces dames et fortifièrent leurs espérances. Dieu sait si l'on fut aimable pour la comtesse et toutes les gentillesques que Clémence imagina pour lui plaire. Elle y réussit si parfaitement que, lorsqu'elle donna le bras à M^{me} de Vareilles pour passer dans le salon après le déjeuner, celle-ci lui dit :

Ah ! si c'était vous, je me rendrais.

— Ah ! c'est mille fois mieux que moi, ma chère Madame ; personne, non, personne n'efface, que dis-je ? n'égale ma chère Isabelle.

— C'est la pure vérité, ajouta M^{me} Delorme. Je l'aime, je la vénère. Nous la voyons tous les jours parce qu'elle demeure à ma porte, et je suis encore à lui trouver l'ombre d'un défaut, tandis que je découvre en elle à toute heure une perfection nouvelle.

— Cette Isabelle est une vraie magicienne, se dit M^{me} de Vareilles ; on ne l'aime pas, on l'idolâtre, et cela jusqu'à la sage M^{me} Delorme. Grâce au ciel, j'ai une bonne tête, et je ne me laisse prendre ni par les yeux, ni par les oreilles. »

Alors commença une conversation très vive de part et d'autre, et si longue que nous n'en fatiguerons pas nos lecteurs. Elle durait depuis une heure lorsqu'on vint dire à Clémence que M^{lle} Armanson la demandait.

« Faites entrer, dit vivement M^{me} Delorme. »

Isabelle entra, fit une révérence digne du grand siècle, où les grâces s'alliaient à la dignité, baisa la main de M^{me} Delorme et la conjura en deux

mots de venir le lendemain près de sa mère, parce qu'elle avait une énorme course à faire.

« J'irai, ma chère enfant. A présent laissez-moi vous présenter à M^{me} la comtesse de Vareilles, qui a connu madame votre mère.

— Et qui est fort heureuse de vous connaître, Mademoiselle ; vos amis m'ont parlé de vous dans des termes qu'on aurait pu croire exagérés ; à présent je les trouve au-dessous de la vérité.

— Je n'ai pas le courage, Madame, de détruire votre erreur, parce qu'il me semble qu'on doit être heureux d'être aimé de vous.

— Voilà de la sympathie ; je pensais la même chose en vous voyant. Scellons notre nouvelle amitié par ce baiser. »

M^{me} de Vareilles s'approcha, tandis qu'Isabelle baissa devant elle son front rougissant. M^{me} de Vareilles y approcha ses lèvres avec une tendre effusion et s'écria : « Oui, heureux ceux qui sont chers à cet être angélique ! »

Isabelle, émue par tant de bontés, baisa respectueusement la main de la comtesse et se retira aussitôt.

« Je suis folle, ensorcelée ! Cette jeune fille a dérangé tous mes projets, toutes mes idées.

— Oh ! n'est-ce pas, chère Madame, qu'elle est délicieuse ?

— Délicieuse, délicieuse... je n'en sais rien ; elle a jeté un charme sur moi, sur vous, et certes il y a quelque chose de surnaturel dans un être qu'on n'approche qu'en se sentant attiré par une attraction qui tient de la magie.

— Le talisman d'Isabelle est bien simple, ma chère Comtesse ; elle est belle sans coquetterie, héroïquement vertueuse sans le savoir. Comment résister à ce grand et beau caractère uni à la plus sincère humilité ?

— Si cela est, c'est beau. Toutefois, comme j'ai juré de ne me laisser prendre qu'à bonne enseigne, je veux aller rêver à tout cela dans ma solitude. Mais, j'y pense : M^{lle} d'Armanson est donc bien pauvre ! Quelle misérable robe, quel vieux chapeau !

— C'est vrai : C'est en ayant de pauvres vêtements qu'elle peut donner tous les jours à sa mère d'excellent bouillon, et, de temps en temps, un poulet. Que de fois Isabelle a vécu de pain sec, en se cachant de bien faire comme on cache une mauvaise action !

— Vraiment ? Eh bien, c'est beau, oui..., c'est beau... Et cependant, épouser une fille qui n'a pas le sou, pas un trousseau de vingt-cinq louis ...

— Oh ! quant à cela nous y pourvoirons ; c'est convenu entre Clémence et moi,

— Et cela ne sera pas si ce fou d'Henri épouse M^{lle} d'Armanson. Il serait beau que ma petite-fille n'eût de chemises que celles : qu'on lui donne ! Mesdames, si ce mariage se faisait jamais, je donne à la mariée le plus ; complet de tous les trousseaux.

— A quelle lingère le ferez-vous faire ?

— Ah ! petite rusée, vous voulez m'entraîner, m'étourdir sur le fonds en parlant de la forme. Je ne me laisse point séduire et je m'enfuis pour ne pas tomber dans le piège.... Voilà du monde. Eh ! bon Dieu ! c'est Henri. Que voulez-vous ?

— Je venais voir M^{me} Delorme. Puis, j'étais un peu inquiet de vous, ma bonne mère. Voilà deux heures que je vous attends à notre rendez-vous.

— Et l'impatience t'a pris, et tu as voulu savoir ce que j'avais dit et fait ? Eh bien, j'ai beaucoup parlé et fort peu agi. Viens dîner avec moi à Saint-Leu, nous causerons.

— Et M^{me} de Vareilles vous dira qu'elle a vu ici M^{lle} d'Armanson.

— Juste ciel ! Ah ! n'est-ce pas, ma mère, qu'elle est adorable ?

— Adorable tant que tu voudras, mais elle est pauvre.

— Et si riche en vertus.

— Mon pauvre enfant, cela te fera-t-il faire ton chemin dans le monde ?

— Je n'ai nulle ambition.

— Toi ? Et ne t'ai-je pas vu brûlant du désir d'entrer au service, de devenir général ou d'être à la cour favori du roi, etc., etc., et mille etc. ? Une ambition chassait l'autre ; la dernière a été mise à la porte pour rentrer par la fenêtre.

— Non, ma mère ; j'ai réfléchi à ce qui fait le bonheur vrai, durable : c'est l'obscurité, la vie domestique, et de faire des heureux...

— Et de planter ses choux.... Je le vois, tu donnes aujourd'hui dans le pastoral, parce que tu aimes une jeune bergère qui n'a pas même un troupeau à garder.... Plus j'y pense, et plus je te trouve fou, et moi extravagante d'avoir seulement discuté ce projet. Adieu, mes amies ; pardonnez-moi une trop longue importunité.

— Ainsi, ma mère, vous me défendez d'espérer ?

— Oui.

— Vous m'ordonnez de renoncer à M^{lle} d'Armanson.

— Sans doute.

— Eh bien, adieu, ma mère ; ce soir même je pars pour la Trappe.

— C'est une plaisanterie ?

— Regardez-moi, et voyez si je plaisante. »

En effet, le comte était pâle, décomposé, et tous ses membres frémissaient par un mouvement convulsif. M^{me} de Vareilles effrayée courut à lui.

« Henri, Henri, lui dit-elle, calme-toi ; je verrai, je réfléchirai.

— Et vous me refuserez, j'en suis sûr. Je pars, oui, je pars, et je laisse à un plus heureux que moi cette fortune qui fait mon malheur aujourd'hui. Plût à Dieu que vous fussiez pauvre ! vous ne repousseriez pas loin de vous la fille céleste, l'ange consolateur qui sait rendre sa mère riche par les miracles qu'opèrent son courage et sa bonté. Adieu, ma mère, adieu, mesdames... »

Et Henri chancelant, désespéré, avait déjà ouvert la porte lorsque sa grand'mère tout éplorée l'arrêta vivement et lui dit :

« Reste... je consens à tout. »

Eperdu de joie le comte tomba sur un fauteuil, et ce ne fut qu'assez longtemps après qu'il fut en état d'exprimer sa joie. Il le fit avec des transports frénétiques, et dit à sa grand'mère : « Achevez votre ouvrage, allez chez M^{me} d'Armanson. »

M^{me} de Vareilles, toujours sous l'impression de la frayeur qu'elle venait d'avoir, dit : « Jene te demande que vingt-quatre heures ; demain j'irai chez M^{me} d'Armanson ; je la verrai sous le prétexte de donner des broderies à Isabelle. Je veux voir cet intérieur pour juger par moi-même cette aimable Isabelle, et, te dirai-je ? pour te donner le temps de calmer l'effervescence de ta passion. Tu n'es plus, à toi, et si je cédaï à ton amour passager, au caprice du moment, quel malheur pour toi, quel amer regret pour moi !... Promets-moi donc de réfléchir, de bien peser l'action grave que tu veux accomplir. Songe que ton avenir est là, et que, pour un honnête homme, dès l'instant qu'il est marié, il se doit à sa femme, dût-il perdre les illusions qui la lui ont fait aimer. Pèse également tous les désagréments d'une alliance disproportionnée pour la fortune et les propos du monde. Il n'est plus l'admirateur des sentiments délicats, mais l'adorateur de l'or. Tu seras critiqué et on nommera ton désintéressement sottise. Vois, réfléchis ; et, après-demain matin, trouve-toi ici à deux heures, si M^{me} Delorme le

permet. Tu me diras quelle est ta dernière résolution, et moi je t'apprendrai ce que j'aurai fait. Voilà mon dernier mot. Adieu, mesdames. Avouez que les grand'mères et les amants sont gens fort ennuyeux, fort importuns. Mille grâces pour la tendre bonté qui vous a portées à nous souffrir si longtemps. » Ce fut en vain que le comte sollicita la grâce d'aller le lendemain à Saint-Leu. Sa grand'mère fut inflexible et répondit gaiement : « Voilà assez de folie en vingt-quatre heures pour mes soixante-quinze ans. Laisse reposer ma vieillesse et ta jeune tête. »

A peine M^{me} de Vareilles et son fils étaient-ils partis que M^{me} Delorme serrant sa fille dans ses bras s'écria : « O mon enfant, rends grâces à Dieu que tu ne sois pas devenue la femme de M. de Vareilles. Il m'a fait peur dans sa joie comme dans son désespoir. Qu'attendre d'un caractère où tout est excès et délire ? Devons-nous désirer un tel mari à notre Isabelle ?

— Chère maman, elle le rendra sage. Vous voyez comme il l'aime ; elle prendra aisément un grand empire sur lui.

— Ma pauvre Clémence, tu ne sais pas encore combien les passions exaltées s'évaporent aisément ; à peine en reste-t-il le souvenir au bout de six mois, d'un an de mariage. La jeune personne qui s'enorgueillit d'être adorée avec cette frénésie a l'esprit gâté par les romans et une mauvaise éducation. Comment peut-on être fier d'être aimé par un extravagant ? et comment un homme raisonnable s'abandonnerait-il à un sentiment qui domine son âme jusqu'à n'en pouvoir plus maîtriser les mouvements. Ma fille, si tu veux être heureuse, demande à Dieu qu'il donne à celui dont tu partageras le sort autant de sagesse dans l'esprit que de sensibilité dans le cœur. Voilà deux fois que la Providence te sauve du malheur d'être la femme d'un homme peu digne de toi ; l'un et l'autre disaient t'aimer à la folie.

— Et moi je trouvais cela bien doux.

— Parce que tu étais trop jeune pour comprendre que tout ce qui porte le cachet de l'exagération est une chose dangereuse. Je t'aime, ma Clémence, autant qu'il est donné au cœur d'une mère d'aimer ; mais j'espère (me trompai-je, mon Dieu ?), j'espère n'avoir jamais cédé jusqu'à la faiblesse à mon amour maternel. J'ai combattu tes défauts par une douce sévérité, par une constante application, et, dissimulant ce que ma tendresse pouvait avoir d'excès, je me suis vaincue pour te vaincre ; plus d'une fois j'ai vu couler tes larmes, et j'ai retenu celles qui me suffoquaient.... Dieu a daigné

récompenser mon courage ; et Clémence est aujourd'hui non-seulement la fille chérie de sa mère, mais encore son amie.

Clémence attendrie se jeta dans les bras de sa mère en lui disant : « Ah ! j'outrageais votre tendresse si sage, si éclairée, en ne comprenant point tout ce que je vous dois.

— Nous avons un triste exemple des dangers de l'exaltation dans ta cousine. Sa *passion* maternelle (il faut l'appeler ainsi) n'a point de bornes ; c'est de l'idolâtrie qu'elle a pour ses enfants, et, loin de chercher à triompher de cette dangereuse faiblesse, j'ai peur qu'elle ne l'exagère par une vanité dont elle ne se rend pas compte. On porte aux nues le sentiment qui bouleverse la jeune mère au moindre bobo de ses enfants. On raconte avec enthousiasme qu'elle passe les nuits sans se déshabiller pour leur plus léger rhume. Toute jeune que tu es, tu as été frappée de cette exagération de sentiments, et je t'ai vue rester froide, toi si bonne, devant ces scènes à grand spectacle que nous donnés parfois ta cousine. M. de Vareilles lui ressemble, je le crains ; eh ! que peut-on espérer d'un homme chez qui tout est passion ? Les regrets suivent toujours l'irréflexion, et des regrets à l'inconstance il n'y a qu'un pas. Ces réflexions me porteraient à détourner Isabelle de ce mariage ; mais dois-je empêcher une chose qui s'arrange malgré des obstacles qui paraissaient être insurmontables ? Puis-je rejeter loin d'elle le sort brillant qui va changer sa malheureuse existence et celle de sa mère ?

— Chère maman, Isabelle est si sage, si parfaite, que le caractère de son mari ne sera d'aucun danger pour elle ; et qui sait si elle ne le changera pas ? Laissons donc faire à Dieu ce qu'il voudra, »

Cependant M^{lle} de Vareilles, fidèle à sa parole, se rendit dans l'humble demeure où elle allait découvrir la vertu et peut-être la récompenser de ses longues épreuves. Ce ne fut pas sans une vive émotion que la comtesse sonna. Isabelle, qui vint lui ouvrir, resta tout interdite en reconnaissant M^{me} de Vareilles. Celle-ci l'aborda comme une ancienne connaissance et lui parla sur-le-champ de broderies fort riches pour sa chapelle ; puis s'interrompant elle dit : « Je crains d'être entendue de madame votre mère et de la fatiguer.

— Ma mère est sourde, Madame, et d'ailleurs elle repose en ce moment.

— Ah ! Mademoiselle, quelle belle, mais quelle pénible mission que la vôtre : soigner une mère infirme...

— Oh ! n'est-ce pas, Madame, que je suis trop heureuse que ma mère ait daigné m'appeler près d'elle ? Où en serais-je, bon Dieu, si, restée à Dijon, j'avais appris qu'elle était malade. Il m'est bien pénible de la voir souffrir, mais j'ose penser que mes soins la soulagent. Il y a là peut-être beaucoup d'orgueil, et cependant, Madame, n'est-il pas naturel de penser qu'une fille, a pour soigner sa mère mille prévoyances de cœur qu'une étrangère ne saurait avoir ?

— Dieu vous envoie là une cruelle épreuve.

— Dieu est trop bon d'utiliser ma vie ; jusqu'à présent elle n'avait été bonne à rien.

— Cette existence est dure à l'âge des plaisirs.

— Madame, en est-il un plus doux que de consoler ceux qu'on aime ?... Ah ! lorsque j'ai pu distraire ma mère de ses maux, de sa triste position de fortune, et qu'un sourire vient entr'ouvrir ses lèvres, je me crois dans le paradis.

— Eh ! que pouvez-vous faire pour l'amuser ?

— Je lis, je récite des vers, je chante des cantiques, et, quoique je ne sois pas ; musicienne, ma mère a la bonté de se plaire à mes chants ?

— Ces soins si touchants doivent vous fatiguer beaucoup.

— Dieu, qui m'a fait garde-malade, me donne une santé qui m'étonne moi-même ; aussi, Madame, je m'abandonne à ce père si tendre, heureuse, oh ! bien heureuse, de n'avoir que lui pour soutien. Il aime les pauvres et ceux qui se confient en lui.

— Cependant, si la maladie de M^{me} d'Armanson se prolongeait, pourriez-vous supporter longtemps encore un si rude esclavage ?

— N'appellez pas ainsi le joug que je porte ; je suis libre puisque je fais ce que je désire par-dessus tout, et c'est de consacrer ma vie à ma mère. Si vous saviez combien je la chéris... Mais elle appelle... Bon Dieu ! je cours. Pardon, Madame. Me voilà, me voilà !... De grâce laissez-moi cet ouvrage... J'y vais, j'y vais ! »

L'impatiente malade appelait avec violence et accabla sa fille des reproches les plus sanglants et les moins mérités. M^{me} d'Armanson voulait boire, et Isabelle, dans son trouble, lui servit de la tisane froide au lieu de la chaude ; l'exaspération de sa mère était telle que, cédant à cette nouvelle contrariété, elle jeta la tasse à la tête de la pauvre Isabelle qui en reçut une blessure au front. Le sang coula à l'instant ; elle s'empressa de rentrer dans

la petite chambre, sentant qu'elle était grièvement blessée, et fut étonnée d'y trouver M^{me} de Vareilles à laquelle elle ne pensait plus. Ce fut trop heureux ; car Isabelle perdit connaissance. La comtesse, conservant cet admirable sang-froid qui s'allie chez les grands caractères à une profonde sensibilité, prodigua ses soins à Isabelle, pansa sa plaie, prit son mouchoir pour en former un bandeau et eut le bonheur de voir ses couleurs renaître. Le coup était peu de chose, mais il avait ouvert une petite veine qui saignait abondamment.

« Que vous êtes bonne, Madame !... Cette blessure n'est rien... une maladresse de ma part.... Ah ! voilà ma pauvre mère qui s'inquiète de mon absence ; permettez que j'aille la tranquilliser. »

Effectivement, M^{me} d'Armanson, revenue à elle-même par l'effroi que lui avait causé la vue du sang qui coulait du front d'Isabelle, ne cessait de l'appeler ; et, pour la première fois peut-être, c'était avec tendresse. « Isabelle, ma chère fille, disait-elle, tu es blessée ! Tu ne me réponds pas ! Hélas ! elle est peut-être morte. C'est moi qui t'appelle... Isabelle, et que veux-tu que je devienne si tu m'abandonnes, toi, mon unique consolation ? Isabelle, Isabelle... Ah ! te voilà, ma fille ; tu es blessée ?

— Ce n'est rien maman ; une maladresse de ma part.

— Une maladresse, ma fille ! non ; c'est moi, je me le rappelle bien ; oui, malgré mon délire, je me rappelle que c'est moi qui t'ai porté ce coup fatal. Pauvre enfant, voilà donc ta récompense ! tu te dévoues pour moi, et moi je t'assasine. »

Isabelle, attendrie, ravie et désespérée tout à la fois de ces aveux qu'on devait entendre dans la pièce voisine, faisait tous ses efforts pour empêcher sa mère de continuer. Ces efforts si généreux, si tendres, n'échappèrent pas à M^{me} de Vareilles et augmentèrent l'admiration que les sentiments de M^{lle} d'Armanson lui avaient inspirée.

Lorsque celle-ci rentra, M^{me} de Vareilles fut au-devant d'elle, et ne put s'empêcher de saisir ses deux mains dans les siennes et de les presser avec une vive tendresse...

« Vous avez peut-être entendu ce que disait ma mère, dit Isabelle en rougissant ; une paralysie la retient dans son lit, attaque parfois son cerveau et lui donne quelques moments de délire.

— Oui, Mademoiselle, j'ai tout entendu, et j'emporte avec moi des souvenirs que mon cœur se charge de conserver. Pensez-vous que Madame

votre mère consente à recevoir une ancienne connaissance ?

— Ma mère ne reçoit plus personne, Madame.

— Aussi est-ce une faveur, une exception que je vous prie de solliciter pour moi.

— Je crains qu'un refus...

— Essayons-en ; de grâce, à l'instant. Veuillez lui dire, Mademoiselle, que M^{me} de Vareilles demande à lui parler.

— Madame, ma mère est bien agitée en ce moment.

— Ce moment est bien choisi ; que peut demander M^{lle} d'Armanson à sa mère qu'elle n'obtienne dans ce *moment* ? Cependant attendons encore un quart d'heure, et j'aurai l'air d'arriver à l'instant. »

Isabelle rougit encore et obéit. Au nom de M^{me} de Vareilles, la malade jeta un cri de surprise.

« M^{me} de Vareilles ! Et que me veut-elle ?

— Je l'ignore... La ferai-je entrer ?

— Ici, dans cet horrible galetas, c'est impossible ; dis-lui que je suis hors d'état de recevoir, que je lui ferai dire... que tu lui écriras ... Débarrasse-m'en, je t'en conjure. »

M^{me} de Vareilles sourit en voyant rentrer Isabelle avec un air mortifié.

« On ne veut pas de moi, je le vois ; j'espère vaincre la résistance et M^{me} Delorme viendra plaider en ma faveur. »

La comtesse se retira aussitôt, presque aussi éprise que son fils de la charmante Isabelle. Qu'il est puissant le pouvoir de la vertu sur une âme honnête ! on lui cède, heureux de se trouver vaincu et fier de sa défaite.

M^{me} de Vareilles, dont le cœur était encore jeune, fut au moment de courir chez son fils pour lui dire : *Tu as raison, il faut aimer cet ange-là ; vivre avec elle est le paradis sur terre.* Mais l'expérience avait appris à la comtesse combien il importe d'appeler toujours de son cœur à sa raison ; elle revint donc à Saint-Leu ; mais le lendemain, à deux heures sonnant, elle était chez M^{me} Delorme, où elle trouva Henri qui se promenait en long et en large dans le salon depuis une heure et se disant : « Les femmes sont insupportables... elles ne sont jamais prêtes. M^{me} Delorme est sortie et ma grand'mère n'arrive pas ; il n'y a au monde que moi d'exact. »

Il ne savait pas que l'exactitude consiste à ne pas plus prévenir l'heure qu'à la dépasser. M^{me} Delorme, qui avait été à la messe, fut très-étonnée de

trouver Henri chez elle.

« Que voulez-vous donc de si grand matin ?

— Je viens pour me trouver au rendez-vous de ma grand'mère.

— C'est pour deux heures.

— Eh bien, Madame, elles vont sonner.

— Sonner ! Il n'est que onze heures. Voyez la pendule.

— Elle retarde énormément.

— Eh bien, regardez votre montre. »

Le comte regarde, voit onze heures ; et s'écrie. « Ma montre est arrêtée !

— Non, mon cher, montre et pendule vont bien ; c'est votre impatience qui avance de trois heures ; elle prend les minutes pour les heures. Allez l'user en courant clans Paris et revenez ici au moment indiqué.

— Attendre trois heures ! mais c'est pour en mourir... Ah ! je brûle de la plus cruelle impatience.

— C'est à votre raison à éteindre cet incendie, dit en riant M^{me} Delorme, et si vous voulez tromper le temps, occupez-vous. Adieu. »

Le comte s'en alla désolé, et à une heure il était dans le salon de M^{me} Delorme où nous le retrouvons seul, se promenant avec agitation.

Aussitôt qu'Henri aperçut M^{me} de Vareilles, il courut à elle, sans voir M^{me} Delorme qui sortait de sa chambre au même moment, et, saisissant la main de sa grand'mère, il lui dit tout d'une haleine : « N'est-ce-pas qu'elle est charmante ? Comment vous a-t-elle reçue ? Croyez-vous qu'elle me soit favorable ? Avez-vous vu sa mère ? vous a-t-elle devinée ? Mais peut-être que déjà vous lui avez parlé d'une manière positive ? »

M^{me} de Vareilles se mit à rire, puis elle lui répondit : « Je l'ai vue ; elle est belle, elle est bonne ; elle a été charmante pour moi, ne se doute de rien, n'a pu obtenir de sa mère de me recevoir un moment, et ne pense pas plus à vous qu'au Grand-Turc ; ce qui est assez simple puisqu'elle ne vous connaît pas. A présent, laissez-moi dire bonjour à ces dames et reprenez vos esprits, si c'est possible. »

Le comte, honteux de sa conduite, avança des sièges, se contint pendant cinq minutes passées en politesses ; puis, reprenant avec une timide impatience, il dit à sa grand'mère : « Ne pourrai-je donc rien savoir ?

— Tu le mériterais bien, mais je suis bonne femme et ne veux point prolonger ton supplice ; écoute donc. »

Alors M^{lle} de Vareilles raconta de point en point ce qui s'était passé la veille, et, lorsqu'elle en fut à la blessure qu'Isabelle avait reçue, Henri se leva hors de lui en criant comme un forcené : « Blessée ! blessée ! elle est blessée ! Et vous êtes là, et vous n'avez pas eu ce matin de ses nouvelles ? Mais c'est affreux !

— Mais c'est tout simple ; le sang a coulé, il n'y a donc à craindre aucune suite fâcheuse ; il en résultera peut-être une petite cicatrice qui refroidira ton amour.

— Dites qui l'enflammera. Je n'y jetterai jamais les yeux sans être tenté de me prosterner aux pieds de ce martyr de l'amour filial. Mais, de grâce, continuez. »

La comtesse reprit sa narration, et en finissant elle pria M^{me} Delorme d'aller disposer M^{me} d'Armanson à la recevoir.

« Oui, Madame, s'écria Henri en se levant vivement, et en pressant les deux mains de M^{me} Delorme, oui, Madame, allez, de grâce, parlez en ma faveur, dites que je suis éperdument épris de M^{lle} d'Armanson.

— Soyez tranquille, je dirai que vous en êtes fou, et je n'exagérerai pas. Je vais étudier mon rôle de diplomate ; et demain...

— Demain ! Eh ! mon Dieu ! il y a donc un complot pour me faire mourir ? Ma grand'mère me demande vingt-quatre heures ; vous, Madame, vous en exigez autant... C'est impossible ; vous aurez pitié de moi à présent que ma mère est aussi enthousiaste des vertus de M^{lle} d'Armanson que je le suis moi-même.

— Un moment : je suis ravie, subjuguée, mais je ne suis pas folle, et toi, mon pauvre enfant, tu extravagues. Arrêter un mariage en deux jours ! cela ne s'est jamais vu.

— Sans doute ; mais qui a aimé comme j'aime ? qui est bonne comme vous, ma mère, comme M^{me} Delorme ? Je la vois sortir à l'instant, se rendre chez la malade, et dans une heure me rapporter mon arrêt de vie ou de mort.

— Allons donc : vous comptez si bien sur ma bonté que ma bonté se croit obligée de répondre à votre flatteuse opinion. Permettez, Madame, que je vous laisse avec Clémence, et dans peu je reviens à vous. »

M^{me} Delorme trouva Isabelle prête à sortir, l'embrassa et lui dit : « Je viens passer une heure près de votre chère malade ; ainsi, ne vous tuez pas à faire vos courses au vol. Allez doucement, et moi je m'installe chez votre mère. »

M^{me} d'Armanson était calme dans ce moment, et elle s'écria avec ses grâces d'autrefois : Que vous êtes bonne, Madame ! Vous voulez donc me faire aimer mes maux, puisque vous venez si souvent les consoler ?

— Je viens les guérir, Madame.

— Et comment cela ?

— En vous parlant d'une femme qui vous a beaucoup aimée, la comtesse de Vareilles.

— Vous la connaissez ?... Ah ! quelle folle, quelle fanatique de religion ! Elle m'avait prise en gré et prétendait me convertir. Voilà ce qu'elle appelle aimer les gens. J'ai échappé à l'ennui de ses sermons et n'ai rien fait de ce qu'elle voulait. Il n'y a que les coupables qui ont besoin de conversion, et, grâce au Ciel, j'étais parfaitement innocente. Dès lors elle se refroidit pour moi. Je n'étais pas assez souple pour cet esprit dominant.

— Elle intolérante, aigre, sentencieuse !... En vérité, ma chère Marquise, elle n'est rien de tout cela et n'a jamais ressemblé au portrait que vous en faites..

— Mon Dieu, c'est celui de toutes les dévotes : elles se ressemblent à faire peur.

— Vous aurez connu des hypocrites. Les vrais dévots sont doux, indulgents.

— Trouvez-m'en de ce caractère et je me rends.

— Eh bien, permettez-moi de vous présenter ma vieille amie, et vos préventions contre elle disparaîtront.

— Est-ce donc d'avoir vu ma fille qui lui donne le désir de renouer connaissance avec moi, ou croit-elle que devenue vieille je commence à avoir peur de l'enfer ? Tenez, si elle vient ici pour m'écraser d'un sermon en deux ou trois points, sauvez-moi l'ennui de la voir. Que me veut-elle ?

— Vous entretenir d'une fort belle œuvre, qui a pour but de réparer les torts de la fortune envers les personnes d'un rang élevé. Elle sait que vous souffrez des privations pénibles, et connaît un moyen sûr de les faire cesser.

— Quelle humiliation, juste ciel !.... et cependant il faut m'y soumettre... Isabelle vend peu à peu les bijoux qui me restent, et franchement elle les place si étonnamment bien que je suis stupéfaite en voyant l'argent qu'elle m'apporte.

— Chère Madame, le bon Dieu se mêle de cette affaire-là, et je crois qu'il a aussi inspiré à M^{me} de Vareilles le désir de vous voir.

— Elle avait un neveu ; qu'est-il devenu ? Il est sans doute marié ?

— Pas encore. Toutefois il en a grande envie.

— Il fera un mariage d'argent ; plus on est riche, plus on a de prétentions ; des millions s'épousent, puis les époux restent séparés. Nous sommes dans un siècle de fer, où le cœur est compté pour rien. Je le sais, moi que le monde abandonne, moi qui ne verrai jamais le mariage d'Isabelle.

— Qui sait ?

— Oh ! c'est moi qui lésais, et j'en ai une cruelle certitude.

— M^{me} de Vareilles peut aplanir bien des difficultés.

— Bah ! quelques francs par mois, quelques cartes de pot au feu... N'en parlons plus ; le sang me bout dans les veines en me voyant réduite à cette honteuse extrémité.

— Calmez-vous ; je sais que la comtesse vous parlera un langage que vous pourrez entendre, et peut-être sera-ce elle qui implorera votre bonté ?

— Elle ?

— Oui, elle.

— Vous vous moquez.

— J'en suis incapable ; vous verrez. J'entends notre chère Isabelle ; je vous quitte, car on m'attend chez moi. Ainsi je vais dire à la comtesse que demain elle pourra se présenter chez vous.

— Oui, puisque vous l'ordonnez ainsi.

— Permettez-vous que Clémence l'accompagne ?

— De tout mon cœur. »

M^{me} Delorme prit à peine le temps d'embrasser Isabelle, et cinq minutes après elle était chez elle, versant des flots de joie et d'espérance dans le cœur ardent d'Henri. Il s'écriait sans cesse : « Ma bonne mère, je vous supplie de vous rendre demain de bonne heure chez M^{rae} d'Armanson ; faites tout pour la séduire ; cela vous est si facile, aimable et bonne comme vous l'êtes.

— Cette flatterie ne m'inspire pas d'orgueil ; c'est la monnaie dont tu payes ma soumission à tes désirs... Hélas ! mon Dieu, qui sait si je fais bien d'être si faible ?... Un jour peut-être me diras-tu : Que ne m'empêchiez-vous de faire une folie ?

— Vous perdez de vue cette charmante Isabelle, fille si tendre, si dévouée, si belle.

— Eh bien, oui, elle est adorable, j'en tombe d'accord ; mais elle est sans dot, et tu le regretteras quand ton amour sera envolé. »

Ces paroles firent sauter le comte au plancher, et un déluge de promesses, de serments, vint fermer la bouche à M^{me} de Vareilles.

Henri avait protesté si solennellement de la constance de son amour et de sa fidélité en général que M^{me} Delorme n'avait pu s'empêcher de reporter sa pensée sur les témoignages semblables prodigués avec la même chaleur à un premier amour. Elle regarda Clémence en souriant avec un peu de malice, et ce sourire rappela le comte à lui-même. Il sentit une honte secrète en se souvenant qu'il s'était montré naguère aux yeux de M^{me} Delorme et de M^{me} de Vareilles plus passionné que tendre, plus enthousiaste que réfléchi et fidèle dans ses affections. L'avertissement de sa conscience fut perdu pour lui ; il n'avait que des sensations fugitives et nulle habitude d'étudier son cœur et de peser ses actions.

La facilité à se laisser entraîner par l'inspiration du moment était le fond de son caractère ; capable de grandes choses dans un danger pressant, et alors courageux et intrépide, il redevenait dans le calme un homme ardent et paresseux, dominant et faible tout à la fois. Il aimait les actions héroïques par un instinct généreux et se livrait aux petites parce qu'il n'avait nulle stabilité dans le caractère. En un mot il tournait à tous vents en criant : Je suis invariable, et croyait que tourner ce n'est pas changer, mais chercher le vrai.

M^{me} de Vareilles, persécutée par son petit fils, coucha ce soir-là à Paris, et malgré ses supplications elle ne partit qu'à midi pour se rendre chez M^{me} d'Armanson. Elle prit Clémence en passant pour qu'Isabelle fût occupée par son amie de manière à rester étrangère à ce qui se passerait dans la chambre de sa mère.

Ce n'est pas sans émotion que M^{me} d'Armanson attendait la femme qui l'avait connue si belle, si brillante, et qui l'allait retrouver pauvre et infirme. Parfois elle était tentée de lui fermer sa porte ; puis la misère, il faut trancher le mot, lui criait de sa voix dominante et terrible : *Bientôt tu n'auras plus de quoi vivre*. Alors elle se résignait à la visite attendue ; ce n'était pas sans faire donner à sa coiffure, à sa chambre, à son lit, tout ce qu'elle pouvait d'apparence supportable.

On sonne... Elle tressaille, rougit, tremble en voyant entrer la comtesse. Bientôt la femme spirituelle, la femme du monde reprend le dessus, et elle fait de la tête le plus gracieux salut à ces dames, en leur adressant mille actions de grâce pour leur bonne visite, et cela avec cette aisance, ces

manières charmantes qui faisaient de M^{me} d'Armanson une femme ravissante aux jours de sa prospérité. L'observateur le plus habile n'aurait pu découvrir la profonde humiliation qui oppressait la malade, et la presque aversion qu'elle ressentait pour celle qui venait la faire rougir sur son lit de douleur. La comtesse, de son côté, mit dans ce premier moment tout ce que l'amabilité l'intérêt sans affectation ont de plus doux, et elle se hâta de dire qu'ayant à entretenir M^{me} d'Armanson d'une association dont elle faisait partie, elle priait les jeunes personnes de passer dans la pièce voisine pour s'éviter l'ennui d'entendre parler de choses graves. Clémence entraîna Isabelle dans la première chambre et ferma soigneusement la porte.

Permettez-moi, Madame, avant de vous parler affaire, de me féliciter de l'heureux hasard qui me rapproche de vous. Il vous souvient peut-être que je souhaitai vous nommer mon amie ; la différence de nos âges empêcha une liaison que je désirais, et que je serais heureuse de voir naître, à présent que le monde ne vous volera plus à moi.

— Ah ! Madame, le monde est un vieux enfant ingrat et léger qui délaisse tout ce qui ne peut plus servir à l'amuser. Il faut être vous pour venir chercher une pauvre infirme, pour faire bien plus encore : lui demander son amitié. La mienne vous est tout acquise de ce moment, ainsi que ma reconnaissance.

— Ne parlez point de reconnaissance, chère Madame ; de vrais amis n'en ont pas l'un pour l'autre. Dès qu'ils s'aiment, tout est commun entre eux, et en se donnant beaucoup mutuellement ils ne croient pas donner, mais jouir simplement de leur bien.

— Ce que vous dites est bien généreux, puisque tout le bonheur me vient de vous et que je n'ai rien à vous offrir.

— Vous avez un trésor, et c'est voire charmante tille. J'ai soupiré en la voyant. Ah ! Madame, qu'on est riche lorsqu'on possède un tel enfant, et que je suis pauvre ! moi seule, moi qui n'ai plus rien à aimer de cet amour de mère qui remplit le cœur et fait vivre à deux,

— Quoi, Madame, vous avez perdu ? ...

— Tout bonheur en ce monde. Mon petit fils seul me reste.

— M. le comte de Vareilles ?

— Oui, Madame. Aurait-il l'honneur d'être connu de vous ?

— Non : je voyais son père le modèle accompli des anciennes grâces françaises, du vieux bon ton et de l'esprit chevaleresque qu'il avait hérité de ses aïeux. Son fils lui ressemble-t-il ?

— Entièrement au physique : il a ses manières gracieuses, son cœur plein de noblesse, mais une tête plus ardente que celle de son père. La vertu, la beauté l'enflamment et le captivent, et il mettrait sa fortune aux pieds de la plus pauvre jeune fille, si elle réunissait en elle tous les dons qui brillent dans votre charmante Isabelle.

— Permettez-moi d'en douter, Madame ; le siècle de l'âge d'or est passé.

— Ce que je vous dis de mon fils vous paraît fabuleux, et cependant ce n'est que la vérité même.

— Alors, dit M^{me} d'Armanson en riant, Isabelle est bien malheureuse de ne pas aller dans le monde ; peut-être eût-elle fait la conquête de M. de Vareilles s'il l'eût rencontrée.

— Il l'a vue, chère Madame.

— Où donc ? s'écria M^{me} d'Armanson dans le plus profond étonnement.

— Chez M^{me} Delorme.

— Vous êtes dans l'erreur ; Isabelle me l'eût dit.

— Elle ne pouvait vous le dire, puisqu'elle a été vue de mon fils sans le voir.

— Je vais de surprise en surprise et ne puis comprendre...

— Veuillez m'entendre, et cette énigme vous sera expliquée... Mon fils a beaucoup entendu parler de M^{lle} d'Armanson par M^{me} Delorme. Parler d'elle, c'est parler de la vertu, de la grâce, de la beauté, et un semblable portrait donne tout naturellement le désir de connaître l'original. Un jour que le comte était chez notre amie, mademoiselle votre fille arrive ; il se cache dans le boudoir, et contemple et admire cet être angélique qu'il faut aimer lorsqu'on l'a simplement aperçue. Commencez-vous à me comprendre ?

— Peut-être.

— Et vous n'êtes pas curieuse d'apprendre la suite de cette entrevue quelque peu romanesque ?

— Mais... est-ce qu'il y a une suite ?... Je ne vois pas...

— Et moi, Madame, j'ai tout vu, tout compris depuis que j'ai vu votre Isabelle. Mon fils l'adore, et moi la tête m'en tourne. C'est la main de mademoiselle votre fille que je viens solliciter de notre ancienne amitié.

— Madame, j'avoue que je trouve cette plaisanterie cruelle ; j'aurais cru que M^{me} de Vareilles aurait épargné à mon malheur une semblable humiliation.

— Grand Dieu ! moi, vouloir accroître votre affliction ; moi, vous demander une faveur que je ne désire pas du fond du cœur ! Ah ! Madame, pouvez-vous me supposer capable d'une semblable cruauté ?

— Et cependant, comment vous croire ?

— En vous persuadant qu'il est encore des âmes assez élevées pour comprendre ce qu'il y a de grand, de noble dans la vertu, et que, lorsqu'on la rencontre dans toute sa sublimité, il faut s'agenouiller devant-elle, et, s'il se peut, en faire la compagne de sa vie. Telle est la pensée du comte, telle est la mienne. Je renouvelle donc ici et solennellement la demande que j'ai faite tout à l'heure de la main de M^{lle} d'Armanson pour M. le comte Vareilles, et je prends Dieu à témoin que, si vous l'acceptez pour gendre, vous ferez son bonheur et le mien ; que, si vous nous refusez, la douleur la plus vive sera notre partage. Vous ne me dites rien. Doubteriez-vous encore ; demandez-vous à voir mon fils, à prendre des informations ?

— Je demande à ne pas succomber à ma joie, à vivre encore assez pour voir le bonheur d'Isabelle, pour dire à Dieu à chaque heure du jour : Bénissez la femme généreuse qui vient consoler le malheur, sauver l'innocence, et qui répand tant de bienfaits en ayant l'air de demander une grâce.

— Vous consentez donc ?...

— Oui, je consens à être la plus heureuse des mères après en avoir été la plus infortunée, répondit M^{me} d'Armanson en souriant avec une grâce indicible et en tendant la main à M^{me} de Vareilles, qui l'embrassa en pleurant de joie.

— J'ai votre aveu, chère Madame ; aurai-je celui de M^{lle} d'Armanson ?

— Pouvez-vous en douter ? Ma fille est l'obéissance même.

— Henri voudra plus que de l'obéissance. Il faudrait se voir... Permettez que j'aie l'honneur de vous le présenter.

— Ici ? Non, non, c'est impossible. Vous êtes l'indulgence même, et ce réduit, tout horrible qu'il est, ne choque pas vos regards M. de Vareilles, jeune, accoutumé à la magnificence, reculera devant tant de misère.

— Il ne verra qu'Isabelle ; les lieux habités par elle lui sembleront un palais.

— Je crains que vous ne vous abusiez.

— Le cœur ne s'abuse point, et le mien vous répond de celui du comte. S'il venait demain, Madame ?

— Pourrais-je renvoyer le fils d'une amie telle que vous ?

— Ah ! vous êtes la bonté même. Je cours lui porter cette ravissante nouvelle. Il m'eût été bien doux de dire un mot de tout ceci à votre chère fille ; les convenances s'y opposent : elle ne doit rien apprendre que de vous.

— Clémence peut-être aura été indiscrète ?

— Soyez sûre que non.

— Je vais les appeler toutes deux.

— Ainsi, demain à trois heures nous serons chez vous, si celle heure vous convient.

— Parfaitement. Je suis à vos ordres. »

Les jeunes personnes accoururent à la voix de M^{me} d'Armanson. Celle-ci ne put voir sa fille sans être vivement émue, et, par un de ces effets que le moral a parfois sur le physique, elle tendit les bras à Isabelle. Isabelle, en voyant ce bras paralysé s'étendre vers elle, fit un cri perçant et se précipita sur le sein de sa mère.

« Guérie, vous êtes guérie !... O mon Dieu ! ô ma chère maman ! guérie, guérie !

— Tu le vois, ma main vient de reprendre tout à coup du mouvement.

— Bonté du ciel, comment reconnaître un tel bienfait ?... Maman, embrassez-moi donc encore ; qu'il m'est doux d'être pressée dans les bras de ma mère... Comment donc s'est opéré ce prodige ?

— Voilà le médecin qui m'a guérie, et tu dois adresser à M^{me} de Vareilles tous tes remerciements. Va, tu ne seras jamais assez reconnaissante pour elle.

— Et cependant je le suis beaucoup... Permettez, Madame, que je baise la main qui opère de tels miracles.

— Et permettez-moi de vous embrasser et de vous dire que, pour moi, le comble du bonheur serait de vous nommer ma fille.

— Je sens que je serais bien heureuse d'avoir pour seconde mère le sauveur de celle à qui je dois la vie.

— Mesdames, dit Clémence avec beaucoup de gaieté quoique ayant les yeux pleins de douces larmes et la voix tremblante d'émotion, je joue ici un fort sot rôle. Personne ne pense à moi, et la jalousie me suffoque. Ainsi, Madame, veuillez me ramener à ma mère, qui fait plus de cas de mes petits mérites qu'on n'en fait ici. »

Tout le monde se mit à rire, et M^{me} Vareilles, profitant de l'avis, s'arracha au bonheur de contempler le visage rayonnant d'Isabelle. Sa physionomie donnait l'idée de celle des bienheureux au séjour de l'éternel bonheur.

Aussitôt que ces dames furent parties, M^{me} d'Armanson, devenue tendre parce qu'elle était heureuse, pressa de nouveau Isabelle sur son cœur.

« Oh ! ma fille, Dieu a pitié de nous. M^{me} de Vareilles est venue te demander en mariage pour son petit-fils.

— Moi !

— Oui, toi.

— Il ne me connaît pas.

— Il t'a aperçue chez M^{me} Delorme.

— Chère maman, je ne vous quitterai jamais.

— Ton mariage ne nous séparera pas et nous vivrons toujours ensemble, M^{me} de Vareilles me l'a promis au nom de son fils.

— Ce fils, quel est-il ?

— Un homme de bonne naissance, riche, beau et orphelin.

— Bien, bien. Mais son cœur, ses principes ?

— L'honneur même, loyal, excellent.

— C'est bien pour le monde... Je demande s'il est pieux.

— Ma foi ! je n'en sais rien ; tu ne prétends pas sans doute épouser un capucin. M. de Vareilles est croyant sans doute, homme d'honneur ; que faut-il de plus ?

— Qu'il partage mes principes et que la religion soit la base de notre affection mutuelle. S'il en était autrement, je resterais la pauvre Isabelle... Ne vous fâchez pas, maman, ceci est une supposition...

— Qui m'annonce que si le comte n'est pas un bigot vous renoncerez à ce mariage, mariage qui est un bonheur immense, inespéré. Isabelle, écoute-moi bien. Demain M^{me} de Vareilles me présente son fils. Si tu ne te montres point reconnaissante pour la mère et aimable pour son fils, je ne veux plus te voir. Pense à cela et laisse-moi seule ; ta présence me fait mal. »

Isabelle baissa la tête et se tut. Qui peut dire tout ce qu'elle prévoyait d'orages en ce moment ? Elle se mit en prière, triste et sans espoir ; elle se releva courageuse et consolée.

Cependant on était dans la plus vive impatience chez M^{me} Delorme. Le comte allait, venait, sortait pour aller voir si la voiture de sa mère était

encore à la porte de M^{me} d'Armanson, rentrait pour demander s'il devait espérer quelque chose d'heureux d'une si longue visite. On lui répondait que oui, et il entra dans des joies d'enfant ; puis l'instant d'après il gémissait, se désespérait, et recommençait à courir dans la rue pour aller à la découverte. Enfin il entend une voiture qui entre dans la cour, et s'élance pour recevoir M^{me} de Vareilles. A peine le marche-pied est-il baissé qu'il s'écrie : « Eh bien ? »

— Eh bien, j'étouffe, je suis contente, agitée. Laisse-moi descendre, nous causerons là haut. »

Ce Je suis contente rendit la vie à M. de Vareilles. Il eût voulu porter sa grand'mère pour hâter le moment où il saurait tout. Enfin on est dans le salon, Clémence s'écrie :

« Victoire, victoire ! M^{me} d'Armanson consent à tout.

— Et sa fille me refuse.

— Sa fille ne sait rien. Elle obéira à sa mère.

— Si ce n'est que de l'obéissance, je serai bien malheureux.

— Tu es fou, mon pauvre Henri ; tu veux être aimé de quelqu'un qui ne t'a jamais vu...

— Mais, ma mère...

— Mais, mon fils, écoute si tu veux apprendre. »

Alors commença le récit de la comtesse, qui fut interrompu mille fois par les exclamations tristes ou joyeuses de Henri. La conclusion manqua de lui faire perdre la tête, et on fut obligé de le retenir à quatre pour l'empêcher de courir chez M^{me} d'Armanson.

La journée lui parut un siècle, et lorsqu'il fallut le lendemain attendre jusqu'à trois heures, ce fut un nouveau supplice pour lui. Il trompa son impatience en allant, venant, tourmentant sa grand'mère par mille questions, mille suppositions il la consulta même sur sa toilette, changea d'habit deux ou trois fois, essaya cinq ou six cravates, se regarda, se trouva tantôt bien, tantôt mal, consulta son valet de chambre, et ne se tranquillisa sur sa parure que lorsque M^{me} de Vareilles l'assura qu'elle ne l'avait jamais vu si bien.

De son côté, M^{me} d'Armanson, voulant que sa fille parût dans tout l'éclat de sa beauté, se montra très-tendre pour elle, l'engagea à se coiffer avec soin, lui fit mettre une robe blanche fort simple, mais bien faite, et, en la voyant fraîche et souriante, elle se dit : « Une beauté si parfaite vaut cent

mille écus de dot. » M^{me} d'Armanson releva la tête avec fierté, et lorsque la sonnette de la porte annonça la visite attendue, elle se mit sur son séant avec vivacité, et oublia la pauvreté de son réduit en jetant les yeux sur sa fille, plus belle encore en ce moment par l'émotion qu'elle éprouvait en allant ouvrir à M^{me} de Vareilles. Celle-ci vit son trouble, et, pour le diminuer, entra vivement chez la malade, avec son fils qui lui donnait le bras, et laissa à Isabelle le temps de se rassurer avant de faire une présentation en forme. Les premiers compliments furent ce qu'ils sont toujours en pareil cas. M^{me} de Vareilles mit beaucoup de sensibilité dans son langage, et M^{me} d'Armanson répondit avec beaucoup de grâce et de dignité. Henri, dont le trouble décelait les transports de son *cœur*, se montra plein de respect pour la mère, d'admiration pour la fille. Après un quart d'heure de conversation générale, où M^{me} d'Armanson donna un consentement indirect aux paroles délicates et indirectes aussi de M^{me} de Vareilles, Isabelle, malgré la gaze dont ces dames voilaient leurs discours, voyait bien que son sort se décidait en ce moment. Elle en frémit, ne sachant pas quels étaient les principes du comte, et, s'armant de courage, elle se promit de le lui demander. Aussi se dépêcha-t-elle d'obéir à la comtesse lorsque celle-ci lui dit :

« Mademoiselle, vous avez là de magnifiques rosiers ; veuillez les montrer à mon fils, qui est grand amateur de fleurs. »

Henri se leva et s'avança avec trouble vers cette mansarde et ce rosier, cause première de son amour. Tout en ayant l'air de respirer le parfum des fleurs, d'admirer leur beauté, il dit à Isabelle :

« Mademoiselle, vous savez jusqu'où va la témérité de mes prétentions ; me permettez-vous d'espérer ?

— Et moi, Monsieur, qui n'ai qu'un moment pour vous parler, me permettez-vous de vous demander si vous êtes chrétien ?

— Sans doute, Mademoiselle.

— Mais chrétien de cœur, chrétien pratiquant ?

— Je serai franc, quelque suite terrible que puisse avoir ma sincérité ; non, je ne pratique pas.

— Par indifférence, ou par incrédulité ? » Vareilles rougit, et dit en baissant les yeux : Je n'y ai jamais réfléchi.

— Alors, Monsieur »

Au même instant M^{me} d'Armanson appela si impérieusement Isabelle que celle-ci courut à elle.

« Arrangez mes oreillers, mon enfant, et donnez-moi à boire, » dit M^{me} d'Armanson avec une douceur qui cachait beaucoup de crainte et de dépit. M^{me} d'Armanson avait étudié la physionomie des jeunes gens pendant leur courte conversation, et, effrayée de l'air consterné du comte, elle voulut interrompre un tête-à-tête qui dérangerait peut-être tous ses projets.

Elle se montra charmante, enjouée, chercha à faire parler Isabelle, à intéresser le comte ; ce fut en vain : les jeunes gens restèrent silencieux et rêveurs. M^{me} de Vareilles ne comprenait rien à ce qui se passait et prenait pour de l'embarras leur trouble et leur chagrin.

En prenant congé de M^{me} d'Armanson, la comtesse la conjura de vouloir bien accepter un logement chez elle.

C'est un entresol dont je ne fais rien, qui s'abîme de n'être pas habité, et que je ne veux pas louer parce qu'il donne sur le jardin ; s'il me venait là des étrangers, je ne serais plus maîtresse chez moi. Je passerai encore quelques mois à Saint-Leu ; soyez assez bonne, chère Madame, pour consentir à être la gardienne de ma maison pendant mon absence.

— Je ne veux pas vous gêner.

— Vous ne me gênez point, vous me rendrez même service en venant l'habiter ; cet appartement est si gai, en si bon air, que votre santé s'en trouvera bien.

— Il y a quelque chose de mieux encore : c'est d'habiter sous le même toit que vous. Je vais, si vous le permettez, consulter mon médecin sur la possibilité de sortir d'une prison que je croyais devoir être éternelle ; j'aurai l'honneur de vous écrire bientôt. »

Les deux dames se séparèrent en se donnant mutuellement mille témoignages d'amitié, et les jeunes gens n'osant se regarder et se bornant à se faire de profondes révérences.

Tels que les flots de la mer retenus par une forte digue s'échappent impétueusement lorsque l'obstacle qui les arrêtait vient à se rompre, telle M^{me} d'Armanson, dont le sourire venait d'être si ravissant, dont les yeux exprimaient tant de douceur, s'abandonna avec emportement à sa colère contre Isabelle.

« Que s'est-il passé entre toi et le comte ? lui cria-t-elle avec une voix étouffée par la rage ; que s'est-il passé ? Parle !

— Rien que de bien simple, chère maman ; il m'a dit qu'il désirait m'épouser, et moi je lui ai demandé s'il était chrétien comme je l'entendais.

— Eh bien ?

— Non ; m'a-t-il répondu.

— Eh bien ?

— Vous m'avez appelée et je n'ai pu lui répondre.

— Quel parti prends-tu ?

— Je refuse.

— Je m'en doutais ; une ingratitude si noire, un oubli si extravagant de tes devoirs ne peut naître que dans l'esprit d'une dévote. Le Ciel, que tu invoques sans cesse, se montre une fois, une seule fois, favorable pour moi, et ma fille, désolée de me voir heureuse, dit : Ma mère restera pauvre, abandonnée ; le salut est pour elle à ce prix. Arrière toute félicité terrestre pour ma mère ! Ses maux me ravissent, sa misère m'enchanté ; ses gémissements sont une douce mélodie pour mon oreille, et c'est sur l'excès de ses désolations que je fonde ma plus ravissante espérance.

— Oh ! maman, jamais...

— Oui, oui, voilà ta pensée ; je l'ai lue dans les yeux ; elle a percé parfois dans tes discours. Ose me démentir, ose dire que non.

— J'ai pu dire, ce qui est ma conviction profonde, que l'adversité nous rapproche de Dieu ; qu'elle fait avancer dans la perfection l'âme presque parfaite ; qu'elle ramène et épure celle qui avait oublié qu'il est un avenir inévitable.

— Tu le vois, mes maux faisaient ton espérance, ils te réjouissaient.

— Me réjouir !... oh ! non, et Dieu sait si j'en souffrais avec vous....

— Quelle inconséquence, pour toi qui regardes l'adversité comme un bien !

— L'adversité soufferte avec patience.

— Je te comprends, insolente créature ! Ta mère est pour toi une pierre de scandale, et tu brises la branche qui pouvait la soustraire au naufrage, parce qu'elle n'est point digne de jouir de quelque bonheur... Mais voyons jusqu'à quel point tu as ouvert ce nouvel abîme sous mes pas. Qu'as-tu dit au comte ? renonce-t-il à toi ? — Je l'ignore.

— Tu le désires, sans doute ; ton fanatisme l'emporte sur tout, et tu n'as qu'insensibilité pour ta mère. Ton orgueil triomphera, et tu t'appelleras martyr de la bonne cause.

— C'est vous, maman, qui m'accusez d'insensibilité, d'orgueil ! Eh quoi ! ne vous préférè-je pas à tout ? Mon premier cri en entendant parler d'un mariage qui passe toute vraisemblance, tout désir, tout espoir, mon premier

cri n'a-t-il pas été : Je ne me séparerai jamais de ma mère ? Ne vous ai-je pas soignée comme la fille la plus tendre, comme la servante la plus dévouée ? De l'orgueil ! moi ! Eh ! ne renonçai-je pas à un titre, à une fortune brillante, à un rang élevé, pour rester sous cet humble toit et conserver les livrées de l'indigence ? Ces sacrifices, que je sens, que j'apprécie, je les fais à mon Dieu ; oh ! j'en fais un plus douloureux encore, le plus douloureux de tous, le sacrifice du bonheur de ma mère ! Pour l'obtenir de ce cœur qui vous chérit, pour lequel vous êtes tout en ce monde, présent, avenir, crainte, espérance, que ne m'en coûte-t-il pas ? Quel combat ! quels tourments ! Et cependant je vous résiste : Dieu parle, et j'obéis. Oh ! maman, ne l'appellez pas un Dieu barbare ; il impose parfois des croix pesantes, mais il les porte avec nous ; il nous frappe à regret, il nous console avec amour. A l'instant même où votre pauvre Isabelle, tremblante, désolée, lit son arrêt dans vos yeux et se sent défaillir par l'excès de son angoisse, une lumière brille à ses yeux, une voix divine pénètre au fond de son âme, et les chagrins qui m'accablent sur cette terre s'apaisent aux promesses que me fait l'avenir. Telle est ma foi, ma croyance, mon espoir, ma pensée habituelle : Dieu, toujours Dieu ; sa loi, et rien que sa loi. Puis-je unir mon sort à l'homme qui voudra détrôner Dieu de ma pensée, se faire l'arbitre de mon existence et appeler préjugés l'observance des préceptes sacrés de la religion ? Si je reste fidèle à cette religion sainte, quel long supplice que celui que j'aurai à endurer ! Si je faiblis dans ma croyance, si j'abandonne les pratiques qui font le charme et la force de mon âme, quelle horreur !

— Exagération, chimère ! » s'écria M^{me} d'Armanson, qui était restée muette de surprise en écoutant l'énergique discours de sa fille ; la foi venait de donner le courage d'une martyre à la vierge timide qui jusque-là n'avait eu pour défense que sa douceur et ses larmes. « Si lu m'aimais véritablement, reprit la marquise tremblante de colère, tu t'alarmerais moins d'une différence d'opinions qui est sans danger pour un esprit aussi affermi que le tien dans la religion. Ton mari est dans l'erreur, il faut le plaindre et ne le point imiter ; je réponds de lui : il est incapable de te tyranniser, ni dans tes principes, ni dans ta conduite ; alors, quel inconvénient peux-tu m'objecter ?

— La séduction ? Qui me dit qu'inhabile à rappeler mon mari à ses devoirs envers Dieu il ne m'entraînerait pas, par ses discours et ses exemples, à manquer aux miens ?

— La fille qui sait résister à sa mère avec tant d'énergie ne doit rien craindre de sa faiblesse, répondit M^{me} d'Armanson avec un sourire amer.

— La résistance est possible dans un moment décisif où le danger se montre dans tout son jour ; elle devient nulle peu à peu contre la séduction qui se cache sous les formes de la tendresse ; qui, n'attaquant jamais de front, se glisse et s'insinue jusqu'au fond de l'âme sans que rien avertisse de sa présence. Voilà, voilà le danger qui me fait frémir.

— Eh bien, ma fille, n'en parlons plus ; tu veux ma mort, bientôt tu seras satisfaite. Déjà je sens les maux qu'un rayon d'espoir avait dissipés s'emparer de nouveau de tout mon être.

— Oh ! maman !

— Laisse-moi ; je ne veux plus de tes soins ; ceux de l'hypocrisie me font horreur. Oui, tu n'es qu'une vile hypocrite ; ta piété n'est qu'orgueil et ostentation ; tu as fait constamment le malheur de ma vie.

— Ma mère, permettez-moi de repousser de toutes mes forces le reproche d'hypocrisie ; il outrage le Seigneur qui habite dans l'âme qui est fidèle.

— Pourquoi, si tu ne veux être qu'à Dieu, refusas-tu de te faire Religieuse ?

— Parce que je ne me sentais aucune vocation pour cet état.

— Tu savais au moins qu'en m'obéissant tu ne courais aucun risque pour ton salut.

— Le danger se trouve dans la carrière la plus sainte si Dieu nous défend d'y marcher.

— Te défend-il le mariage ?

— Non, maman ; il m'ordonne seulement de choisir l'époux dont les exemples et les conseils me soutiendraient dans les périls de la vie.

— L'honneur suffit pour les éviter.

— L'honneur est un faible rempart quand la religion ne vient pas à son aide et ne lui sert pas de base.

— Ta religion t'ordonne-t-elle aussi l'insolente persistance que tu m'opposes ? Est-ce à ma fille à m'imposer silence ? Je te le répète, tu n'es qu'une hypocrite.

— Oh ! maman, pouvez-vous me croire hypocrite lorsque je jure à genoux que Dieu seul l'emporte sur vous ; qu'en toute autre circonstance la moindre de vos volontés est un ordre pour moi ; que je vous chéris plus que moi-même, que mon plus grand chagrin est un regard sévère de vos yeux,

que ma jouissance la plus vive est un sourire de vos lèvres, que votre mort serait suivie de la mienne ?... Mais non, vous ne mourrez pas ; l'aisance, sinon la richesse, peut rendre votre position plus douce ; madame de Vareilles a parlé d'une pension.

— Je ne veux rien, je n'accepte rien ; que ma main se dessèche plutôt que de s'étendre jamais pour recevoir l'aumône du mépris. Je pouvais partager avec ma fille le sort favorable que le Ciel lui envoyait ; je rougirais de m'abaisser à recevoir une obole de nul autre. Ce grabat, cette chambre horrible vont recevoir mon dernier soupir, et je mourrai de ta main.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! secourez-moi ! s'écria Isabelle dans l'agonie du désespoir ; prenez ma vie et sauvez ma mère. Maman, ma chère maman, accordez-moi seulement du temps, un peu de temps. M. de Vareilles peut se convertir ; mes vœux s'élèveront sans cesse vers le Seigneur pour obtenir sa grâce. S'il me l'accorde, je vous obéis aussitôt.

— Dans dix ans, peut-être, et lorsque l'humble gazon du cimetière couvrira ma dépouille. Non, Isabelle ; donne à l'instant ton consentement, ou reçois mon éternel adieu.

— Maman ! maman ! grâce, je vous en conjure.

— Non ; -fuis loin de moi ; je ne veux plus vivre sous le même toit qu'une fille parricide ; fuis, te dis-je !

— Eh bien, je vous obéirai ; souffrez seulement que je mette quelques conditions à mon obéissance ; j'ose espérer que M. de Vareilles les acceptera.

— Et quelles sont-elles, ces conditions si sages, si importantes ?

— C'est qu'il ne me parle jamais de religion, ni directement, ni indirectement ; qu'il ne me contraigne pas à partager des plaisirs que ma conscience réprouve ; enfin qu'il me laisse la maîtresse absolue de l'éducation religieuse de mes enfants.

— Cette dernière clause n'est point proposable.

— Je me flatte qu'il y souscrita ; s'il m'estime, il doit supposer qu'une femme raisonnable, qu'une mère élèvera ses enfants non-seulement pour le ciel, mais aussi pour savoir vivre honorablement dans le monde.

— Ce projet est romanesque ; tu éludes la difficulté pour prolonger mon supplice ; il ne saurait être long à présent. Tu le sais, nos moyens d'existence sont usés, il ne me reste que cette chaîne d'or.

— Et mon travail ? le comptez-vous pour rien ?

— Ton travail !.... Eh ! que pourrais-tu faire, misérable enfant ?

— Ce que je fais depuis tant de mois, ce qui vous a fait subsister avec quelque aisance.

— Tu mens.

— Le prix de vos bijoux ne vous aurait pas fait vivre pendant un mois.

— Quel travail donc ?... Parle.

— Je brodais.

— O honte ! ô désespoir ! ô désobéissance impie ! Toi, vivre de ta honte ! toi, la faire partager à ta mère !

— Oui, je vous ai désobéi, mais j'ai pour le faire l'assentiment de celui qui me dirige.

— Et tes mains ne se crispaient pas en tenant l'aiguille, et tu ne te révoltais pas contre toi-même, en te livrant à ce travail mercenaire ?

— Non ; et, l'avouerai-je ? j'ai ressenti un orgueil secret en pensant que notre existence était indépendante, et que là où l'esprit vulgaire s'abat et se décourage je trouvais l'énergie nécessaire pour lutter contre le malheur... Pardon, mon Dieu ! Tant d'assurance en moi-même vous outrageait ; mais daignez vous souvenir que ces idées furent fugitives et que la réflexion me ramena promptement au sentiment de mon insuffisance et à vous rendre grâce de me soutenir, moi si faible, au fort de la tempête.

— Je reste anéantie ; l'audace de cette jeune fille m'épouvante : elle eût mendié sans rougir.

— Oui, ma mère ; on ne rougit que de mal faire. Jésus-Christ fut pauvre, errant ; peut-on rougir de la misère ?

— Ah ! malheureuse fille, indigne du nom que tu portes, laisse-moi ; dans peu tu seras maîtresse absolue de tes actions. Va.

— Vous me chassez ?

— Oui.

— Eh bien, je quitte ce lieu puisque vous l'ordonnez : je n'en resterai pas moins fidèle à mon poste. Assise sur le seuil de votre porte, j'y vivrai du pain de la charité. Mon oreille attentive guettera le plus léger signal que me donnerait cette voix toujours chère. Je ne permettrai pas au sommeil d'approcher de mes yeux de peur de ne pas entendre le moindre soupir de ma mère ; je croirai qu'il est un souvenir de la pauvre Isabelle, peut-être un regret... Alors vous me verrez à vos pieds, plus tendre, plus soumise que jamais. Ciel ! qu'avez-vous, maman ? Vous pâlissez ! Elle se trouve mal !..,

»

Effectivement, la violence à laquelle M^{me} d'Armanson venait de se livrer semblait avoir brisé tous les ressorts de sa vie ; les soins de sa fille la ranimèrent avec peine. Enfin un sommeil effrayant vint suspendre les maux de M^{me} d'Armanson. Isabelle en profita pour écrire cette lettre en toute hâte.

« Monsieur, la position désolante dans laquelle je me trouve servira d'excuse, je l'espère, à la démarche que j'essaye en tremblant. Je n'ai qu'un moment pour vous exprimer mes craintes et mes désirs. Puisse la bonté du Ciel disposer votre cœur à m'écouter avec indulgence et vous éclairer de ses plus pures lumières.

Ma mère, reconnaissant en vous, Monsieur, les qualités qui vous ont acquis une si juste réputation, désire que je réponde favorablement à la demande honorable que vous lui avez faite pour moi. Je lui ai confié le vif regret de voir s'élever un obstacle qui me paraît insurmontable ; elle ne peut croire que la différence de nos principes soit telle que je doive m'y arrêter. Hélas ! Monsieur, je voudrais partager sa sécurité ; votre noble franchise ne me le permet pas, et cependant comment désobéir à ma mère, à ma mère malade, désolée, et privée des secours que son état exige ? Il ne me reste qu'un moyen, j'ose le tenter : c'est d'en appeler encore à votre honneur. Pourrais-je donc espérer qu'en obéissant aux ordres de ma mère vous consentiez à me laisser pratiquer mes devoirs religieux dans toute leur étendue ? Je les connais assez pour savoir quelles sont les bornes que mon nouveau titre pourrais y mettre. Je ferais donc à votre bonheur, à vos moindres désirs, toutes les concessions permises, et je ne m'arrêtais que là où le titre de chrétienne ne me permettrait pas de passer outre. De plus, Monsieur, j'exigerais, oh ! pourrez-vous me pardonner cette expression ? que vous voulussiez bien ne me parler jamais, ni directement, ni indirectement, de mes croyances religieuses, et me laisser choisir mes lectures ; il en est que le monde juge innocentes et dont on m'a appris à craindre le danger. Je préfère donc mon ignorance au plaisir empoisonné que m'offriraient les productions des écrivains dont les écrits offensent la religion ou la morale.

Enfin, Monsieur mon Dieu ! suis-je donc réduite à entrer dans de pareils détails ?... Mais la vertu sait braver les apparences pour sauver le fonds ; enfin, dis-je, promettez-moi solennellement que je disposerai seule, sans obstacle, sans représentation, de l'éducation religieuse de mes enfants.

Voilà, Monsieur, les conditions que je trace ici en tremblant : c'est à peine s'il me reste assez de force pour vous dire que, si vous consentez à y accéder, je tiens à ce que la promesse que vous voudrez bien m'en faire soit écrite ; non que je doute de votre honneur, à Dieu ne plaise ! mais les pensées de l'homme sont fugitives, sa mémoire infidèle, et le temps, qui détruit le marbre et l'airain, mine aussi sourdement les souvenirs qu'on avait cru ineffaçables. Enfin, si parmi les gens dont la loyauté est incontestable on ne termine aucune affaire temporelle sans remplir toutes les formalités que les lois ont déterminées, pourquoi ne me se« rait-il pas permis de prendre les mêmes sûretés lorsqu'il s'agit, non plus d'un bien périssable, mais de mon âme, mais de mon éternité, mais de la possession du Dieu que j'adore ?

Si vous rejetez les propositions que j'ai la témérité de vous soumettre, il ne me reste plus qu'à subir les funestes résultats de ce refus. Ma mère succombera à ses chagrins, et moi, je l'espère, je ne survivrai pas à cette mère chérie.

Veuillez recevoir, Monsieur, etc.

« Isabelle D'ARMANSON. »

A cette lettre était joint un billet pour M^{me} de Vareilles.

« Madame,

Permettez qu'une pauvre jeune fille sans guide, sans expérience, vous conjure de la diriger dans la position la plus délicate de sa vie. Daignez lire la lettre que j'adresse à monsieur votre fils, et ne la lui remettre que dans le cas où vous jugeriez qu'elle ne blesse en rien les règles de l'honneur et de la modestie.

Je suis avec respect ; etc.

« Isabelle D'ARMANSON. »

Isabelle mit promptement ces deux lettres sous la même enveloppe, à l'adresse de M^{me} de Vareilles ; puis elle attendit l'occasion favorable de les faire parvenir. L'arrivée de Clémence la lui fournit. Isabelle, en ouvrant la porte, écarta la femme de chambre de son amie, lui dit en deux mots ce qui s'était passé et le service qu'elle attendait d'elle. Clémence désolée se hâta de revenir chez sa mère, où l'attendaient la comtesse et Henri. Elle prit à

part M^{me} de Vareilles et lui remit les lettres d'Isabelle. La comtesse les lut rapidement, appela son fils et les lui donna sans pouvoir proférer une parole tant cette lecture l'avait attendrie. Henri avait à peine fini de lire que, se jetant sur une écritoire qui était là, il écrivit à l'instant la promesse la plus formelle, la plus solennelle, de se conformer en tout et pour tout aux désirs de M^{lle} d'Armanson, désirs et volontés qu'il relata avec la plus scrupuleuse exactitude et le plus minutieux détail ; puis, courant à Clémence, il la conjura d'obtenir de sa mère de retourner chez M^{lle} d'Armanson, et de lui remettre cet écrit. M^{me} de Vareilles l'avait lu au moment même où son fils écrivait, et elle y avait ajouté quelques mots qui peignaient l'estime, l'admiration et la tendresse que lui inspirait la conduite d'Isabelle.

Sachant qu'elle était porteuse d'excellentes nouvelles, l'aimable messagère vola chez son amie, et trouva que M^{me} d'Armanson était encore plongée dans un sommeil si profond qu'il ressemblait à celui de la mort. Isabelle eut donc le temps de lire ses lettres. En les finissant elle bénit Dieu, embrassa tendrement Clémence, et lui dit : « Je crois que Dieu veut ce mariage. Je lui obéirai. »

Au même instant un soupir de M^{me} d'Armanson fit fuir Clémence et tressaillir Isabelle. Elle s'approcha du lit de sa mère qui venait de s'éveiller et paraissait dans un extrême abattement ; elle ne repoussa pas les embrassements de sa fille, qui lui dit avec timidité : « J'ai été bien méchante ce matin, ma chère maman. J'ai tâché de réparer ma faute en priant Clémence, qui m'est venue voir, d'engager M^{me} de Vareilles à venir vous voir.

— Vous me trompez, ma fille... Oui, mes souvenirs me reviennent ; oui, vous êtes une fille ingrate, oui, vous voulez ma mort, et vous n'avez rien fait dire à la comtesse.

— Je vous jure, maman, que vous la verrez demain.

— Demain, demain Serait-il vrai ? dit

M^{me} d'Armanson en se mettant péniblement sur son séant. Demain ! Mais songes-tu, Isabelle, que cette démarche est une approbation donnée aux projets de son fils ?

— Je le sais, maman.

— Tu consens donc à l'épouser, et cela sans retour, sans nouveaux scrupules ? On ne se joue pas de gens comme ceux-ci. Réfléchis bien. Ton refus me tue, ton changement nous déshonorerait.

— J'ai réfléchi, maman ; vous serez heureuse, Soyez-le dès à présent, je vous en conjure, par la certitude que rien ne me fera revenir sur la promesse que je vous fais d'épouser M. de Vareilles.

— Pourquoi donc, cruelle enfant, n'as-tu pas cédé plus tôt à ma volonté ? Pourquoi cette obstination à repousser ce qui assure ton bonheur et le mien ?

— Dieu, chère maman, tient nos cœurs et notre destinée entre ses mains. Il assouplit à son gré les volontés les plus rebelles. Adorons ses décrets. »

Isabelle crut devoir éluder la question de sa mère, et ne pas courir la chance de renouveler une scène déplorable en lui disant qu'elle avait fait une démarche que M^{me} d'Armanson avait paru blâmer. Si la plus respectueuse, la plus soumise des filles souffrait d'avoir agi contre les ordres de sa mère, d'un autre côté la conscience lui criait qu'il est des cas où Dieu commande la désobéissance : c'est, et *c'est uniquement lorsque le salut est en péril*. Oh ! de quel danger n'est point hérissée cette nécessité de lutter contre une autorité aussi sacrée que celle des parents ! Combien il faut appréhender que ce que l'on regarde comme devoir de conscience ne soit que l'effet du caprice, d'un orgueil indomptable, ou de quelques passions dont l'influence est un mystère pour celui même qui en est obsédé. L'âme qui n'a pas l'heureuse, l'indispensable habitude de se rendre compte de ses sensations les plus intimes, celle surtout qui ne vit pas sous le joug des lois divines, doit trembler, lorsqu'elle se révolte contre une autorité légitime, d'obéir plutôt à une prévention funeste qu'à la voix de Dieu.

Telle n'était pas la résistance d'Isabelle. Elle n'avait pour soutenir son courage qu'une pensée profondément gravée dans son âme : à savoir, que Dieu seul doit être consulté dans une circonstance aussi décisive que celle de la vocation ou le choix d'un état.

Le lendemain matin, M^{me} de Vareilles se rendit seule chez M^{me} d'Armanson. Isabelle fut au-devant d'elle en rougissant, et répondit aux marques d'amitié que lui prodiguait la comtesse en lui disant bien bas : Soyez persuadée, Madame, qu'une de mes plus grandes jouissances, dans ce moment, est le bonheur que j'aurai de vous appartenir.

— Vous me voyez dans un bien triste état, dit M^{me} d'Armanson. Je ne sais s'il me reste assez de temps à vivre pour être témoin du mariage de ma fille. Je vous la *lègue*, Madame ; c'est l'unique bien que je possède au monde. Disposez d'elle et veuillez arranger toutes choses dans votre sagesse ; c'est le moyen qu'elles soient réglées en perfection. Qu'il soit

seulement permis à une mère expirante d'avouer ce qui serait inconvenant dans une tout autre position, d'avouer, dis-je, le désir que j'ai de voir ce mariage se faire aussitôt que possible.

— C'est notre désir le plus vif, Madame, et je venais vous supplier de nous permettre de marcher par la voie la plus courte. Mon fils brûle de vous être présenté sous le nom auquel il aspire de toutes les forces de son cœur, et d'être autorisé par vous, Madame, à parler à mademoiselle votre fille de ce qu'il ressent d'admiration pour elle. Demain vous pouvez être transportée chez moi, et après-demain nous nous présenterons chez vous. Ne le permettez vous pas ? Votre appartement sera prêt dès ce soir. Rien ne s'oppose donc à ce que vous veniez l'habiter, puisque mon fils ne demeure pas chez moi. Une litière sera demain à votre porte ; mes domestiques vous y porteront ; vos meubles seront également transportés après votre départ. Soyez assez bonne pour approuver ce plan que nous a dicté l'impatience où nous sommes de nous emparer bien vite du trésor que nous vous devons. »

Cette proposition l'anima la malade. Elle en témoigna une grande reconnaissance. On convint de l'heure, et M^{me} de Vareilles prit congé de ces dames pour donner les ordres nécessaires à l'exécution de son projet.

Par un hasard assez extraordinaire, la femme de chambre de M^{me} de Vareilles avait été deux ans avant au service de M^{me} d'Armanson. Lorsque cette femme se présenta le lendemain chez son ancienne maîtresse, M^{me} d'Armanson fit un cri. « Comment ! c'est vous, Marianne ?

— Oui, Madame. Madame la comtesse m'envoie pour faire votre déménagement.

— Ainsi, vous êtes au service de M^{me} de Vareilles ?

— Oui, Madame ; je n'oublie pas que j'ai été autrefois au service de M^{me} la marquise, que j'y étais bien heureuse, et revoir ma chère maîtresse dans un si triste état, c'est bien cruel. Que ne suis-je à son service ! comme je la soignerais ! »

Marianne avait toujours des larmes prêtes à couler à son profit ; elle en versa quelques-unes en finissant sa phrase pour la rendre plus éloquente. Cette femme spirituelle, dissimulée, gagnait avec un art infini l'affection de ses maîtres par un dévouement très-bien joué, et n'usait de la flatterie que d'une manière adroite et détournée. L'incrédule M^{me} d'Armanson était la crédulité même dès l'instant que l'on caressait son amour-propre. Elle ajouta foi aux belles phrases de Marianne, et laissa échapper quelques

paroles qui semblaient être un désir de la reprendre. Marianne, qui s'ennuyait mortellement dans une maison dont la piété et la régularité excluaient tout désordre, se hâta de dire à M^{me} de Vareilles qu'elle rentrerait chez son ancienne maîtresse si *l'attachement quelle portait à la nouvelle n'y mettait obstacle, parce qu'elle croyait bien que M^{me} d'Armanson serait très-contente de la reprendre.*

La comtesse, enchantée de plaire à M^{me} d'Armanson et de se débarrasser d'une femme à laquelle elle ne pouvait s'accoutumer, dit à Marianne que de ce moment elle était à M^{me} d'Armanson et qu'elle ne la quittât plus. Tout le monde fut content de cet arrangement. Le déménagement qui le suivit, l'installation de M^{mes} d'Armanson dans un délicieux petit, appartement dont Henri avait soigné jusqu'aux moindres détails, mit la malade dans une agréable situation d'esprit qui la rendit charmante. Isabelle, au comble de la joie, fut moins occupée de son propre bonheur que ravie de celui dont elle voyait que sa mère jouissait.

Qu'elles sont courtes, les joies de ce pauvre monde ! Dès le soir même de l'installation, Isabelle alla prendre possession de sa chambre, et Marianne étant seule avec sa maîtresse s'écria :

« Ah ! quel joli appartement ! le beau meuble ! C'était peut-être ici que monsieur le comte devait loger avec M^{lle} Delorme après son mariage ?

— Comment ?

— Est-ce que Madame ne sait pas que M. le comte est amoureux fou de M^{lle} Clémence ? Il y a dix-huit mois qu'il l'a demandée en mariage. Je ne sais quel anicroche il y a eu pour lors ; si bien que monsieur est allé voyager ; à son retour, il a couru chez M^{me} Delorme et il n'en sort plus. Ça me fait croire que le mariage va se faire.

— Et M^{lle} Clémence aime-t-elle M. de Vareilles ?

— Ah ! je crois bien ! c'est comme deux tourtereaux... Dam ! Monsieur est bien joli garçon aussi.

— C'est bien, Marianne. Allez-vous coucher. »

Rien ne peut rendre l'agitation d'esprit de M^{me} d'Armanson. « Cette fille dit-elle vrai ? pensait-elle. Vareilles aime-t-il cette petite Clémence, la fille d'un financier, lui d'une ancienne noblesse ?... Oui, mais Clémence a 500, 000 francs en se mariant et beaucoup plus à espérer à la mort de sa mère... C'est cela, il a voulu s'enrichir par ce mariage... Est-il sûr qu'il y ait pensé,

et est-ce sur le refus de M^{me} Delorme qu'il vient à nous ?... Je ne le souffrirai pas... Non, je ne me laisserai pas humilier à ce point par une femme qui n'est rien que par sa fortune... Pourquoi ce refus de marier sa fille au comte ? Quel intérêt caché y a-t-il là-dessous ? Oh ! je veux savoir cette affaire jusque dans ses plus petites ramifications. » La nuit entière se passa dans ces cruelles perplexités ; dès que le jour parut M^{me} d'Armanson sonna avec violence et Marianne parut presque aussitôt.

« Si M. de Vareilles vient demander de mes nouvelles, faites-le entrer.

— Madame a-t-elle bien dormi ?

— Très-bien. »

Dès neuf heures du matin, Henri sonnait doucement à la porte de la marquise, et Marianne répondit à ses questions sur la santé de ces dames en lui disant qu'il pouvait entrer. Le cœur de Henri battit de joie à ces paroles. « On me traite déjà comme l'enfant de la maison, » se dit-il ; et il se hâta de passer chez M^{me} d'Armanson dont il alla baiser la main avec la physionomie la plus épanouie. Puis, jetant les yeux autour de lui, et ne voyant pas celle qu'il eût voulu voir sans cesse :

« M^{lle} Isabelle, dit-il timidement..

— Elle écrit à Dijon. Sa correspondance est très-active avec la supérieure de son ancien couvent. Je crois qu'elle lui mande une nouvelle très-hasardée, pour ne pas dire très-fausse : elle lui fait part de son mariage...

— Et vous appelez cela, Madame, une nouvelle hasardée ?

— Sans doute ; car enfin vous n'épouserez pas deux femmes, et l'on vous dit fort épris de Clémence.

— Moi ! Madame.

— Oui, et votre rougeur m'apprend qu'on ne m'a pas trompée, dit M^{me} d'Armanson avec une colère contenue avec peine.

— Non, Madame, on ne vous a pas trompée si l'on vous parle des sentiments que j'avais il y a dix-huit mois. Alors j'aimais M^{lle} Delorme ; alors je la demandai en mariage ; sa mère me dit quelle était fiancée depuis deux ans à un homme choisi par M. Delorme, et qui, trop jeune encore, voyageait pour attendre le moment où il lui serait permis d'épouser Clémence. Depuis, Madame, j'ai voyagé de mon côté, et, je l'avoue, mon amour, qui n'avait pas eu le temps de jeter en moi de profondes racines, s'éteignit en m'occupant des chefs d'œuvre de l'Italie. A mon retour, je revis M^{lle} Delorme avec plaisir, mais avec le plus grand calme. Sa mère, me

trouvant entièrement guéri, consentit à me recevoir chez elle, et depuis son amitié pour moi l'engagea à servir avec chaleur mes sentiments et mes plus chers projets.

— Je voudrais vous croire, et cependant comment des gens qui vous voient sans cesse disent-ils que vous aimez Clémence, que vous en êtes aimé, et qu'il règne entre vous la plus tendre intimité ?

— Celle d'un frère et d'une sœur ; rien au delà, je vous jure.

— Clémence est belle.

— On la trouve telle lorsqu'on n'a pas vu M^{lle} d'Armanson.

— Mon Dieu, il y a de certains minois qui font tourner plus de têtes qu'une beauté régulière, et je crains.. »

Ici M^{me} d'Armanson fut interrompue par Isabelle qui entra une lettre ouverte à la main ; c'était celle qu'elle écrivait à Dijon...

« Ah ! Mademoiselle, daignez venir à mon secours ; daignez écouter mes aveux et croire à ma franchise. »

Alors, avec une volubilité, une chaleur que M^{me} d'Armanson ne put arrêter, malgré les signes qu'elle faisait, le comte répéta à Isabelle ce qu'il venait de dire à sa mère. Elle l'écouta les yeux baissés, la rougeur sur le front et l'inquiétude dans le cœur. Sa première pensée fut celle-ci : « Si Clémence l'aimait ; si mon mariage allait faire son malheur... » Elle se taisait, et M^{me} d'Armanson, qui commençait à croire à la sincérité de M. de Vareilles, et à désirer qu'il n'y eût pas de rupture, prit de l'inquiétude du trouble de sa fille et lui dit :

« Nous devons croire à ce que nous dit M. de Vareilles.

— J'y crois, maman. Et toutefois s'il se trompait lui-même sur ses sentiments ! Clémence est une perfection de grâce et de vertu ; il est facile de la chérir, impossible de l'oublier.

— Tranquillisez-vous, Mademoiselle ; le sentiment que j'ai eu pour votre amie a été de courte durée, puisqu'on m'ôta tout espoir dès le premier mot que je prononçai, et M^{lle} Clémence, fiancée depuis deux ans, a sûrement pour son futur l'attachement qu'elle avait pour lui dès son enfance. »

Cette réflexion frappa Isabelle ; elle sourit au comte et lui dit avec la plus douce émotion : « J'aime à ne point douter de vos paroles... »

Henri, éperdu de joie, restait en contemplation devant l'objet de son culte, et oubliait qu'on ne prolonge pas une visite de neuf heures du matin.

M^{me} d'Armanson le lui rappela en riant, et lui, tout confus, se hâta de sortir après avoir obtenu la permission de revenir le soir.

Ai-je dit ce que je devais dire ? chère maman.

— Ta conduite a été parfaite, mon enfant...A présent, sonne Marianne. »

Marianne entra.

Venez, Marianne, et faites votre compliment à ma fille ; elle épouse M. le comte de Vareilles.

— Quoi ! Madame, répéta la bavarde, rouge comme le feu...Mademoiselle épouse M. de Vareilles ! Ah ! c'est cela ! je voyais bien qu'il était question de mariage, que M. le comte était fou d'amour... Dam ! pour qui ? je n'en savais rien, moi. Nous autres domestiques, nous ne savons que ce que nous devinons.

— Ou ce que vous apprenez en écoutant aux portes. Tâchez une autre fois de ne parler que de ce qui est vrai. Sortez. »

M^{me} d'Armanson, en se vengeant ainsi de la mauvaise nuit que lui avait fait passer Marianne, ne sentit pas qu'elle apprenait à sa fille qu'il lui était revenu des particularités relatives au mariage du comte. Isabelle osa demander à sa mère ce que signifiait ce qu'elle venait de dire, et M^{lle} d'Armanson, encore toute émue de colère contre Marianne, raconta ce qu'elle avait appris d'elle, et n'oublia pas malheureusement l'amour prétendu de Clémence pour Henri. Cette circonstance frappa Isabelle, non qu'elle se sentît ni jalousie, ni inquiétude sur son amie ; une idée plus digne d'elle l'occupait uniquement, et c'était que son mariage ne fût une source de malheur pour Clémence. Elle se promit de s'en éclaircir avec elle, mais se garda de témoigner cette crainte à sa mère, d'autant plus que M^{me} d'Armanson lui avait déjà laissé entendre qu'il fallait laisser éteindre sa liaison avec M^{mes} Delorme.

Ce sont d'excellentes femmes sans doute, ajouta-t-elle, mais d'un rang trop éloigné de la noblesse pour qu'on puisse les avouer pour ses amies. Prépare-toi donc à ne plus avoir de liaison intime avec Clémence après ton mariage, et plus tard à ne la plus voir.

— Oh ! maman, ces dames sont si bonnes pour nous, si secourables dans notre.

— Misère, vas-tu dire... Il est assez maladroit de me rappeler ces jours affreux, où il m'a fallu supporter l'humiliation delà reconnaissance envers des étrangers. M^{me} Delorme ne m'est rien ; je ne la connais que par toi, par

ta tendresse enthousiaste pour Clémence... Vraiment s'il fallait voir toutes ses compagnes de couvent, on n'en finirait pas. Il y a là des gens de toutes sortes. Tiens, ne me parle plus de cela. »

Isabelle baissa tristement la tête ; elle venait de recevoir deux blessures mortelles : ne plus voir Clémence et trouver dans sa mère l'ingratitude de l'orgueil et les petitesse de la prétendue grandeur ! Elle n'osa murmurer. Tant de bonheur venait de lui être donné qu'elle sentait le besoin d'un contre-poids à trop de félicité ; elle souffrit en silence.

Isabelle n'était pas du nombre de ces esclaves qui ne pensent à Dieu et ne l'implorent qu'à la vue du châtiment ; fidèle et soumise dans le malheur, elle était humble et reconnaissante au jour de la prospérité. Le bien dont elle allait jouir, elle sait que c'est le Seigneur qui le lui prête, et que la main d'où s'échappent tant de faveurs peut s'armer de foudres vengeresses, si l'on jouit du bienfait sans rendre grâce au bienfaiteur. Isabelle, devenue reine de l'univers, en eût été la plus humble créature ; sensible à la moindre grâce, croyant n'en mériter aucune, elle s'émerveillait de les voir se multiplier pour elle. Il ne lui vint pas à l'esprit que Dieu, en père tendre, réparait par quelques jouissances les tribulations dont il avait éprouvé sa vertu.

M^{mes} Delorme vinrent avant le dîner savoir des nouvelles de la malade ; elles la trouvèrent beaucoup mieux, et tout entière à l'arrangement du trousseau. Qui le paiera ? Cette question assez simple ne l'occupait pas ; elle ressemblait à ceux qui ne pensent qu'à ce qui leur plaît et chassent tout retour importun de la raison.

Isabelle, sous le prétexte de montrer à Clémence le nouvel appartement, entraîne son amie dans sa chambre, et, se jetant à son cou, l'embrasse, l'arrose de larmes et s'écrie : « Je sais tout, il m'a tout dit. C'est toi qu'il aimait ; c'est toi qui le refuses, et c'est toi qui lui as dit : Aimez Isabelle. Généreuse amie, tu n'as pensé qu'à mon bonheur, et tu m'as caché ce qui pouvait en diminuer le prix.

— Tu t'exagères mon faible mérite, chère Isabelle ; il y a longtemps que je suis fiancée, tu le sais ; cette circonstance était un obstacle insurmontable à mon mariage avec M. de Vareilies.

— Mais ce fiancé, on n'en entend plus parler, m'as-tu dit ? S'il ne revenait pas ? si libre enfin tu sentais quelque inclination pour le comte ?.. Tu le voyais souvent chez ta tante, il est aimable. Ah ! Clémence, tu rougis Tu l'aimes !

— Je l'ai aimé, répondit Clémence avec une noble franchise et le calme de la plus parfaite innocence, ou plutôt j'ai été au moment de céder à un sentiment qui était coupable alors, puisque j'étais engagée à un autre. Il m'a fallu combattre, je l'avoue, le penchant qui m'entraînait vers M. de Vareilles ; le remords de mon infidélité m'a aidée à le vaincre. Puis j'ai cessé de le voir pendant dix-huit mois, et l'absence est venue au secours de ma pauvre raison.

— Son retour a pu ranimer ton affection et faire naître des regrets.... Oh ! je t'en conjure, chère Clémence, sonde bien ton cœur. Vois si mon mariage ne sera pas pour toi une source de chagrins. Mon Dieu, si j'allais rendre malheureuse l'amie de mon cœur, ma sœur d'adoption ! ... Tiens, vois tu, j'ai résisté à mes peines personnelles, je succomberais à la vue de tous tes tourments. N'espère pas me les dissimuler ; les yeux du cœur sont clairvoyants, et je devinerai jusqu'au soupir que tu voudrais étouffer. Promets-moi de t'examiner avec soin, et de me confier la découverte que tu pourras faire de tes sentiments, quels qu'ils soient.

— Ecoute, Isabelle : ton amitié me force à te révéler un secret qui m'eût rendue bien malheureuse si j'avais aimé celui que je devais épouser. Il y a six mois que nous savons que M. de Florbel s'est marié à une cantatrice de Naples. Pauvre Albert ! quelle folie ! Je ne la déplore que dans son intérêt. Eh bien, j'ai conjuré ma mère de taire cette triste aventure afin qu'elle soit ignorée de M. de Vareilles. Je craignais que, s'il eût conservé pour moi quelque tendresse, il ne renouvelât ses propositions, et j'étais décidée à *ne jamais* l'épouser.

— Pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ? parce que je voulais me punir de la faiblesse que j'avais eue pour lui à une époque où il m'était défendu de l'aimer. Ce fol attachement, qui effleura ma pensée sans pénétrer bien avant dans mon cœur, m'a causé tant de trouble que, ce que je redouterais le plus au monde, c'est d'être livrée à une passion.... A peine puis-je donner ce nom à ce que je ressentais, et mon repos était troublé. Plus d'amour pour Dieu, plus d'attention dans mes prières, et, le dirai-je ? pardonne-le-moi, mon Isabelle, presque plus de pensées pour toi. Il semblait qu'il n'y eût pour moi qu'un seul être au monde, et cet être absorbait mes pensées au point de ne ressentir qu'une affection secondaire pour ceux que je dois chérir par-dessus tout. Je m'en aperçus et me fis horreur à moi-même. Oh ! si c'est là ce qu'on appelle amour, fuyons-le à jamais ; l'affection qui amoindrit, qui

efface presque les sentiments les plus sacrés, ne peut être que coupable et doit finir par être malheureuse.

— Si cette passion a tant de violence, ne peut-elle pas se ranimer de ses cendres ?

— Non, lorsqu'on s'aide pour s'en guérir ou s'en préserver de tous les moyens qu'offre la religion. Va, mon Isabelle, le cœur que l'on donne sincèrement à Dieu ne peut plus être à personne qu'en vue de lui et en union avec lui ; en lui tout est sagesse et pureté.

— Ne peux-tu pas aimer avec cette modération, cette pureté ? S'il en est ainsi, oh ! alors, alors reprends, je t'en conjure, un bien qui t'appartient bien plus qu'à moi. Il ne m'aime, *moi*, que par compassion.

— Il t'aime comme on aime la vertu, avec l'enthousiasme de l'âme et non l'exaltation de l'imagination ; ignorant le sentiment que j'ai eu pour lui, il m'a dit avec franchise qu'il ne me portait plus qu'une affection fraternelle, et que tu étais la seule personne qui pût le rendre heureux. Quelle joie pour moi d'entendre ces douces paroles.

— Point d'émotion, de jalousie ?

— Point de jalousie, point d'émotion ; du bonheur, rien que du bonheur.

— Si ta généreuse amitié te faisait illusion, et que plus tard un regret...

— Jamais. J'ai échappé à deux dangers dont j'ai sondé l'étendue en frémissant. Le premier était une affection passionnée qui m'eût arrachée à l'amour exclusif que nous devons à Dieu. Le second péril était que faible de caractère comme je le suis, et sous le joug d'un amour qui se rendait maître de tout moi-même, je n'aurais eu aucune force pour combattre des principes désastreux, mais séduisants par l'art qu'on aurait mis à me les présenter. Tu triompheras où j'eusse péri ; tu feras plus encore, car tu sais allier à la fermeté d'un grand caractère toutes les grâces de la sensibilité. Tu rendras la religion aimable à ton mari, tu dissiperas les ténèbres de son esprit par ton instruction, et tu enflammeras son âme du feu divin qui embrase la tienne.

— Je suis indigne d'être un instrumentaux dessins de la Providence ; toutefois, si elle daignait se servir de moi, quel serait mon ravissement devoir une âme renaître à la félicité, et de jouir de ses premiers élans vers un Dieu qu'elle ignore. Cet espoir et la reconnaissance m'attachent seuls à M. de Vareilles ; sois sûre que renoncer à lui ne ferait pas le malheur de ma vie.

— Il ferait celui de ta mère ; ainsi, mon Isabelle, promets-moi de ne rien changer au projet arrêté.

— Pourquoi ma mère ne peut-elle entendre ce que tu dis ?.... Hélas ! croirait-elle à tant de vertu ? C'est en sa présence que M. de Vareilles m'a fait l'aveu de son amour pour toi, et, lorsque j'ai été seule avec ma mère, elle m'en a paru fort alarmée, a voulu me persuader que la prudence exigeait impérieusement que je cessasse de te voir. Moi ne plus voir mon amie, ma compagne, ma sœur ! celle qui nous a rendues à la vie, à la tranquillité ! me méfier de sa vertu, de sa franchise Jamais ! plutôt renoncer à toute idée de mariage, plutôt retourner dans l'asile obscur dont tu viens de nous tirer.

— Tu dois obéir à ta mère.

— Quoi ! tu voudrais que, par un lâche abandonne laissasse croire au monde qu'Isabelle doute de ta vertu ? Je déshonorerais ma bienfaitrice par une indigne méfiance ? Je repousserais la main qui m'arrache à la misère ?... Non, non, jamais !

— Eh bien, chère amie, permets-moi de te dire que ton amitié t'égare. Tu dois obéir à ta mère, quelles qu'en soient les conséquences, lorsque ton salut n'est point en danger. Ici, ma chère, nous n'avons que des considérations humaines pour trouver ses ordres rigoureux ; nous devons donc céder. Prends garde qu'en lui opposant une résistance contraire au respect filial on accuse la fermeté que tu as déployée dernièrement d'être plutôt l'effet de l'opiniâtreté que de la vertu.

— Tu as raison, ma Clémence, oui, tu as raison : je me laissais emporter à ce qui est bien dans l'ordre de la nature ; mais il y a quelque chose de bien plus élevé dans l'ordre de la grâce, et c'est l'obéissance. Je me soumettrai ; Dieu me l'ordonne par ta voix, mais ce sera avec un affreux déchirement de cœur. Eh quoi ! faut-il donc ne plus te voir ? ne plus reposer mes yeux fatigués de larmes sur celle qui les a toutes séchées ? Quel sacrifice !

— Il me coûtera bien des soupirs. Il est indispensable, non-seulement parce que ta mère l'exige, mais nos rangs sont différents. Ta naissance, ta position dans le monde, ton nom distingué

— L'est-il plus que ta vertu ? Un sang noble coule dans mes veines ; eh ! que m'importe si je le déshonore par une lâcheté, en cessant de regarder, non-seulement comme mon égale, mais encore comme un être qui m'est supérieur, celle à qui je dois tout ? Quoique je reconnaisse qu'une haute naissance est un don de Dieu, si l'on profite de son élévation pour donner de bons exemples, je n'en regarde pas moins la noblesse plutôt comme une obligation onéreuse que comme un bonheur. Être né sous le chaume, penser

et agir comme ma Clémence, voilà la noblesse par excellence, voilà ce qui peut faire battre le cœur d'une fierté permise. Et sans toi que serais-je aujourd'hui ? L'humble ouvrière gagnant son pain à la sueur de son front, prenant sur son sommeil pour s'assurer un jour d'existence. Et ma mère ? Ma mère, couchée sur un grabat, accablée de souffrances, de ses souvenirs affreux, de prévoyances plus cruelles encore ; aujourd'hui entourée de tous les soins de l'amitié, servie, respectée, et trouvant dans l'opulence, non ce qui guérit, mais ce qui soulage.... Et qui donc, après Dieu, est la source de tant de bonheur ? Clémence, la noble, la tendre, l'incomparable Clémence. Et une frivole distinction de rang mettrait une barrière entre elle et moi ! Le cœur, la raison, la reconnaissance, tout me crie : ce serait un crime, un crime est impossible. Nous nous verrons toujours. Ma mère entendra ce cri de mon cœur. »

A ces mots les deux amies se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et éprouvèrent les nobles et délicieux sentiments qui naissent d'une sainte amitié. Isabelle, fortement émue, prit la main de Clémence dans les siennes, et, la regardant fixement, lui dit : « Il me reste une grâce à te demander ; promets-moi de me l'accorder.

— Je le jure !

— Eh bien, reprit Isabelle avec un enthousiasme irrésistible, j'obtiendrai, je suis sûre, la permission de te voir ; alors promets-moi d'être mon guide et mon sauveur en ce monde. Je commence une carrière semée d'écueils d'autant plus dangereux qu'ils se cachent sous des fleurs. Fortune, tendresse, grandeur, adulations, tout va se réunir pour faire naître en moi l'oubli de mon Dieu ; si je tombe dans ce piège où tant de sages ont trouvé la mort de leur âme, viens et dis-moi : Tremble, Isabelle, car tu fais servir à ta perte les dons que Dieu t'avait accordés dans sa miséricorde. Tremble ; tu étais née dans un rang élevé pour donner des exemples d'humilité qui, étant connus de tous, confondraient les superbes, et te voilà gonflée de vanité et semblable dans tes orgueilleux projets au prince des ténèbres. Tremble, Isabelle ; Dieu te fit riche pour jeter dans le sein de l'indigence les trésors dont tu n'es que dépositaire, et ces trésors tu les dissipes en prodigalités qui nourrissent ton amour propre et flattent ta sensualité. Eh bien, ce Dieu qui t'a tirée des horreurs du besoin t'y précipitera de nouveau. Ton âme, que Dieu fit à son image, qu'il anima des plus purs sentiments de la vertu et du devoir, tu l'avilis en adorant ce qui est méprisable, la chair et le sang ; cette âme va s'attédir et perdre jusqu'au sentiment du bien. Enfin, le Ciel dans sa

clémence t'avait donné le plus grand des biens, une amie sage, désintéressée, plus tendre qu'une sœur, et toi, perdue dans le bas et honteux amour de toi-même, dans une extravagante vanité, tu la délaisses ; et, craignant la vérité qui est sur ses lèvres, tu te lies avec les êtres dont les mensonges dorés charment ta vanité, égarent ton esprit et perdent ton âme. Voilà, ô toi, ma seule espérance, voilà ce que tu me diras avec le courage que l'on puise dans le devoir ; la vérité qui sort pure et lumineuse du sein de la religion s'exprimera par ta bouche.

— Oui, je l'accepte, cette tâche, et je la remplirais fidèlement s'il était nécessaire ; mais, chère amie, cet engagement ne m'effraye pas parce que je sais que jamais tu ne mériteras ces leçons sévères. Ceux qui demandent comme une grâce d'être éclairés sur leur conduite, blâmés lorsqu'ils sont blâmables, sont pour eux-mêmes des juges inexorables ; et le sentiment qui leur fait chercher la vérité au dehors la leur fait voir clairement en eux-mêmes. La peur de mal faire est un flambeau lumineux qui nous éclaire sur nos faiblesses. Mais, mon Isabelle, le monde qui t'épouvante me fait peur aussi. Je n'ai pas été comme toi à l'école salutaire du malheur. Tout rit autour de moi ; le présent est doux et calme, l'avenir se montre radieux ; n'est-ce pas là un danger réel ?... et qui sait si j'aurai le courage de résister à l'attrait d'une prospérité constante, ou si j'aurais la force nécessaire pour porter l'adversité avec résignation ? Lorsque nous avançons dans la vie, la voie des larmes s'ouvre parfois brusquement sous nos pas dans un avenir où je n'entrevois que plaisir et repos. Aussi, chère amie, je te fais une prière semblable à celle que tu viens de m'adresser. Marchons dans la vie en nous soutenant mutuellement, et que nos cœurs unis à jamais aillent se perdre tous deux dans le cœur de Dieu, source de tout bien. »

Les deux amies profondément attendries tombèrent à genoux devant le crucifix qui ornait la chambre d'Isabelle, et leur vœu se réalisa à l'instant ; ces cœurs vierges de tout mal, riches de toutes les vertus, s'élancèrent ensemble vers la Divinité, et la paix suave, indicible, ravissante, descendit dans leur sein, et un moment elles crurent que les peines de l'exil étaient finies pour elles et que déjà commençaient les ravissements de l'heureuse éternité.

En revenant aux pensées de ce triste monde Isabelle s'étonnait que sa mère ne la demandât pas. Inquiète, elle courut à elle et la trouva en pour parler avec une lingère qui demeurait à la porte, et que Marianne avait été chercher. M^{me} Delorme, dont le généreux dessein était de payer le trousseau

d'Isabelle, ne savait comment exprimer sa pensée. Une fois il lui échappa de parler de prix ; M^{me} d'Armanson lui ferma brusquement la bouche en disant qu'un trousseau ne se marchandait pas, et qu'elle saurait le payer, quel qu'il fût.

On dira : M^{me} d'Armanson était folle. Eh ! oui, mais de ces folies qui sont le partage d'une foule de gens qu'on appelle raisonnables, et qui de leur vie n'ont su faire la balance de leur fortune et de leur dépense ; lorsque enfin l'heure d'une ruine totale sonne pour eux, ils restent désespérés, confondus, et ne *conçoivent* pas comment ce malheur leur est arrivé, à eux si sages !

Isabelle, pressée par sa mère de dire son goût, était fort embarrassée ; elle choisissait les choses les plus simples, mais de bon goût, et M^{me} d'Armanson n'en voulait que de riches. Un voile d'Angleterre la tentait particulièrement, tandis qu'Isabelle la conjurait de ne pas mettre 2000 francs à un seul objet.

« Ah ! si madame d'Armanson le permettait, chère Isabelle, ce voile serait le présent de noce que ma fille oserait vous faire.

— C'est beaucoup trop beau, Madame.

— Ma fille, tu ne songes pas que refuser l'offre de l'amitié c'est l'outrager. J'accepte pour toi. »

Isabelle, rouge et confuse, se jeta dans les bras de M^{me} Delorme et cacha dans son sein la honte dont l'accablait la conduite de sa mère, de cette mère qui veut rompre avec une femme d'un rang inférieur au sien et qui en accepte un présent de prix. Il y avait tant de légèreté dans la tête de M^{me} d'Armanson que le plaisir du moment devenait pour elle une pensée dominante, chassant toute réflexion, tout souvenir ; elle fut délicieuse pour M^{me} Delorme, et ne se souvint plus qu'il manquait quelques quartiers de noblesse à celle qu'elle venait de nommer son amie.

Isabelle soupira, puis elle reprit un peu de sérénité en espérant qu'on ne la séparerait plus de son amie.

Le soir, M, et M^{me} de Vareilles vinrent d'aussi bonne heure que la bienséance le permettait. Henri fut présenté solennellement à ces dames comme prétendant à la main d'Isabelle. M^{me} d'Armanson l'appela près d'elle, et, prenant sa main et celle de sa fille, elle lui dit avec toute la grâce possible : « Voilà cette main que vous désirez ; soyez aussi heureux de la recevoir que je suis satisfaite de vous la donner. »

Le comte, en véritable preux de l'ancien temps, mit un genoux en terre pour recevoir la main de sa dame et la porta respectueusement à ses lèvres. Isabelle, bien rouge, bien confuse, imita cependant l'exemple qui lui était donné, et, pliant à son tour un genou devant M^{me} de Vareilles, elle lui dit avec une sensibilité pleine de charme : « Ah ! Madame, que je serai heureuse et fière de vous nommer ma mère. »

La comtesse la releva vivement en la pressant sur son cœur.

« Oui, vous serez ma fille, et ma fille bien chérie. Nous unirons nos soins aux vôtres pour rendre M^{me} d'Armanson heureuse. »

Ces mots, dits avec intention, augmentèrent la bonne humeur de la malade, et dès ce moment on parla avec bonhomie du mariage, de la manière dont on s'arrangerait pour vivre ensemble. Il fut convenu que la noce se ferait à Saint-Leu, où l'on resterait jusqu'en novembre. On n'était encore qu'au mois de juillet et le mariage fut arrêté pour le mois d'août.

M^{me} de Vareilles, qui était forcée de retourner à Saint-Leu pour régler plusieurs affaires, demanda pour son fils la permission de venir faire sa cour à ces dames. Cette permission fut accordée pour deux ou trois fois dans la semaine ; mais Henri avait toujours quelque affaire à communiquer à M^{me} d'Armanson : des renseignements à demander, des bijoux à montrer, et, je ne sais comment, il arriva que les visites devinrent quotidiennes et que personne ne s'en fâcha.

Ces soirées étaient délicieuses, quoiqu'elles ne fussent composées en général que des trois personnes intéressées. M^{mes} de Vareilles et Delorme venaient de loin en loin. Oh ! qu'il est difficile de connaître les caractères, et qui osera dire : *Je réponds de telle personne, je la vois tous les jours*. Oui, vous la voyez tous les jours, mais seulement à quelques moments du jour et lorsqu'elle s'est parée de son esprit, de son enjouement, comme on se pare de ses beaux habits pour recevoir du monde. On ne pense point à faire de la dissimulation, et cependant on dissimule sans intention ses défauts, ses habitudes, et jusqu'au son de sa voix. Les gens les plus irritables, les plus opiniâtres, se montrent prêts à céder pour vous plaire ; les esprits paresseux sortent de leur léthargie lorsque le sentiment ou l'intérêt vient les aiguillonner, et les moins raisonnables passent pour des sages, parce qu'ils déroulent dans la conversation de magnifiques pensées qui ne sont pour eux qu'un thème pour briller et non la règle de leur conduite. Telle était M^{me} d'Armanson ; elle cachait sous une conversation pleine de

raison, d'enjouement et même de sensibilité, la légèreté de son esprit et la sécheresse de son cœur. De son côté, le comte, l'homme qui pense le moins à l'avenir et qui ne va que par sauts et par bonds, traçait un plan admirable pour le temps où, retiré dans ses terres, il s'occuperait de l'éducation de ses enfants, du bonheur de ses paysans, de grandes améliorations dans l'agriculture, etc. Il s'installait chez lui, s'y posait en sage qui, dégoûté du monde, regarde la stabilité en toutes choses comme le plus grand des biens. Isabelle l'écoutait avec une touchante attention, et déjà elle se voyait entourée d'une troupe d'enfants, petits anges qu'elle élèverait pour le ciel ; les pauvres du village seraient sa seconde famille, qu'elle irait instruire, consoler dans leurs peines et soigner dans leurs maladies. Seule dans ce trio elle parlait une langue vraie, qui était celle de son cœur et de son esprit. Elle commençait à s'attacher à M. de Vareilles, dont elle prenait les rêveries pour des projets mûrement réfléchis et arrêtés. Chaque jour augmentait ses sentiments pour lui et ses espérances pour l'avenir. Je voudrais emprunter les pinceaux de la pudeur et des grâces pour peindre la manière ravissante dont Isabelle laissait entrevoir son affection, sans qu'un mot lui échappât dont elle pût être embarrassée. Simple, naturelle, elle se tenait près, tout près de sa mère, et là, sous cette égide sacrée, elle se livrait à une aimable gaieté, ne craignait pas de s'associer aux projets du comte, lui souriait avec une douceur extrême ; mais ce sourire naïf était mêlé à une pudeur si vraie qu'Isabelle était aussi imposante que gracieuse dans l'expression d'un sentiment qu'elle laissait deviner. Aussi M. de Vareilles, de plus en plus épris, avait pour sa fiancée le respect qu'inspire la vertu, et n'osait exprimer son amour que dans les termes d'une sainte amitié.

M^{me} d'Armanson, qui ne connaissait pas cette chasteté de l'âme qui embellit tout, riait de la réserve de sa fille, et disait au comte, lorsqu'en la quittant il lui baisait la main et se bornait à faire une profonde révérence à Isabelle : « Eh bien, vous ne voulez donc plus de cette main que vous désiriez tant ? Tenez, la voilà ; voyons si vous la refuserez. » Puis elle prenait la main d'Isabelle et la présentait à Henri ; il la saisissait avec timidité et osait à peine l'effleurer de ses lèvres.

Les jeunes personnes ne savent point assez le tort qu'elles se font en n'ayant point avec l'homme qu'elles doivent épouser cette mesure parfaite qui sait unir l'aisance à la modestie, la gaieté à une retenue pleine de grâce et de pudeur. La conduite qu'elles ont alors indique celle qu'elles auront un jour, et l'homme le plus enclin à la jalousie se tranquillise en voyant la

circonspection qu'une jeune fille oppose au sentiment le plus innocent, mais qui n'a pas encore la sanction de la religion.

Quoique les journées passées chez M^{me} d'Armanson fussent délicieuses, le temps paraissait mortellement long à M. de Vareilles. La conduite d'Isabelle, en augmentant son admiration pour elle, augmentait le désir extrême de voir arriver le jour où le regard modeste de sa jeune épouse oserait s'arrêter sur lui, où sa bouche lui dirait : *Je vous aime*. Mais le trousseau était magnifique et ne pouvait être fini que dans un mois. Pour tromper son impatience, Henri remplissait chaque jour la corbeille de choses riches ou simplement jolies, et ne résistait pas au désir de les faire voir à Isabelle. Celle-ci grondait bien fort et n'était point écoutée. M^{me} d'Armanson regardait, riait, et parfois aussi son regard s'arrêtait sur ces colifichets avec l'expression de l'envie et d'un regret profond donné au passé. La beauté de sa fille, son bonheur ne lui suffisaient pas ; elle eût voulu redevenir jeune et belle. Tel est le supplice réservé à l'hiver des coquettes.

Enfin tout fut prêt pour le 18 août, et l'avant-veille on signa le contrat. Il n'y eut d'invités que M^{me} Delorme, deux parents de la comtesse, M. de Merval et son frère.

Le notaire lut le contrat fort posément, et, lorsqu'il en fut à l'article des biens de la future épouse, il dit à haute et intelligible voix que : demoiselle Isabelle d'Armanson apportait en dot cinq cent mille francs.

M^{me} d'Armanson ne put retenir un cri de surprise et demanda une explication.

« Elle est toute simple, dit M^{me} de Vareilles avec un touchant embarras. Je voulais faire un présent de noces à ma belle-fille, et j'ai osé croire qu'elle accepterait de sa seconde mère les économies que j'ai faites depuis quelques années et déposées à cette intention chez M. Dumont. »

M^{me} d'Armanson resta muette de surprise, et ce cœur si froid sentit enfin un mouvement qui ressemblait à l'admiration et à la reconnaissance. Elle tendit la main à M^{me} de Vareilles, et ses larmes attestèrent combien elle était touchée. Tous les yeux s'étaient tournés du côté d'Isabelle. Pâle, immobile, la pauvre enfant paraissait avoir perdu connaissance. M^{me} de Vareilles et son fils coururent à elle, et tous deux lui adressèrent les paroles les plus tendres ; elle les regarda avec des yeux pleins de larmes, et dit d'une voix à peine intelligible :

« Ah ! Madame, vous m'accablez. Je jure devant Dieu que je vous aimais pour vous-même. On va croire que je vous aime pour vos bienfaits. Je vous en conjure, veuillez les reprendre. M. de Vareilles aimait Isabelle pauvre, laissez-lui tout le mérite de sa généreuse conduite.

— Et vous, ma chère fille, laissez-moi le bonheur de récompenser *un peu* une vertu que tout l'or de l'univers ne saurait payer.

— Faites de moi ce que vous voudrez, Madame ; je ne sais plus qu'aimer, admirer et obéir, »

Puis Isabelle courut à sa mère, la serra dans ses bras en lui disant bien bas :

« Ma bonne mère, à présent vous êtes riche. »

La lecture du contrat étant terminée, on apporta la corbeille, qui ravit Isabelle moins par sa magnificence que par le sentiment qui avait présidé à la réunion de tous les objets qui peuvent plaire. Isabelle était heureuse, sa mère fut éblouie. Diamants, dentelles, bijoux, tout la reporta au temps de sa jeunesse. L'admiration qu'elle venait d'éprouver de la généreuse conduite de M^{me} de Vareilles céda à l'enthousiasme que lui inspiraient des chiffons. Elle se retrouvait dans son élément. Le monde et les pompes du monde avaient été les objets de son idolâtrie ; les perdre, son désespoir ; les retrouver, sa félicité. Tant il est vrai que, sans la religion, on vieillit sans mûrir. Est-il rien de plus attristant qu'un vieil enfant ayant la laideur de son âge, avec les goûts et le langage de la jeunesse ?

Le mariage se fit à Saint-Leu, où avait été transportée M^{me} d'Armanson ; tout fut simple, mais tout respirait le bonheur.

Hélas ! c'est presque toujours lorsque la vie semble nous sourire que nous touchons à une catastrophe désespérante. L'excellente comtesse semblait rajeunir, entourée de ses enfants, et appréciant de plus en plus le caractère d'Isabelle. Les soins qu'elle avait donnés aux préparatifs pour la noce l'avaient fatiguée, et tout à coup une maladie inflammatoire se déclara. Le septième jour, M^{me} de Vareilles allait recevoir la récompense de soixante-seize ans de vertus, après s'être préparée à la mort avec le calme de la vertu et les espérances d'une âme chrétienne.

Rien ne peut rendre la douleur des jeunes époux. M^{me} d'Armanson fut affectée dans le premier moment par un retour sur elle-même. La pensée de la mort la glaça d'effroi sans amener de salutaires réflexions. Tout à coup une pensée la frappe, et son chagrin s'évanouit. La comtesse partageait les

soins qu'Isabelle donnait à sa mère, commandait dans la maison, était, en un mot, maîtresse dans la maison. M^{me} d'Armanson n'y jouait qu'un rôle secondaire. A présent sa fille, son gendre, les domestiques, tous lui seront soumis ; car, être chez ses enfants, c'est être chez soi. Partant de cette opinion, qui est bien rarement juste, elle prit des airs absolus, se livra à l'habitude qu'elle avait eue de dominer et à son goût pour l'ostentation et la grandeur. Elle appela parcimonie les habitudes simples et l'ordre parfait qu'Isabelle apportait clans sa maison, et s'opposa avec force à ce que son gendre allât habiter sa belle terre de Normandie. Peut-être serait-on à Vareilles sans voisins, sans plaisirs, et il faut du monde à la femme du monde, il lui faut briller et recueillir des louanges. La solitude est pour elle l'image de la mort, et la mort lui fait peur. Comment en serait-il autrement ? Pour elle, l'avenir est un pays inconnu dont elle n'a jamais étudié la langue, dont elle a violé les lois et outragé le souverain. Oh ! qu'elle doit craindre le moment, du départ ! A Saint-Leu on reçoit beaucoup de visites de Paris ; il faut donc rester à Saint-Leu.... Mais cela contrariait les désirs du jeune ménage.... Eh ! qu'importent les autres à l'égoïsme ! Il fut arrêté que la famille passerait l'hiver à Saint-Leu, à cause du grand deuil qu'imposait la mort de la comtesse.

Cette première contrariété fut très-sensible à Henri. Il se sentait malheureux dans une maison où sa grand'mère venait d'expirer, où tout lui rappelait de chers, mais bien douloureux souvenirs. On sait combien les premières impressions sont vives chez lui ; aussi ne put-il s'empêcher de témoigner quelque humeur à M^{me} d'Armanson. Celle-ci s'en offensa et se plaignit avec aigreur d'une conduite qui était la suite de la sienne. Isabelle, prise pour juge par l'une et l'autre partie belligérante, était au supplice. Si elle n'avait eu que de l'esprit, elle aurait échoué dans ses projets de conciliation ; mais elle était pieuse, et mit Dieu dans ses intérêts à force de prières. La paix parut se rétablir. Un nouvel incident ramena les hostilités. Un grand événement politique venait de s'opérer en France, et trouva dans les habitants de Saint-Leu les opinions les plus opposées. L'un approuvait ce que l'autre appelait infamie et trahison. De là les querelles les plus vives, où M^{me} d'Armanson dévoilait une violence de caractère qui fit frémir le comte. Sa première et généreuse pensée fut pour Isabelle. Oh ! qu'elle a dû souffrir ! pensait-il. Puis, réfléchissant à tout ce qu'il aurait à endurer sous le joug de fer de M^{me} d'Armanson, il se promit de s'y soustraire. Mais

comment ? Pourrait-il décider la plus tendre des filles à se séparer de sa mère, la moins tendre des mères, assurément, et cependant la plus aimée ? Ces pensées fermentaient dans la tête d'Henri, augmentaient sa mauvaise humeur, et amenaient d'interminables discussions. Pendant ces querelles politiques, rien ne peut rendre les tourments d'Isabelle. Gardait-elle le silence, M^{me} d'Armanson lui disait aigrement : « Vous n'avez donc pas une opinion à vous ? vous ne comprenez donc rien à ce qui se passe ? Votre esprit glacé ne sait ni aimer, ni haïr. Soyez contre moi si vous voulez, mais soyez quelque chose. »

Et Dieu sait ce qui serait advenu si M^{me} de Vareilles eût pris parti pour son mari. De son côté, le comte reprochait à sa femme de ne point montrer de mécontentement lorsque M^{me} d'Armanson passait toutes les bornes de la plus simple politesse et en venait aux personnalités dans les discussions politiques. Pour répondre à ces récriminations, Isabelle disait à sa mère : Puis-je me mettre dans un état d'hostilité avec mon mari ? Ne seriez-vous pas malheureuse s'il s'élevait entre lui et moi le plus léger nuage ? Vous-même me défendriez de dire un mot qui pourrait irriter Henri. Il est jeune, vif ; daignez lui pardonner. » Puis la malheureuse femme, lorsqu'elle était seule avec son mari, le conjurait d'avoir pitié de sa mère, âgée, infirme, aigrie par une longue infortune, et ajoutait avec toutes les grâces du cœur : « Mon ami, je vous en conjure, lorsque vous discutez avec ma mère, pensez à moi, au chagrin mortel que j'éprouve en voyant aux prises tout ce que j'ai de plus cher au monde. Sacrifiez-moi, je vous en conjure, non pas vos opinions, mais leur manifestation trop vive. Laissez tomber les paroles de ma mère qui amènent des orages dont le bruit retentit jusqu'aux oreilles de nos amis, provoquent les bavardages des domestiques et pénètrent mon âme de tristesse et d'effroi. Vous qui avez tant fait pour moi, ne me ferez-vous pas encore ce sacrifice ?

— Je le ferais une fois, deux fois, ma chère ; mais notre guerre est de tous les jours, de toutes les heures du jour, et certes ce n'est pas moi qui porte les premiers coups. Vous le savez, votre mère m'attaque sans cesse, me harcèle quand je ne réponds que par des monosyllabes, et me force à m'expliquer. Nous n'aurons la paix qu'en nous séparant de la femme la plus despote qui ait jamais existé. » Isabelle alors se mettait à pleurer. Henri lui disait : « Vous aimez mieux votre mère que moi. » Nouvelles larmes, nouveaux reproches. Le bonheur n'a duré qu'un moment pour la pauvre Isabelle ; il fut pour elle ce qu'il est toujours : une lueur brillante et fugitive.

Il faut en jouir au vol, s'attendre à le voir s'évanouir, et se préparer à supporter avec courage les jours mauvais qui lui succéderont. Cette prévoyance est bien triste, dira-t-on. Il est vrai. Toutefois elle met en garde contre les séductions de la prospérité et nous familiarise avec la terrible figure du malheur.

Mon ami, dit Isabelle à son mari, si nous engagions M^{mes} Delorme à venir passer quelques jours avec nous, cela ferait une douce diversion à nos soirées ; c'est le moment difficile à passer. Me permettez vous de leur écrire ?

— Sans doute, ma chère. De mon côté j'engagerai Verneuil, puis M. de Merval et son frère. Nous jouerons au whist, vous causerez chiffons avec votre mère, vous chanterez avec Clémence ; nous ne dirons pas un seul mot de politique, et peut-être que nous obtiendrons la paix en prenant ces précautions. »

M^{mes} Delorme répondirent bien vite à l'appel de leur amie, et MM. de Verneuil et de Merval, certains d'avoir un whist le soir, se rendirent à Saint-Leu.

Tout fut au mieux les quinze premiers jours. Clémence crut son amie parfaitement heureuse, et la sage Isabelle n'eut garde de la détromper. Bientôt la petite guerre que son arrivée avait suspendue recommença, entre M^{me} d'Armanson et son gendre, au départ de MM. de Merval. Ce fut peu de chose d'abord. On se ménageait par respect pour les témoins, qui écartaient par une plaisanterie ce qui n'était que trop sérieux au fond. Ce ne furent d'abord que de simples escarmouches entre les combattants : s'en tenir là était impossible pour des gens qui étaient en possession de se dire des mots piquants, et qu'une prévention mutuelle animait l'un contre l'autre. Une vive explication ayant eu lieu un jour entre M^{me} d'Armanson et Henri, Clémence ne put plus se faire illusion sur l'aigreur qui régnait entre eux, et le chagrin qui se peignit dans les yeux d'Isabelle lui révéla la vérité tout entière. Le silence de M^{me} de Vareilles prouva à Clémence que cette scène n'était point une nouveauté, puisqu'elle ne lui causait aucune surprise et qu'elle n'osait même tenter d'y faire diversion par quelques plaisanteries, ou par les douces paroles de la sagesse. Cependant Isabelle continua de se taire avec son amie, et tâchait de montrer un visage serein ; mais elle n'était plus la même. Sans avoir jamais été d'une grande gaieté, elle se prêtait à celle des autres, et riait de bon cœur lorsqu'on lui en fournissait l'occasion :

elle ne riait plus, on n'obtenait d'elle qu'un sourire de complaisance et de bonté, tandis que le chagrin était empreint dans tous ses traits.

Un jour qu'au dîner il y avait eu une nouvelle altercation politique plus vive qu'à l'ordinaire, Clémence, en sortant de table, entraîna son amie dans le jardin, et là, lui prenant tendrement la main, elle lui dit : « Isabelle, tu es malheureuse. » Ce seul mot, articulé du ton qui va à l'âme, fit jaillir un ruisseau de larmes des yeux de M^{me} de Vareilles. Ces larmes, si longtemps retenues, semblaient n'avoir attendu que la douce sympathie d'un cœur aimant pour s'échapper avec violence. « Ah ! cruelle, pourquoi t'en apercevoir, s'écria Isabelle, pourquoi me le dire ? Pourquoi m'arracher un secret que tout m'ordonne de cacher ?

— Ta vertu est trop rigide, chère amie. Dieu ne défend pas la plainte, il ne proscriit que le murmure.

— Et de qui veux-tu que je me plaigne ? de ceux que je dois chérir, respecter ? Ma mère....

— Elle s'accuse elle-même par la violence de ses procédés. Cette violence, elle s'y livre devant Je monde. Ne l'ai-je pas entendue ?... Et ton mari

— Oublie tout, de grâce : ma mère est un peu vive ; Henri, toujours si bon, n'a que le seul tort de lui résister. Je ne puis comprendre qu'il ne cède pas, lui qui m'aime tant !

— Qu'il fasse donc à la tranquillité le sacrifice de ses opinions.

— Je lui ai demandé mille fois de se taire ; il me le promet, et oublie sa promesse dans la chaleur de la discussion.

— Jamais je n'avais découvert en lui cette aigreur de caractère et ces réparties mordantes.

— Aussi n'est-ce pas là son caractère ; il a été poussé à bout. Puis il n'a ici aucune distraction, et il s'ennuie.

— Il s'ennuie ! avec toi ! dans ce séjour enchanteur !

— Songe qu'il n'a connu que les plaisirs et le mouvement de Paris. Des distractions multipliées ont fait de sa vie un songe rapide. A présent, sans occupations, sans but, sans plaisirs, il se trouve seul avec deux femmes qui ne partagent ni ses goûts, ni ses habitudes ; il s'ennuie et doit s'ennuyer.

— Son existence ferait la félicité de mille autres Enfin passons, et cherchons le remède au mal. D'abord il faut créer des occupations à ton mari.

— Lesquelles ?

— Eh, ! voilà la difficulté. Les études de cabinet ne conviennent pas à un homme qui a vécu dans un mouvement perpétuel. La chasse.... il l'aime avec passion, mais le moyen de chasser à Saint-Leu ? Les arts le passionnent dans les autres, sans l'attacher jusqu'au point de s'y livrer lui-même. Les affaires... impossible : il ne veut compter pour rien dans le gouvernement.... Il aimerait, m'a-t-il dit, à habiter ses terres, y faire planter, bâtir... mais la mère ne veut point aller en Normandie. Pauvre Isabelle, nous trouverons donc des obstacles de toutes parts pour te rendre au bonheur ?

— Ah ! chère amie, ne le cherchons pas ici-bas. Encourage-moi plutôt à souffrir la vie telle que Dieu me l'a faite pour mon éternelle félicité. »

Quelle est belle la religion du malheur qui donne cette sainte résignation à une victime de vingt ans.

Clémence reprit avec tristesse : « Je n'ai point encore osé te dire que ce soir nous quittons Saint-Leu.

— Ah ! mon Dieu ! et pourquoi ?

— Parce que ma mère a cru voir que sa présence gênait M^{me} d'Armanson. Avec quel chagrin je vais partir ! Du moins si je te laissais heureuse... On m'appelle ; j'entends la voiture dans la cour. Il faut donc le quitter, le dire adieu ! Adieu donc, mon Isabelle ; oui, à *Dieu*, pour toujours à Dieu. C'est là notre consolation. »

Clémence courut rejoindre sa mère qui lui dit : « J'ai pris congé de M^{me} d'Armanson ; va l'embrasser et partons sur-le champ. »

Après ce brusque départ et les plus tendre sa dieux, Isabelle, le cœur gros, les yeux pleins de larmes, rentra étonnée de ne pas avoir vu son mari au départ de ces dames. Où était-il donc ? Elle passa vivement dans son appartement, et elle resta anéantie en voyant partout des préparatifs de départ, des malles à moitié faites, le valet de chambre affairé, allant et venant, portant des ordres aux domestiques, à l'écurie, etc., et enfin Henri assis à son secrétaire, rangeant des papiers et en mettant quelques uns dans un grand portefeuille de voyage. Isabelle, pâle, immobile, restait à la porte du cabinet de son mari comme frappée de la foudre. Enfin, d'une voix tremblante :

« Que signifie tout cela, dit-elle ?

— Que je quitte un lieu dont votre mère me chasse par ses procédés. Nous avons eu une scène affreuse pendant que vous étiez au jardin. Je vous laisse ici puisque vous préférez votre mère à moi, et demain je serai à

Vareilles, vous désirant toujours, mais ne voulant pas vous contraindre à me suivre.

— Bon Dieu ! que ferai-je ? s'écria Isabelle en se jetant sur un fauteuil. Ma mère mourra si je la quitte, et moi je succomberai au chagrin d'être séparée de vous, mon cher Henri. Ayez pitié de moi, je vous en supplie. Allez à Vareilles, cette absence est peut-être nécessaire ; mais revenez vite, oh ! bien vite. »

Comme Isabelle finissait ces mots, un domestique accourut en disant : « Je crains que madame la marquise ne se trouve mal. Mariaime tout effrayée vient de me dire qu'il fallait que Madame la comtesse descendît. »

Isabelle ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre de sa mère, et fut suivie sans le voir par son mari. Celui-ci, ne doutant pas que M^{me} d'Armanson ne fît quelque scène extravagante à sa femme, voulait être là pour la défendre. Il n'avait que trop bien deviné. Lorsqu'il entra avec elle, M^{me} d'Armanson sembla vouloir s'élancer de son siège. Sa faiblesse s'y opposa, mais sa langue rendit sa pensée et elle s'écria d'une voix furieuse :

« Ah ! vous voilà, Monsieur ! Ce n'est donc point assez pour vous de m'insulter, vous voulez encore m'enlever ma fille !

— Moi, Madame.

— Oui, vous, homme sans cœur et sans pitié pour une malheureuse femme infirme, pour une mère trop tendre qui ne vit que par son enfant et pour elle ; et vous m'en séparez !

— Qui *a* pu vous dire une chose si fausse ?

— Le mouvement qui se fait ici, les apprêts du voyage, les paquets énormes qui se font dans votre appartement.

— Ces *énormes* apprêts se bornent à une malle et à quelques papiers d'affaires qui me seront nécessaires à Vareilles où je compte arriver demain. Je pars seul ; Isabelle reste.

— Ne croyez pas m'en imposer. Je sais que depuis longtemps vous aspirez à cette séparation... Eh bien, j'y consens ; mais ne pensez pas qu'après l'affront sanglant que vous me faites je sois assez lâche pour vous revoir jamais. Partez, et vous, ma fille, optez entre moi et votre mari.

— Oh ! maman, maman, ne me réduisez pas à cette épouvantable extrémité de choisir entre deux personnes si chères. Je meurs de douleur si je me sépare de l'une ou de l'autre.... Restons tous trois ensemble, je vous en conjure à genoux. Si Henri a pu vous déplaire, pardonnez-le-lui, et lui,

s'il a reçu de vous quelque déplaisir, il l'oubliera et vous chérira comme je vous chéris.

— Vraiment, Monsieur, vous me feriez la grâce de me pardonner... C'est trop de générosité et je n'en suis pas digne. Je repousse ce pardon, et je préfère à la honte de le recevoir d'être jetée par vous à la porte de cette maison. Oui, me chasser, m'abandonner, voilà une conduite digne de vous, et j'aimerais mieux la subir que de courber la tête sous vos despotiques volontés !

— Ah ! c'en est trop, Madame, et cette dernière insulte m'autorise à prendre ma femme sous ma protection et à la soustraire à une marâtre telle que vous !

— Marâtre ! s'écria M^{me} d'Armanson écumant de rage... Marâtre ! Je vous ordonne... »

Suffoquée par la colère, M^{me} d'Armanson, pourpre, haletante, le visage décomposé, tomba sur le dos de sa bergère semblant près d'expirer. En un instant, tous les secours lui furent prodigués. Isabelle agissait et ne disait pas un mot, tandis que Marianne faisait des cris effrayants, et cependant c'était elle qui, par les faux rapports qu'elle faisait sans cesse à la marquise, aigrissait son caractère et l'excitait à la haine contre le comte, qu'elle accusait de vouloir séparer la fille de la mère. Une séparation eût laissé le champ libre à Marianne, dont l'ambition était de gouverner sa maîtresse à son gré. M^{me} d'Armanson, comme tous les gens absolus et tyranniques, faisait peser un joug terrible sur ceux qu'elle aurait dû chérir, et se rendait l'esclave d'une indigne créature qui ne rampait bassement que pour régner plus tard.

L'état de M^{me} d'Armanson était si alarmant que plusieurs domestiques furent envoyés de différents côtés pour ramener des médecins. Celui de Saint-Leu vint aussitôt ; celui de Paris arriva très-promptement et saigna la malade à l'instant.

L'effrayante rougeur qui colorait le visage de M^{me} d'Armanson tomba aussitôt pour faire place à une pâleur non moins effrayante. Isabelle s'aperçut avec terreur qu'une sorte de léthargie s'emparait des sens de sa mère. Elle la fit porter dans son lit, s'établit près d'elle, guettant avec anxiété le moment du réveil. « Réveil terrible, pensa t-elle, qui n'aura peut-être lieu que dans l'éternité. » Quatre heures se passèrent ainsi, et Isabelle, fidèle à son poste, malgré les instances que faisait Henri pour l'en éloigner,

vit un léger mouvement dans les traits de sa mère. M^{me} d'Armanson ouvre enfin les yeux, sourit, étend les mains vers sa fille, qui se précipite sur elle dans un transport de joie.

« Chère maman, vous êtes mieux, n'est-ce pas ?... Vous cherchez quelque chose ?... Dites, que voulez-vous ?... »

— Où est mon bouquet ?

— Quel bouquet, chère maman ?

— Mon bouquet ! mon bouquet. »

Le médecin de Paris, qui venait d'arriver, s'approchant, dit avec douceur :

« Madame, il ne faut pas vous agiter ainsi.

— Mon bouquet ! mon bouquet. » Isabelle s'était dépêchée d'en faire un avec les fleurs qui étaient dans un vase de la cheminée.

« Le voilà, maman.

— Bon ; il faut que l'on me coiffe tout de suite. Une glace... bien. Tenez, regardez comme ces fleurs ont de la grâce sur mes cheveux d'ébène... Que je suis belle !... »

Et la malheureuse femme plaçait son bouquet sur son bonnet, et se souriait avec une joie, un enfantillage qui navrait les spectateurs de cette scène désolante.

Ah ! Monsieur, quel état ! s'écria M^{me} de Vareilles. Dites, dites, docteur, est-ce du délire, de la... Dites ! dites.

— Demain, Madame, je pourrai m'expliquer ; aujourd'hui je suis encore incertain. J'étudie, j'observe, et, je l'avoue, je ne vois rien que de fâcheux ... Il faut qu'on ne quitte pas madame la marquise d'une minute.

— Comptez sur moi, Monsieur.

— Non, Madame, non, ce n'est pas à vous de rester ici, et je prie instamment M. de Vareilles de vous conduire dans votre appartement.

— Pour rien au monde je ne quitterai ma mère.

— Il le faut, Madame : vous êtes une excellente fille, mais un autre devoir vous commande de vous ménager pour M. de Vareilles. Veuillez lui obéir.

— Qui restera près de ma mère ?

— Moi, Madame, jusqu'à demain matin, et les femmes de madame la marquise.

— Marianne, au nom du ciel, ne quittez point cette chambre, ayez sans cesse les yeux fixés sur votre maîtresse ; si elle m'appelle, venez vite me

chercher. Je vais vous envoyer Julie qui veillera avec vous. Adieu donc, docteur. Je ne vous obéis que parce que je vous connais la bonté même, et que ma pauvre malheureuse mère étant sous vos ailes sera en bien bonnes mains. »

Et Isabelle, entraînée par son mari, passa dans son appartement ; là un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et Henri pleura avec elle. Toujours facile à émouvoir en bien comme en mal, il oublia les torts de sa belle-mère et s'attendrit sur son état. Sans lui Isabelle eût été à tous moments savoir des nouvelles ; son mari, n'y voulant point consentir, envoyait Philippe à chaque quart d'heure en demander. Le valet de chambre revenait en disant : « Madame la marquise est bien ; elle chantait lorsque je suis entré. » Une autre fois ce n'était plus cela. Madame avait refusé de boire, et elle était comme endormie. Le reste du jour et la nuit se passèrent ainsi. Isabelle au point du jour échappa à la surveillance de son mari et courut chez la malade. Quel spectacle, bon Dieu ! M^{me} d'Armanson repoussait un bouillon que lui présentait le docteur, et celui-ci, après avoir employé tous les moyens de douceur, venait d'élever la voix et de dire avec une grande sévérité : « Vous allez boire cela, Madame ! »

Et la marquise, effrayée comme un enfant, tendit la main, prit la tasse et la but à moitié.

« Là, dit-elle d'un air hébété, j'ai été bien sage... » Et un rire sans gaieté vint contracter ses traits.

Isabelle, au désespoir, s'approcha de sa mère et lui prit les mains : « Bonjour, chère maman.

— Marianne, lui dit sa mère, donne moi ma belle robe ; suis-je bien coiffée ?... Marianne, n'est-ce pas que je suis bien jolie ?...

— Chère maman, c'est moi qui vais vous coiffer. »

Et Isabelle s'empressa d'ôter les fleurs de la veille qui étaient tombées sur le lit et dont quelques-unes étaient encore au bonnet de sa mère. Quel cruel rapprochement ! Ces fleurs fanées, desséchées, près de ce visage autrefois si ravissant, qui aujourd'hui n'offre plus que l'image de la destruction. Juste ciel ! c'est donc là cette femme brillante de beauté, charmant tout par son éloquence, subjuguant tout par sa grâce. Quoi ! tant de pâleur sur des joues où l'on voyait le sang circuler sous une peau de satin !... Quoi ! ce sont là ces yeux dont le regard perçant, plein d'esprit et de feu, séduisait les cœurs et semblait commander à tout l'univers ! A présent, ternes, égarés, ils ne peignent que l'idiotisme et quelque fois la crainte... Et

cette bouche, dont le sourire semblait une faveur, n'exprime plus que des pensées folles et enfantines... Cependant, sous cette folie on retrouve l'idée fixe qui ne cessa d'occuper M^{me} d'Armanson : l'orgueil d'être belle, le désir effréné d'être adorée. Tout, tout est fini ; la beauté s'est fanée comme l'herbe des champs, les grâces ont fui, l'orgueil reste, mais sous quelle forme paraît-il, bon Dieu ! M^{me} d'Armanson n'ouvre la bouche que pour faire entendre des mots sans suite, des paroles sans pensée... Est-ce là l'esprit de cette femme dont les discours fins et spirituels coulaient de ses lèvres comme le miel parfumé sort du sein des abeilles ; Qui a brisé cette machine si bien organisée ?... Qui l'a brisée ?... Dieu. Regarde, ô créature orgueilleuse, et frémis en voyant ce que tu peux devenir.

M^{me} de Vareilles, après avoir essayé de mille manières de se faire reconnaître de sa mère, alla vers le médecin et lui dit avec désespoir : « Est-ce donc sans espérance ?

— Je le crains.

— Souffre-t-elle ?

— Non.

— Croyez-vous qu'un mot raisonnable puisse éveiller dans son esprit une pensée utile ?

— Je ne le crois pas ; il n'y a ni délire, ni fièvre. La malade n'est plus qu'un enfant dont la végétation peut être longue, à cause de la force de son tempérament.

— Point d'espoir ! pas le moindre espoir !... Ah ! Monsieur, faites revivre ma mère à la raison et ma fortune est à vous. Oh ! ne me refusez pas cette grâce.

— Dieu seul peut faire ce miracle.

— Eh bien, il le fera ; oui, il ne refusera pas une fille demandant le salut de sa mère. Je cours à l'église, je prierai du fond de mon âme, j'arroserai le pavé de mes larmes, je ferai retentir l'église du bruit de mes sanglots ; mes cris perceront la voûte, monteront jusqu'au ciel, et Dieu en fera descendre le pardon de ma mère. »

La douleur égarait Isabelle et lui faisait mettre au grand jour des choses qu'elle eût voulu se cacher à elle-même. M. de Vareilles étant entré à ce moment, le médecin courut à lui et lui dit tout bas : « Emmenez votre femme d'ici, ou elle succombera au spectacle affreux qu'elle a sous les

yeux ; il n'y a aucun espoir ; la malade est tombée en enfance et restera dans cet état désolant. Il faut emmener M^{me} de Vareilles.

— Je vous comprends.

— Avez-vous ici quelqu'un de confiance ?

— Oui, la femme de charge de ma mère.

— Donnez-lui vos ordres, préparez tout pour une prompte fuite, et, sous le prétexte d'une promenade, faites monter M^{me} de Vareilles en voiture et partez pour la Normandie. Je vais m'entendre avec le médecin de Saint-Leu sur ce qu'il y a faire, et à la moindre invitation de sa part je suis ici en un instant. »

Le comte serra la main du docteur, lui dit adieu, et sortit pour donner ses ordres. Pendant cette courte conversation Isabelle était retournée vers sa mère, qu'elle accablait de caresses.

« Chère maman, bien chère maman, entendez-vous votre Isabelle ; savez-vous combien elle vous aime ?... Ne voulez-vous pas lui sourire, lui serrer la main ?... Ma bonne mère, nous allons prier Dieu ensemble, n'est-ce pas ? Dites avec moi : Mon Dieu, je vous aime ; mon Dieu, pardonnez-moi. Maman, regardez-moi donc ; c'est votre Isabelle qui vous presse clans ses bras, qui ne vous demande que de lui sourire. »

Et, pour toute réponse, la tendre fille n'entendit que ces mots : « Mes bijoux, mes bijoux ! » Et M^{me} d'Armanson tirait la chaîne d'or où était attachée la montre d'Isabelle, ce qu'elle fit avec tant de violence que la chaîne se brisa et resta dans ses mains. Alors des rires insensés retentirent dans la chambre et se mêlèrent aux sanglots d'Isabelle.

Le médecin courut à elle et la força de retourner dans son appartement ; là, elle resta anéantie, le visage caché dans ses mains, et ne faisant entendre que ces mots : « Mon Dieu, prenez ma vie, et faites que ma mère revienne à la raison... qu'elle se repente... mon Dieu, mon Dieu ! Ma mère, ma pauvre mère... morte à Dieu, morte au repentir... Ah ! ma mère, ma pauvre mère ! »

Pendant ces heures d'angoisse que le curé de Saint-Leu vint partager avec la plus touchante charité, Henri, actif, prévoyant, parfait pour sa femme, trouvait l'énergie qui n'était chez lui qu'un *accident*. D'un naturel mou, apathique, il ne s'éveillait de cette léthargie que dans les crises extraordinaires, et alors on le trouvait bon, plein d'esprit, de zèle. Semblable à un bloc de marbre brut, le comte ne valait quelque chose que lorsque le ciseau de la douleur ou de la joie le tirait de sa grossière

enveloppe, et montrait *l'homme*, là où l'on n'avait vu jusque-là qu'une matière inerte.

Tout étant prêt pour le départ, le comte entra chez sa femme et l'engagea à prendre l'air un moment.

« Les chevaux sont mis, ma chère ; partons.

— Puis -je m'éloigner dans un tel moment ? Si ma mère me demandait ?

— Chère Isabelle, votre mère ne demande plus personne, ne désire plus rien. Le spectacle funeste que nous avons sous les yeux vous fait bien mal, et le docteur (qui, je vous l'avoue, est sans espérance) exige que vous preniez l'air, et que la vue de la nature raffraîchisse vos idées, ranime votre pauvre cœur. Allons, mon Isabelle, donnez-moi le bras. »

Comme l'on passait, pour descendre, devant la porte de la malade, la jeune femme s'échappa du bras de son mari, et vola comme un trait jusqu'au lit de sa mère. Que vit-elle ? Un vieux enfant faisant des nœuds de rubans et les plaçant sur son bonnet, sa camisole, et répétant d'un air stupide : *Je suis belle, moi*. M^{me} de Vareillesse détourna avec une indicible tristesse, et se jeta sur le sein de son mari, qui l'entraîna doucement jusqu'à la voiture. Elle y monta, s'enfonça dans un coin, ferma les yeux, et parut morte à tout, excepté à la douleur.

On était parti tard, et lorsque M^{me} de Vareilles ouvrit les yeux, elle s'étonna de voir la nuit close et de sentir que la voiture marchait avec une incroyable vitesse. En effet, des chevaux de poste avaient été substitués aux chevaux de maître, et déjà on était sur la route de Normandie.

« Où sommes-nous ? quelle est cette route ?

— Celle de Vareilles, ma chère Isabelle.

— Ma mère n'existe donc plus ?

— Elle vit ; mais son esprit est mort, ses souvenirs éteints, son intelligence perdue pour ne plus revenir.

— Grand Dieu ! êtes-vous certain ?...

— Que trop.

— Non, je ne puis croire à cette désespérante assurance. Ma mère peut reprendre ses esprits, demander sa fille, et, si elle ne me trouve pas près d'elle, sa douleur sera terrible, son ressentiment affreux... Pauvre mère ! Ah ! laissez- moi vivre près d'elle.

— Et que feriez-vous là ?

— Je serai sa mémoire, son intelligence ; je suppléerai à tout ; je la connais si bien ! Ce n'est pas avec moi qu'elle a besoin de parler pour être

obéie.

— Mon Isabelle, vous connaissiez votre mère spirituelle, aimant et voulant ce que veut une créature raisonnable ; mais ce n'est plus cela, et vous ne devineriez pas les volontés d'un enfant, les pensées d'un esprit en délire, d'un être enfin qui n'est déjà plus moralement, et qui ne peut ressusciter à la raison.

— Oh ! ne me dites pas d'aussi cruelles paroles ; elles me font mourir de douleur et me glacent d'épouvante. Quelle mort aura donc ma pauvre mère ?

— Douce, et très-douce, ma chère. Elle ne se sentira pas mourir. Est-il une fin plus digne d'envie ? »

Isabelle pâlit, et son mari la sentit tressaillir et trembler.

« Qu'avez-vous ? lui dit-il.

— Ce que j'ai, mon Dieu ? Oh ! c'est une immense douleur, c'est un épouvantable effroi en écoutant vos paroles ! Quoi ! c'est une mort douce, quoi ! c'est une mort digne d'envie, celle qui surprend notre âme et la traîne au tribunal de Dieu toute imprégnée de son péché, et n'ayant pas même le temps de crier : O mon Dieu, grâce et pitié ! » Ne voyez-vous pas que cette mort est celle des réprouvés, et qu'elle est la vengeance la plus terrible de Dieu ; et ce serait celle de ma mère !... Cette pensée me déchire.

— Pourquoi ces craintes, mon Isabelle ? Votre mère a des défauts, sans doute, toutefois son honneur fut sans tache ; qu'a-t-elle à craindre d'un Dieu de bonté ?

— Ce que peut redouter l'enfant ingrat qui n'a jamais voulu reconnaître l'autorité de son père, et s'est refusé à lui rendre hommage ; qui l'a négligé, outragé. Le père maudit le fils ingrat, et Dieu.... Non, je n'achèverai pas de rendre ma cruelle pensée. Je me persuaderai que je me trompe, que ma mère aimait ce Dieu qu'elle ne servait pas, et je dirai : « Seigneur, jugez son cœur et non ses œuvres. » Mon ami, continua Isabelle avec un redoublement de douleur et d'agitation, retournons vers ma mère... Un éclair de raison peut briller encore ; il faut que je sois là, voyez-vous, pour lui dire : Ma bonne mère, pensez à Dieu ; et Dieu permettra que la voix de la pauvre Isabelle descende jusqu'à son cœur, et porte la lumière dans les ténèbres de son intelligence. Elle me regardera, ma mère, et en me voyant tout en larmes, elle s'attendrira, et me dira : Je ferai tout ce que tu désires. Car elle m'aime, ma mère, oh ! oui, elle m'aime... et moi je la fuis lorsqu'elle se meurt !... Mon ami, je t'en conjure, retournons, retournons !

— Calme-toi, mon Isabelle. Nous aurons des nouvelles tous les jours. Le médecin, le curé, M^{me} Armand m'éciront exactement, et cela dans le plus grand détail. Je te jure qu'à la moindre lueur de raison chez ta mère nous partirons pour Saint-Leu. »

Pendant ces tristes débats, la voiture avançait avec rapidité ; le mouvement, la fraîcheur de la nuit, la fatigue extrême du jour précédent passé sans repos jetèrent Isabelle dans un doux sommeil. Elle ne s'éveilla que lorsque l'aurore commençait à dorer l'horizon.

« Quel magnifique spectacle ! s'écria-t-elle ; et ma mère n'en jouira plus, et ses yeux resteront fermés aux splendeurs du ciel !... Mon ami, prions pour elle. »

Isabelle fit le signe de notre rédemption, et Henri l'imita avec gaucherie : ses lèvres ne s'entr'ouvrirent pas pour s'adresser à l'Eternel, et son cœur resta fermé à l'aspect de la nature, qu'un torrent de lumière venait inonder et faire briller d'un, ravissant éclat. Enfin le comte était déjà presque retombé dans cette torpeur d'une âme qui n'a d'action que lorsqu'elle est ébranlée par une émotion imprévue. L'affliction de sa femme était déjà *vieille* pour lui, et il vit avec calme la tristesse touchante d'une pauvre victime priant avec ardeur pour celle qui l'avait torturée si longtemps, disant du bien de sa mère et parant une marâtre de toutes les richesses d'un cœur aussi pur et aussi sensible que l'était celui d'Isabelle.

Bel exemple pour ces enfants ingrats qui semblent compter avec plaisir les défauts et les faiblesses de leurs parents afin d'avoir le droit de les moins aimer... Ah ! ce droit des ingrats n'exista jamais. Dieu a dit : *Père et mère honoreras*, et cela dans l'infirmité de leur esprit comme dans celle de leur corps ; et cela dans leur vieillesse, et lorsque leur raison viendra à chanceler et leur marche à être incertaine. Le fils respectueux ferme les yeux sur les torts de son père, et comme Seth il jette un voile sur ce qu'il pourrait voir en lui de condamnable. Le crime de l'ingratitude envers les auteurs de nos jours est puni dès ce monde : un mauvais fils a des enfants ingrats qui vengeront leurs aïeux. Infortunés parents ! s'ils vivaient encore, ils demanderaient grâce pour ceux qui les firent tant souffrir ; mais ils ne sont plus, et la douleur a creusé leur tombe avant que leurs jours fussent remplis.

Un assez long silence fut interrompu par Henri.

Voici Vareilles ! s'écria-t-il avec transport. Vois, mon Isabelle, ces lieux où je suis né. Regarde la fenêtre qui s'ouvre sur une terrasse ; c'est de là où

ma mère aimait à me voir jouer ; c'est là où, plein d'impatience, je voyais mon père monter à cheval, s'élancer sur la route en nous envoyant un dernier baiser d'adieu. Je criais que je voulais aller avec lui, et ma mère me disait : Il va revenir. Hélas ! il ne revint pas et mourut en Espagne, où des affaires d'intérêt l'avaient appelé. Ma mère, six mois après, le suivait au tombeau, et moi, pauvre orphelin, je fus mis dans une pension très-brillante dès l'âge de huit ans, parce que ma grand'mère habitait Munich ou son mari était le chargé d'affaires de la France.

— Orphelin et dans une pension !... Pauvre Henri ! voilà la cause de ta déplorable incrédulité, pensa M^{me} de Vareilles. Je dois le plaindre et prier pour lui. »

« Votre mère est-elle enterrée à Vareilles ?

— Oui, dans la chapelle du château. Nous irons pleurer ensemble sur sa tombe ; n'est-ce pas, chère amie ?

— De toute mon âme. Je vois avec plaisir que tu sais qu'il y a une autre patrie que notre terre d'exil.

— Je le sais, je le crois.

— Oh ! tant mieux, mon Henri. J'espère que nous nous aiderons mutuellement pour arriver ensemble au séjour bienheureux où nous retrouverons ta mère. »

Henri serra sa femme avec sensibilité ; une larme brilla dans ses yeux. Isabelle venait de faire vibrer cette corde de l'enfance qui réveille des souvenirs touchants. A cet âge on aime ses parents ; ils sont tout pour le pauvre petit être qui sans eux ne serait rien. Plus tard, il connaîtra les idées d'indépendance, et les rêves brûlants de l'amour et de l'ambition ; et plus tard, l'égoïsme. Alors le bonheur s'envole ; car celui qui ne vit que pour soi centuple ses peines en s'en occupant, sans cesse. C'est l'homme blessé qui envenime sa plaie en y touchant continuellement.

Isabelle eut un moment, de bonheur en voyant l'attendrissement de son mari. Elle prenait un éclair de sentiment pour le sentiment même !... Douce et fatale inexpérience du jeune âge, c'est à toi que nous devons nos joies passagères et les erreurs aux longs et amers ressouvenirs !

Enfin la voiture s'arrêta à la grille du château. Elle fut ouverte par le concierge maître Antoine, et bientôt accoururent sa femme, ses deux filles et deux petits garçons. Ces braves gens furent heureux de voir leur maître accompagné de sa jeune et belle épouse. Isabelle leur sourit avec bonté et serra la main de la femme du jardinier. Les quatre petits enfants firent des

cris de joie en approchant de M. de Vareilles, qui les caressa avec plaisir. « On l'aime, se dit Isabelle : c'est qu'il est bon.... Dieu aura pitié de lui. »

Henri conduisit sa femme dans l'appartement qui avait été celui de sa mère, et s'arrêta un instant pour maîtriser sa vive émotion. C'était la première fois qu'il avait le courage d'entrer clans cet asile de la mort. Tout y parlait encore de celle qui n'était plus. Le comte ne put retenir ses larmes ; Isabelle se jeta dans les bras de son mari en lui disant : « Je t'aimerai comme elle t'aimait. »

Cette scène attendrissante fit une heureuse diversion aux cruelles pensées de M^{me} de Vareilles. Elle sentit qu'il était de son devoir de maîtriser son chagrin pour n'en point accabler son mari. Qu'il est précieux le courage qui sait souffrir seul ! L'effort immense qu'il faut faire pour se vaincre à ce point est déjà une distraction, et se distraire en faisant du bien c'est commencer à se consoler.

L'opinion qu'on ose émettre ici paraîtra extraordinaire. Qu'il soit permis d'en appeler à ceux qui, ayant été frappés par un coup terrible qui leur enlève ce qu'ils ont de plus cher, à ceux qui, après avoir demandé à l'amitié de partager leur douleur, finissent par ne plus trouver en elle que distraction et indifférence, et prennent alors Dieu pour unique confident de leur désolation. Qu'ils nous disent l'immense différence qu'il y a entre les pauvres consolations du monde et les consolations divines. Cette différence est celle du plus beau jour aux ténèbres les plus épaisses. Dieu encourage le malheureux en lui montrant la récompense qui l'attend. S'il lui défend le murmure, il lui permet de pleurer encore et de se souvenir toujours ; car Dieu sait ce que c'est qu'aimer et souffrir.

Le reste de la journée se passa à visiter le château et le parc. Le château était vieux ; ses quatre tourelles lui donnaient de la noblesse, et ses fenêtres longues et étroites, encadrées de briques apparentes, prêtaient à l'ensemble quelque chose de mélancolique qui n'était pas sans beauté. Il en était ainsi du parc planté à la française et riche en arbres centenaires. Ils avaient ombragé bien des générations et été témoins des jeux de l'enfance et des soupirs de l'homme fait ; car le malheur est de tous les siècles.

Isabelle était du nombre de ceux qui souffrent, et souffrent cruellement ; toutes les fois que sa pensée se reportait vers Saint-Leu, son cœur se serrait, ses yeux se mouillaient de larmes. Elle était depuis deux jours à Vareilles lorsqu'arrivèrent sa femme de chambre, Julie et Philippe.

« Comment se porte ma mère ? s'écria M^{me} de Vareilles.

— Toujours clans le même état.

— Pourquoi l'avez-vous quittée ?

— Sur l'ordre que monsieur en avait donné en partant de Saint-Leu. M^{me} Armand et Marianne ne quittent pas madame la marquise, M. le curé et le médecin viennent matin et soir, et M^{me} Delorme, en quittant Saint-Leu, a promis d'y revenir deux fois la semaine.

— Mais que dit le médecin ?

— Qu'il n'y aucune espérance.

— Que fait ma mère ?

— Elle joue avec des fleurs, se coiffe et se décoiffe vingt fois par jour.

— Est-elle triste ?

— Oh ! non ; elle rit souvent, mais ce rire nous fait pleurer, je ne sais pourquoi.

— M'a-t-elle demandée ?

— Jamais ! »

Isabelle fondit en larmes et n'espéra plus.

Un mois se passa ainsi, pendant lequel Isabelle suppliait souvent son mari de la laisser retourner près de sa mère, quoique les nouvelles qui arrivaient tous les jours fussent constamment les mêmes,

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée à Vareilles, et le comte éprouvait un invincible ennui. Fatigué de voir tous les jours les mêmes objets, les mêmes personnes ; ennuyé même de la chasse, parce qu'il chassait seul, il tomba dans un véritable état de langueur. Il bâillait en s'étendant sur un fauteuil, en se mettant à table (il n'était pas gourmand) ; il bâillait en causant, en se promenant, en lisant, en écrivant, et ne semblait plus qu'une machine agissant par un rouage défraqué. Isabelle, en le voyant triste, pâle, languissant, le crut malade, lui adressa question sur question, et en obtint à la longue cette accablante réponse : a Je m'ennuie. » Cet aveu aurait offensé toute autre femme qu'Isabelle ; pour elle elle ne fut qu'affligée, s'accusa de n'être pas assez aimable pour intéresser un homme qui avait vécu dans le grand monde, et de ne point faire assez de frais pour le distraire. Elle le pria avec beaucoup d'adresse de la présenter aux châtelaines du voisinage que le printemps ramenait dans leurs terres, et dont elle cultiverait la société avec plaisir. Henri, qui le désirait vivement sans avoir osé le proposer à sa femme, saisit avidement un moyen de voir du *nouveau*, et alla sans tarder recommander à son cocher de tenir les chevaux prêts et de nettoyer voiture et harnais. Dès le lendemain Isabelle faisait des

visites clans trois châteaux ; partout elle fut trouvée charmante, spirituelle et gaie. Gaie ! Ah ! si l'on avait su ce que lui coûtait cette gaieté affectée, on l'eût admirée, on eût gémi avec ce pauvre cœur ulcéré, mais courageux.

Pendant deux ou trois semaines ce ne fut que visites faites et reçues, que dîners offerts et acceptés. Henri sembla revivre. Gai avec tout le monde, tendre pour sa femme, il avait le bonheur que lui causait l'imprévu ; il ne lui vint pas un instant à l'idée que la gaieté subito d'Isabelle était l'effort d'un héroïque amour conjugal, Il ne s'aperçut pas non plus de l'altération des traits d'Isabelle, de sa pâleur, ne s'effraya pas de quelques indispositions assez sérieuses, et dit en riant : « C'est bon ; ces petits maux là amèneront une grande félicité dans neuf mois. » Désirer, pour l'esprit ardent du comte, c'était tenir ; aussi s'entêtait-il à croire que sa femme était grosse, quoiqu'il n'en fût rien.

Un homme plus réfléchi, et moins occupé du soin constant d'éloigner de son esprit toute cause de tristesse, se serait alarmé en voyant le changement extrême » qui s'opérait dans les traits et la santé d'Isabelle. La lutte constante qu'elle soutenait contre un chagrin profond et déchirant, contre la pensée terrifiante que sa mère mourrait sans se reconnaître, sans implorer la miséricorde divine, brisait son existence ; la gaieté qu'elle affectait lui semblait un crime envers sa mère, et souvent, au milieu des éclats de rire d'un société nombreuse, ses yeux s'emplissaient de larmes, et son cœur, plein d'angoisses, envoyait au ciel d'ardentes prières, tandis que sa bouche souriait par complaisance et pour remplir un devoir qu'elle respectait. Une telle contrainte mine les forces à la longue et amènerait la mort, si Dieu ne prolongeait la vie pour donner au monde l'exemple de ce que peut la religion dans une âme vertueuse. Un malheur accompli s'adoucit avec le temps ; celui qui subsiste toujours, qui marche avec nous, nous suit comme notre ombre, et dont on ne peut prévoir ni la durée ni le dénouement, celui-là grandit avec les jours qui se succèdent, et le lendemain est plus douloureux que la veille.

Les choses étaient en cet état lorsqu'un jour arrive un courrier qui descendit au Tourne-Bride, et fit demander le comte en secret. Celui-ci, plein d'un triste pressentiment, vient trouver cet homme, et reconnaît un de ses palefreniers.

« Ah ! c'est vous, Auguste ! M^{me} d'Armanson

— Elle n'est plus, Monsieur.

— Bon Dieu !

— Voilà des lettres du médecin, de M. le curé et de M^{me} Delorme. Cette dame est arrivée trop tard ; M^{me} la marquise était morte ; elle est repartie sur-le-champ pour Paris, et demain elle sera ici. On attend à Saint-Leu les ordres de Monsieur le comte.

— Ne vous montrez pas. Couchez ici ; soyez demain matin à sept heures dans mon cabinet. »

Henri retourna au château, ne sachant comment il apprendrait la terrible nouvelle à sa femme ; il courut s'enfermer chez lui pour y lire ses lettres. Celle du médecin ne contenait que ce qui était relatif à la maladie et à la mort ; celle de M^{me} Delorme annonçait son arrivée à Vareilles pour le lendemain, et enfin celle du curé contenait des détails dont chaque mot eût fait mourir Isabelle dans un inconsolable désespoir. Le comte se promit de ne la lui montrer jamais. La voici.

LETTRE DU CURÉ DE SAINT-LEU.

« Monsieur le Comte,

Ma main tremble en commençant à tracer ici la fin déplorable de M^{me} d'Armanson. Que n'est-elle connue de tous ceux qui se jouent de la vie, s'attachent à la terre et oublient qu'il est un avenir ! Pardon, Monsieur, mais je suis trop ému pour retenir l'épanchement des réflexions qui inondent mon âme de la plus amère douleur

Hier mardi on vint me chercher en toute hâte ; je courus. On me dit que M^{me} la marquise, après une nuit agitée, avait demandé où elle était. A Saint-Leu, lui répondit-on.

— Où est ma fille ?

— Chez elle. »

« Elle a fermé les yeux et a paru réfléchir. C'est alors qu'on est venu me chercher. J'ai trouvé Madame assise sur son séant, la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine. Je l'examinai dans la glace et ne me montrai pas pour étudier l'état de la malade et le rôle que je devais jouer. Tout à coup elle dit d'une voix forte : Pourquoi n'allez-vous pas chercher ma fille lorsque je vous l'ordonne ? » Puis, regardant autour d'elle et voyant sur son lit des fleurs, des rubans, des cartes, elle dit : « Pourquoi tout ceci ? » Marianne répondit maladroitement. : « C'est pour amuser Madame.

— M’amuser ! Suis-je donc un enfant ? » Puis elle réfléchit de nouveau : « Donnez-moi un miroir... un miroir, vous dis-je ; ne m’entendez-vous pas ? »

« Ces mots furent dits d’un son de voix si terrible que les femmes tremblèrent et apportèrent un miroir. A peine Madame y avait-elle jeté les yeux qu’elle fit un cri effroyable...« Je suis donc folle, folle, tout à fait folle ! » Et elle arracha de son bonnet de nuit les fleurs qu’elle s’était plu à y attacher. Puis se regardant de nouveau : « Quoi ! c’est là ma ligure, c’est là ce qu’est devenue ma beauté... Va, dit-elle avec rage, va, témoin exécré de mon malheur, tu ne réfléchiras plus les traits que je hais. » Et elle lança le miroir par terre avec tant de force qu’il se brisa en mille éclats. « Marianne, que m’est-il arrivé ? reprit Madame après un long silence ; pourquoi suis-je seule ? pourquoi cet horrible changement ? Mon Dieu, Marianne, suis-je donc aussi affreuse que ce miroir me représente ?... Ne me réponds pas, je ne veux plus entendre une voix humaine, je ne veux plus qu’un regard s’arrête sur moi. Non, personne ne verra ma ruine et ma laideur. Sors, malheureuse, fais sortir cette femme ; que personne ne pénètre jusqu’à moi ; personne, lu entends ?

— Mon Dieu, Madame, voilà M. le curé.

— Que vient-il faire ?... Ces prêtres sont impitoyables ; ils tourmentent.

— Ils consolent, Madame, ils pleurent avec l’affligé et lui disent d’espérer un sort heureux clans l’avenir, lorsque le présent est devenu rude et fâcheux.

— Cet avenir... mais c’est la mort !

— C’est la vie, Madame. Ici vous avez essuyé de cruels chagrins ; là haut vous trouverez des joies éternelles, ravissantes, si vous aimez Dieu, si vous lui dites : *Pardon*.

— Pourquoi demanderais-je pardon ? rereprit Madame avec hauteur ; vous voulez, prêtre orgueilleux, que je m’humilie à vos pieds, et jouir de ma honte ?

— Je veux vous sauver, vous dire que, tous lès hommes étant pécheurs, moi tout le premier, nous avons besoin d’implorer la miséricorde divine. De grâce, Madame, pensez au compte que nous devons rendre.

— Et que vous importe le sort à venir d’une étrangère que vous n’aimez pas ?

— Que m’importe votre sort ? Ah ! Madame, votre sort m’intéresse à tel point que, dès ce moment, je donnerais ma vie pour assurer votre bonheur

éternel.

— On fait, Monsieur, ce grand sacrifice à l'amitié, et vous me connaissez à peine.

— Les chrétiens ont-ils besoin de se connaître pour s'aimer ? Nous sommes tous frères, et c'est du fond de mon cœur que je vous aime et que je désire que vous vous reconciliez avec Dieu.

— Assez, Monsieur, cette persistance de votre part est indiscrete. Laissez-moi.

— Le puis-je lorsque vos yeux ne s'ouvrent pas sur le péril...

— C'en est trop, sortez, sortez, ou je saurai bien vous faire sortir de force... »

« Et la malheureuse dame cherchait à s'élancer de son lit, et ses yeux sortaient presque de leur orbite. Eperdu, le visage baigné de larmes, je tombai à genoux, espérant l'attendrir en humiliant mes cheveux blancs devant elle. Sa fureur s'en accrut, et je me vis forcé de céder à l'orage. Ah ! Monsieur, je n'ai jamais aimé personne comme j'aimais alors la pauvre mourante ; il me semblait que la mort qui l'attendait m'entraînerait avec elle dans l'abîme.... Je criais grâce et miséricorde à Dieu, avec les angoisses que j'aurais eues pour moi-même si l'enfer se fût ouvert à mes yeux pour m'engloutir. Monsieur, Monsieur, vous n'avez peut-être jamais vu mourir un infortuné qui, oubliant Dieu, a donné sa vie au plaisir. A ses derniers moments il rejette les secours de la religion, nie des vérités qui le condamnent, ou n'a plus l'esprit assez libre pour les comprendre. En vain le prêtre cherche à éveiller la sensibilité, l'engage à avoir pitié de son âme... Toute sensibilité est éteinte chez celui qui n'a vécu que par les sens, et il est impossible de trouver dans son cœur une seule corde qui vibre au nom de Dieu, de pardon et d'amour. Ah ! c'est affreux ! Là existe encore un être qui pourrait racheter son éternité par un mot, par une larme... Et Sa bouché est muette, et ses yeux sont secs. Il expire : l'enfer a saisi sa proie.

Pardon, Monsieur, je vous accable au lieu de vous consoler ; mais, je l'avoue, après avoir été témoin de cette fin effrayante, je ne puis écarter de mon esprit le spectacle le plus funeste qui puisse frapper mes yeux... Et cela, bon Dieu, après avoir assisté au saint départ d'une sainte âme pour le Paradis ; après avoir vu votre respectable aïeule s'envoler joyeusement au ciel pour y rendre compte de soixante-quinze ans de vertus et d'aumônes. Je me pleurais en la perdant ; car la chère dame daignait être mon amie depuis quarante ans, et la mère de mes pauvres ; oui, je pleurais sur moi, mais en

même temps mon cœur tressaillait d'allégresse en voyant la sainte qui avait tant souffert, tant pleuré, au moment de voir toutes les larmes de ses yeux essuyées par la main même de notre Sauveur. Ce souvenir raffraîchit mon âme... mais je reviens à mon douloureux sujet, honteux de m'en être écarté si longtemps.

A peine étais-je sorti de la chambre que madame la marquise se livra à de nouveaux transports, pleurant, criant, appelant sa fille ; puis, défendant aussitôt qu'on l'allât chercher... Cette agitation dura deux heures et brisa tous les ressorts de sa vie. Elle tomba dans un état de torpeur effrayant, et sur le soir commença l'agonie, la perte totale de connaissance, et enfin... l'heure fatale sonna. J'étais là, priant, suppliant avec larmes et sanglots pour obtenir une minute de grâce.... L'arrêt était déjà prononcé, et je priais encore pour celle qui n'était plus.

Combien je vous plains, Monsieur, d'avoir à porter cette nouvelle de mort à l'ange qui vous est uni. Qu'elle ignore à toujours les circonstances que je vous ai confiées : la lettre du médecin suffira pour l'instruire ; la mienne doit être déchirée à l'instant. Nous attendons vos ordres pour les funérailles. M^{me} Delorme a désiré que madame la marquise fût embaumée : on peut donc attendre plusieurs jours.

« Je suis, etc. »

La lecture de cette lettre laissa le comte dans un état de stupéfaction où une terreur personnelle dominait toute autre idée. Jamais il n'avait pensé à sa mort, jamais il ne s'était dit : *je serai jugé, et ce jugement sera irrévocable*. Cette réflexion le frappe, l'épouvante, il sent qu'il est de la plus simple sagesse de la peser. Il le fera, se dit-il, et cette promesse qu'il se fait calme un peu sa conscience. Alors le souvenir d'Isabelle lui revient. Que va-t-il faire ? Comment lui apprendra-t-il la mort de sa mère ?... Il y rêve, et ne s'arrête à rien. Il met la lettre du curé dans sa poche, tient à la main celle du docteur et se rend chez sa femme : il la trouva priant Dieu au pied de son crucifix, et vint s'agenouiller près d'elle. Isabelle, heureuse, étonnée, sourit avec douceur.

« Voulez vous prier avec moi, mon ami ? lui dit-elle.

— Oui, ma chère Isabelle, je sens que la prière est nécessaire au cœur affligé.

— Auriez-vous des nouvelles de ma mère ? s'écria Isabelle on se levant brusquement.

— Oui,

— Elle est plus mal ? Bien plus mal.

— Parlons... oh ! partons à l'instant,

— Hélas !

— Eh bien, quoi ?

— Mon amie, prions ensemble. Vous m'avez souvent dit que la prière vous avait fait surmonter tous vos malheurs avec courage : prions.

— Et le départ ?...

— Il est inutile.

— Inutile ! Elle est donc morte ?... Et je ne l'ai pas vue à ses derniers moments ; une autre que moi lui a fermé les yeux, elle m'a appelée, et ma voix n'a pas répondu à la sienne ! » Les sanglots d'Isabelle l'interrompirent, puis elle reprit : « Ah ! cruel, qu'avez-vous fait ?

— Ce que m'ordonnait la sagesse.

— Quoi ! morte ? ma mère est morte ? Qui vous l'a dit ?

— Cette lettre.

— Je veux la voir.

— La voici. »

Isabelle eut à peine lu quelques lignes que, suffoquée par les larmes, elle tomba dans un fauteuil... Elle s'écriait seulement de temps en temps : « Morte ! morte !..., Et son âme ?... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié d'elle... Le curé...

— Ne l'a pas quittée, ma chère : le médecin le dit dans sa lettre.

— Soyez béni, Seigneur !

— Elle aura reçu toutes les consolations de la religion. Vous connaissez le zèle de notre pasteur...

— Oh ! oui... ; mais hélas ! ma mère, ma pauvre mère aura-t-elle voulu ?... Ah ! ma tête s'égare... Un affreux pressentiment... Non, non, mon Dieu ! vous aurez eu pitié d'elle... Et cependant sa raison affaiblie, le désordre de son esprit.... a-t-elle pu.... Oh ! grâce, grâce pour ma mère ! Mon Dieu, ôtez de mon cœur ces cruelles appréhensions, ou donnez-moi la mort.... Craindre pour le salut de sa mère... j'y succomberai...

— Calme-toi, mon Isabelle : le curé est plein de charité, d'amour pour les pécheurs, il n'a pas quitté la pauvre malade.... Oh ! si tu savais quelle révolution la mort de ta mère vient d'opérer en moi !... Je ne croyais pas, je

crois.... Jamais je n'avais arrêté ma pensée sur ce que l'on peut craindre de l'avenir, et me voilà redoutant le châtement et n'aspirant qu'après la céleste récompense... Chère amie, bientôt, je l'espère, je serai digne de toi. Oui, j'irai confesser mes fautes, les réparer, et je vivrai de la vie angélique de mon Isabelle. »

Les pleurs de M^{me} de Vareilles s'arrêtèrent. Elle regarda son mari avec le regard du doute ; mais, lorsqu'elle eut vu l'air pénétré de Henri, ses yeux se levèrent au ciel avec une expression pleine d'amour et de reconnaissance. Un céleste sourire vint entr'ouvrir ses lèvres, et le bonheur brilla un instant sur ce visage baigné des larmes les plus amères. « Mon ami, lui dit-elle avec une douceur ravissante, dis-tu vrai ? Ne cherches-tu pas à faire diversion à ma douleur ?

— Non ; je te jure devant ce Dieu qui a changé mon cœur, je te jure que mon plus vif désir est de me consacrer à lui.... C'est toi, mon Isabelle, qui me traceras la marche dans cette voie sacrée où je ne fis jamais le premier pas. Tu voles dans ces régions ; aie pitié de moi et ralentis ta marche pour m'aider, moi, malheureux pécheur, à te suivre de loin. Quel ravissant avenir s'ouvre devant moi ? J'adorais tes vertus, mais sans les comprendre... A présent qu'elles brillent à mes yeux dans tout leur éclat, je t'aime cent fois davantage, je te vénère, et, si je ne craignais de blesser ta modestie, c'est à tes pieds que je jurerais d'embrasser le joug du Seigneur et de n'avoir pas d'autre félicité que de l'adorer et te chérir. »

Isabelle se jeta dans les bras de son mari, Sa joie eût été au-dessus de ses forces, si elle n'avait été contre-balancée par la plus poignante affliction : elle insista pour partir et aller rendre les derniers devoirs à sa mère : son mari s'y opposa et lui dit qu'il partirait pour Saint-Leu aussitôt que M^{me} Delorme serait arrivée.

Le comte, voyant sa femme plus calmé, la quitta pour ordonner que l'on préparât l'appartement de M^{me} Delorme et que tout fût prêt pour qu'il partît le lendemain. Il fut à peine un quart d'heure absent, empressé qu'il était de retourner près de sa femme. Il entre chez elle précipitamment... Grand Dieu ! que voit-il ? Isabelle étendue sur le parquet et nageant dans son sang.... Il appelle, il crie, il se jette sur le corps d'Isabelle, la serre contre son sein, l'appelle des noms les plus tendres et ne reçoit pas de réponse de cette bouche dont le sang sort à gros bouillons : un vaisseau s'était rompu ; mais comment ? mais pourquoi ?

Une lettre qu'Isabelle tenait à la main donna le mot de cette fatale énigme. C'était celle du curé de Saint-Leu qui était tombée de la poche du comte ; sa malheureuse femme l'avait sûrement ramassée et lue, et cette lecture l'avait tuée.

Le comte, éperdu, porta Isabelle sur son lit. Bientôt elle fut entourée de trois médecins, qu'on avait été chercher dans plusieurs directions. Tous trois restèrent muets près de cette couche funèbre. Ils se regardaient et n'osaient rompre le silence. Henri, frappé de terreur, est immobile et muet comme eux ; et, pendant quelques minutes, cette chambre remplie de monde fut aussi silencieuse que la tombe.

« Pour qui ne tentez-vous rien ? s'écria enfin le comte, sortant de sa stupeur et tombant dans une effrayante exaspération. Tentez tout, tentez l'impossible... Vous la tuez en différant d'une seconde ! Ce sang, il faut l'arrêter ; il faut rendre le mouvement à son corps... Ma vie est là, à moi... Au nom du ciel, faites quelque chose ! »

Les médecins commandèrent qu'on apportât plusieurs médicaments. Un d'eux sortit et dit aux gens de la maison :

« C'en est fait, elle n'est plus. Taisez-vous ; retenez vos gémissements ; craignez tout du désespoir de M. de Vareilles. »

Pendant qu'il parlait encore, il aperçut un étranger qui l'écoutait en frémissant : c'était le chevalier de Merval. Sachant la mort de M^{me} d'Armanson, il était parti sur-le-champ. Il apprit la désolante nouvelle en arrivant et se précipita dans la chambre d'Isabelle. Sur un signe que lui fit un des médecins, il entraîna son ami hors de la chambre en lui disant : « J'ai à vous parler. » Il le mena ainsi dans une pièce éloignée, et là, prenant une attitude imposante, il lui dit :

« Mon ami, vous êtes homme, supportez l'adversité en homme. Aussitôt que j'appris la mort de M^{me} d'Armanson, je partis sur-le-champ, et voilà qu'en arrivant chez vous je trouve un désastre plus terrible cent fois que le premier.

— Quel désastre ? reprit le comte avec égarement.

— La jeunesse, la beauté succombant sous le poids du chagrin.

— Succombant !... Oui, elle est mal.... mais....

— Non, elle est bien ; elle jouit dû repos éternel...

— Qui ?...

— Votre femme.

— Elle ? Non, non ; venez, les médecins vont la tirer de son évanouissement.

— Les médecins n'ont pas là puissance de rappeler les morts du tombeau.

— Que dites-vous ?

— Qu'Isabelle n'est plus. »

Le comte devint pâle comme la mort. Debout et sans mouvement, les yeux ternes, le regard fixe, il semblait une statue insensible... Cette immobilité effraya le chevalier plus que des cris de douleur. Il secoua rudement le comte en lui disant :

« Quoi ! vous ne donnerez pas une larme à votre femme ?... Elle est morte... »

M. de Vareilles tressaillit, poussa un cri et tomba dans des convulsions épouvantables. Les médecins accoururent, usèrent de tous les moyens pour le calmer, et ces moyens furent impuissants. Pendant huit jours un affreux délire ne quitta pas le comte et le sauva des détails de mort, d'inhumation, auxquels le chevalier présida avec autant de sagesse que de sensibilité. Il avait voulu voir Isabelle, admirer encore une fois, disait-il, la sainte et belle femme, Oui, elle était sainte cette jeune âme que la mort avait pu frapper et non surprendre, qui n'avait pas une action, une pensée à expier, et qui s'envola radieuse et belle d'une virgine blancheur.

Lorsque le chevalier eut jeté les yeux sur cette fleur décolorée, touchante et gracieuse jusque dans son dernier sommeil, il ne put retenir ses larmes. Debout, les mains croisées et dans l'attitude de la contemplation, il s'écria : Oh ! qu'elle est terrible la douleur qui a brisé la vie, chère Isabelle ! Tu n'as pu supporter la pensée de la mère emportant son péché dans la tombe, et n'ayant pas même le repentir, cette dernière vertu des mourants, cette dernière espérance pour ceux qui survivent. Par un fatal pressentiment, tu as plongé ton regard dans l'abîme, et là peut-être tu auras reconnu... Cette apparition réelle ou fantastique a déchiré ton cœur, et ton dernier soupir a été un cri de douleur. Pauvre, pauvre Isabelle ! Mourir à vingt ans, sous l'angoisse du désespoir, oh ! c'est affreux !... Mais à présent tu dors en paix, et à ton réveil tu t'es trouvée dans le sein de ton Dieu. Son souffle a chassé loin de toi tout ressouvenir affligeant, pour ne te laisser qu'amour et bonheur. Les anges célèbrent dans une divine harmonie le retour d'un ange dans sa véritable patrie. Isabelle, j'ai pleuré sur ta mort, insensé que je suis ! Ah ! ce sont des larmes de joie qu'il faut répandre, en levant les yeux au

ciel et en y voyant la vertu récompensée et couronnée de roses immortelles. Prie pour nous, chère sainte ; pour moi qui touche de si près à la tombe. »

M^{me} Delorme trouva un courrier en chemin qui lui apprit la catastrophe de Vareilles et le départ prochain du comte, à ce qu'on presumait. Ces nouvelles la firent retourner sur ses pas. Le courrier continua sa route : il portait au curé une lettre de M. de Merval, qui le pria de s'entendre avec l'homme d'affaires de M. de Vareilles, et de régler avec lui ce qui serait convenable pour l'enterrement de M^{me} d'Armanson.

Notre tâche est finie avec la pure et sainte vie d'Isabelle. Son mari revint à la raison, et parut inconsolable pendant les premiers mois ; puis peu à peu il reprit ses habitudes, *céda* aux instances qu'on lui faisait de toutes parts pour l'arracher à *de trop longs regrets*. Ce caractère léger, qu'un rien jetait dans le désespoir, qu'un rien distrayait, se montra dans tout ce qu'il avait de plus désolant. On n'est rien lorsqu'on est passionné et frivole tout à la fois, Le bien et le mal se succèdent rapidement dans ces faibles cerveaux, et l'homme vicieux est peut-être plus facile à ramener dans la bonne voie que ces roseaux mobiles qui plient à tous les vents.

Aussitôt que M. de Merval eut ramené le comte à Paris, celui-ci manda le plus habile sculpteur, et lui commanda un magnifique mausolée en marbre blanc pour orner la tombe d'Isabelle. Il voulait qu'on la représentât sous la figure d'un ange s'envolant vers les cieux, et lui abîmé dans la douleur et gravant sur le tombeau : « Je ne lui survis que pour la pleurer. »

L'artiste fit un chef-d'œuvre. Douze mois suffirent à l'achèvement de cet immense travail, parce qu'il avait été commencé et fait sous l'inspiration du cœur. Henri était si touchant dans son désespoir que le sculpteur en fut frappé, et il se hâta de terminer son ouvrage dans l'espérance qu'il serait un adoucissement à une douleur qu'il croyait inconsolable.

Le jour où il donna le dernier coup de ciseau, il courut à l'hôtel de Vareilles..... Tout y était mouvement et joyeuse confusion.

« Monsieur le comte est-il chez lui ?

— Monsieur, il est à l'église.

— Reviendra-t-il bientôt ?

— Quand la cérémonie sera terminée.

— Quelle cérémonie ?

— Son mariage.

— M. de Vareilles se marie ?

— Oui, Monsieur. »

Le sculpteur, d'abord immobile de surprise, entra peu après dans une de ces saintes colères que connaissent les belles âmes. Peu s'en fallut qu'il ne courût briser ses statues. Enfin, pour venger Isabelle du cruel oubli de son mari, il écrivit ces lignes ;

« Monsieur le Comte,

Je suis venu pour avoir l'honneur de vous dire que les deux statues sont finies. M^{me} de Vareilles est l'ange que vous pleurerez toujours ; je me suis inspiré de son portrait pour en faire une figure céleste. Et vous, Monsieur, vous avez, je l'espère du moins, l'expression d'une douleur qui ne peut, qui ne doit jamais finir.

« Je suis, etc. »

On remit la lettre à M. de Vareilles comme il rentrait, menant en triomphe sa brillante épouse. Il l'ouvre, rougit, et la referme aussitôt. Puis il la passe à son secrétaire en lui disant : « Payez ; que l'on termine tout. » Sa femme lui dit avec un gracieux sourire : « Vous êtes occupé ?

— Un rien, rien ; M. Dumont se charge de cela. »

Il balbutiait en parlant, son visage était pâle. Un quart d'heure après, il faisait gaiement les honneurs d'un grand déjeuner.

En effet, un an après la mort d'Isabelle, M. de Vareilles épousait une veuve charmante, bien coquette, dont l'esprit romanesque ne négligeait pas cependant le positif de la vie, et les 50, 000 écus de rentes du comte furent pour beaucoup *dans le tendre amour* qu'il lui inspira.

Il y a six ans que ce mariage est fait, et depuis cinq ans les époux, étrangers l'un à l'autre, vivent ensemble, mais séparés de cœur. Est-ce là du bonheur ?

Quelle sera la fin du comte ? Dieu seul le sait ! Prions pour lui.

FIN.

Ouvrages du même Auteur.

- Clotilde, ou Nouvelle Civilité à l'usage des jeunes Personnes**, 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.
- Sara, ou les Heureux Effets d'une éducation chrétienne**, 2^e édition, revue et corrigée. 2 vol. in-18 Jésus très-compactes. 6 fr.
- Sidonie ou l'Abus des Talents**, 2^e édition, revue et corrigée par l'auteur. 2 vol. in-12. 6 fr.
- Onésie, ou les Soirées de l'Abbaye**, suivie d'Enguerand, ou le Duel. 1 vol. grand in-18. 5 fr. 50 c.
- Roseline, ou de la Nécessité de la religion dans l'Éducation des Femmes**, 2^e édition, revue et corrigée à l'usage des maisons religieuses. 1 vol. in-8 parvo. 4 fr.
- Marquise de Valcour (la), ou le Triomphe de l'amour maternel**. 2 vol. in-8 parvo. 7 fr.
- Alfred et Casimir**, scènes et causeries de familles. 2 vol. in-18 Jésus. 4 fr.
- Zoé, ou la Femme légère**, suivie du Curé de Bérilès. 1 vol. in-18. 2 fr. 50 c.
- Eudolie, ou la Jeune Malade**. 2 volumes in-18 avec gravures. 1 fr. 60 c.
- Mois de Marie, ou Imitation de la sainte Vierge**, 3^e édition. 1 vol. in-32. 1 fr.
- *Le même* (in-18 illustré). 7 fr.
- Souffrances et Consolations**. 1 vol. in-32. 1 fr.
- *Le même ouvrage* (in 8, belle édition). 3 fr.
- Souvenirs et Regrets**. 1 vol. grand in-18. 3 fr. 50 c.

Neuvaine au Sacré Cœur de Jésus. — Emblèmes, Prières, Pratiques pieuses pour chacun des neuf jours qui précèdent la fête du Sacré Cœur; par L.-J. Hallez. Magnifique recueil de vingt belles gravures sur acier, avec texte explicatif; grand-jésus.

Prix, papier blanc : 10 fr.
sur Chine : 12 fr. 50 c.

La Vierge, Histoire de la Mère de Dieu et de son Culte, complétée par les traditions d'Orient, les écrits des Saints Pères et l'histoire privée des Hébreux, par M. l'abbé Orsini. — Illustrations de J. Laroche, Brévière, L. Noël, J. Gagniet, Lacoste aîné, et Engelmann et Graf. — 6^e édition complètement refondue, 2 magnifiques volumes grand in-8°, sur papier jésus vélin superfin collé et glacé, imprimés en caractères neufs. Prix de l'ouvrage complet : 32 fr.

Cet ouvrage est composé de plus de 900 pages encadrées, de 16 gravures sur acier, de 6 gravures sur bois tirées à part, de plus de 300 vignettes, têtes de pages, lettres ornées, culs-de-lampe, etc. Couvertures et frontispices imprimés en couleurs rehaussées d'or.

La Famille Cazotte, par Mme Anna Marie. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Histoires & Paraboles du P. Bonaventure Giraudeau, illustrées par Emile Wattier et Ed. Frère, 1 beau vol. in-8°. Prix : 5 fr.

— **Le même,** également illustré, format Charpentier. Prix : 3 fr.

Le Pater Médité, Douze explications de l'Oraison dominicale, adaptées aux principaux exercices de la vie chrétienne, suivies de conseils aux jeunes personnes qui font leur entrée dans le monde; par M. l'abbé Herbert, chanoine honoraire d'Amiens. 1 vol. grand in-32 jésus, texte encadré, orné de 8 belles gravures en taille-douce. Prix : 2 fr.

Le Conseiller du Peuple, par M. l'abbé Orsini. 1 vol. in-12. Prix : 4 fr.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

GALERIE

DES

CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS

PAR UN HOMME DE BIEN.

Avec une lettre-préface de M. de Chateaubriand.

120 livraisons grand in-18, contenant chacune presque toujours une notice complète en 36 ou 52 pages et un portrait gravé sur acier. Prix de la livraison, 35 c. : du volume broché, contenant 12 livraisons, 4 fr. ; d'un portrait seul, 15 c.

On peut acheter séparément une seule notice ou un seul volume.

DÉTAIL DES NOTICES PUBLIÉES :

- 1^{er} VOLUME. — MM. le maréchal Soult, Thiers, de Chateaubriand, Laffitte, Cuzot, de Lamartine, Berryer, de La Mennais, Dupin (ainé), Béranger, Adolphe Barrot, Victor Hugo.
- 2^e VOLUME. — MM. Arago, George Sand, de Broglie, de Cormenin, Wellington, Molé, Ingres, Metternich, Alfred de Vigny, Mohammed-Aly, Ibrahim-Pacha, Garnier-Pagès.
- 3^e VOLUME. — MM. O'Connell, Meyerbeer, Mauguin, Scribe, Mickiewicz, Espartero, Ballanche, Bernadotte, de Balzac, Lord Palmerston, Augustin Thierry, Rossini.
- 4^e VOLUME. — MM. Robert Peel, Silvio Pellico, Royer-Collard, le maréchal Mouton, Martinez de la Rosa, Lord John Russell, Casimir Delavigne, Duncker, Schlegel, Horace Vernet, l'archiduc Charles, Villemain.
- 5^e VOLUME. — MM. Lafayette (3 livr.), Lord Brougham, Larrey, le P. Lacordaire (2 livr.), Nothomb, Marmont, de Humboldt, Alex. Dumas, Cousin.
- 6^e VOLUME. — MM. Casimir Périer (2 livr.), Manzoni, maréchal Gérard, Czartoryski, Gay-Lussac, de Villele, Lebeau, Toréno, Bosio, Pasquier, Eugene Delacroix.
- 7^e VOLUME. — MM. de Talleyrand (2 livr.), Berzelius, général Bertrand, Reschid-Pacha, Ch. Nodier, Thomas Moore, Oudinot, Paul Delaroche, de Sismondi, Auber, Coletti.
- 8^e VOLUME. — MM. Benjamin Constant (2 livr.), Maurocordatos, David (l'Angers), Abd-el-Kader, Sébasiani, Tieck, Decazes, Nesselrode, Dupuytren, Armand Carrel, Cooper.
- 9^e VOLUME. — MM. Cuvier (2 livr.), Jackson, Bugeaud, Thorwaldsen, Sainte-Beuve, Cherubini, de Martignac, le Barante, Ulland, Walter Scott (2 livr.).



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Isabelle, par Mme Tarbé Des Sablons

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5623453f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr